

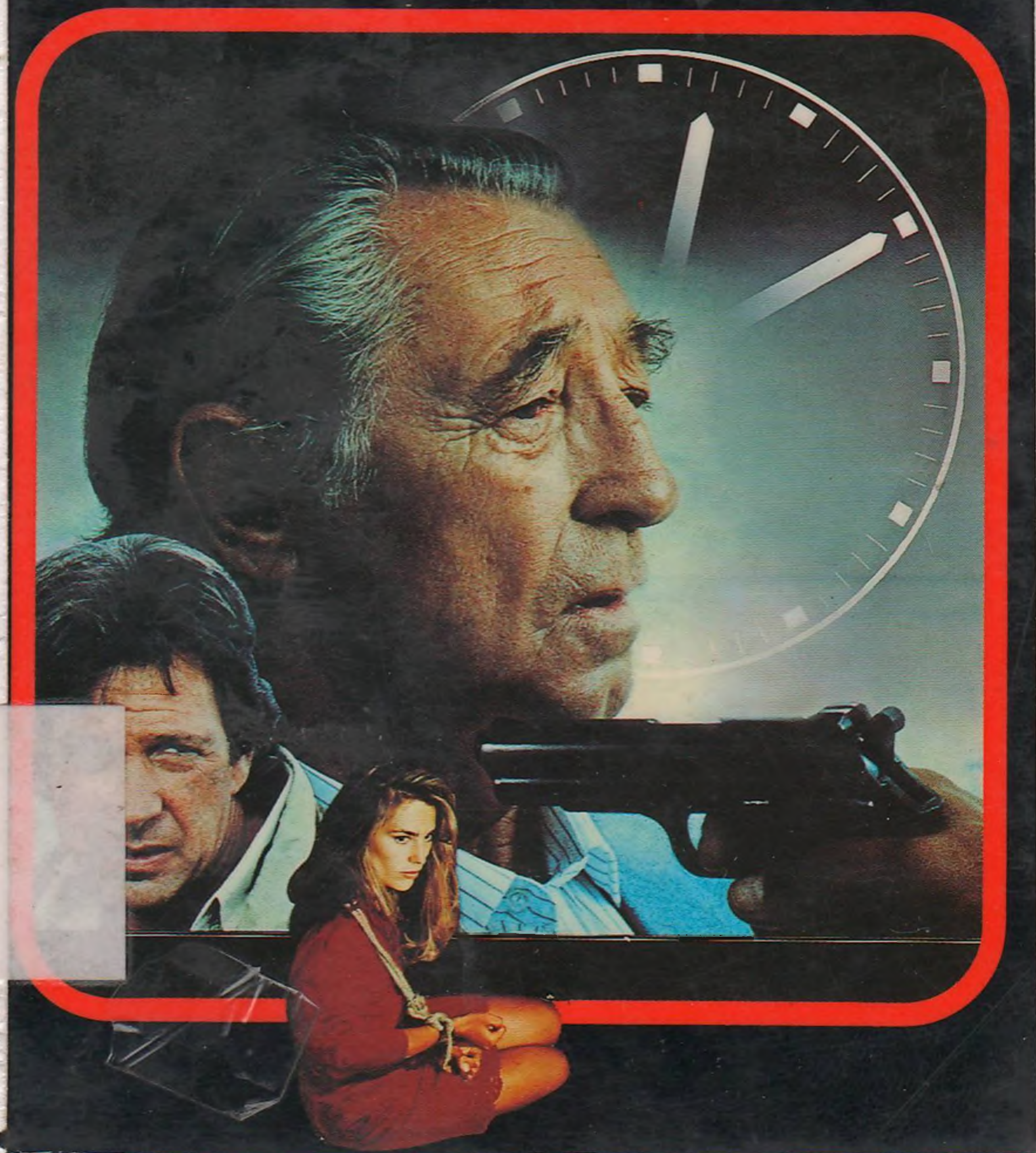
James Hadley

carré
noir



Chase

Présumé
dangereux



Bibliothèque nationale du Québec
475, boulevard De Maisonneuve Est
Montréal (Québec) H2L 5C4

180

Chase



Présumé dangereux

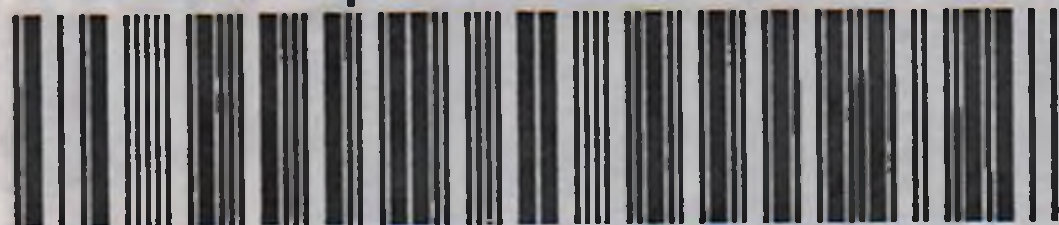
Forrester était dingue. Il n'avait plus qu'une pensée en tête : tuer son épouse. Par ailleurs c'était un savant, ce qui n'est pas incompatible. Mais ce qui compliquait les choses, c'était l'énigme du code. Forrester, inventeur de la formule d'un alliage nouveau qui devait révolutionner l'industrie des missiles, était le seul à en connaître le code. Et Radnitz, qui avait grande envie de faucher cette formule, se sentait devenir chèvre. Ce problème était encore plus difficile à résoudre que celui de la cible du champ de tir!

D'après affiche © Landi by S.P.A.D.E.M., 1990.
Candice Productions présente un film de Georges Lautner
produit par Sergio Gobbi avec Michael Brandon,
Sophie Duez, Francis Perrin, Marie Laforêt,
Mario Adorf et Robert Mitchum, « Présumé dangereux »,
d'après le roman de James Hadley Chase. Avec Marc de Jonge,
Marie Lemaire, Daniel Ubaud,
Jean-Bernard Fetoux-B.C.
et Bernard Chevy-Nicole Gobbi.



78207

Bibliothèque nationale du Québec



3 2002 5036 2274 6



catégorie

1

COLLECTION SÉRIE NOIRE

Créée par Marcel Duhamel

Nouveautés du mois

2229 — LA SOUTANE EN PLOMB
(LOREN D. ESTLEMAN)

2230 — GARE AUX TONTONS
TUTEURS !
(J. P. HAILEY)

2231 — LA DOULEUR DES MORTS
(HERVÉ LE CORRE)

2232 — REQUINS D'EAU TROUBLE
(ROBERT CAMPBELL)

JAMES HADLEY CHASE

Présumé
dangereux

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

PAR F.-M. WATKINS

nrf

GALLIMARD

James Hadley Chase a été photographié par
Max Feissel, Vevey, Suisse.

Titre original :

BELIEVED VIOLENT

© *International Authors N. V., 1967.*

© *Éditions Gallimard, 1967, pour la traduction française.*

LEVER DE RIDEAU

— Ne bouge pas, souffla-t-elle à l'homme, alors que ses doigts couraient le long de son dos nu. Ne bouge pas... Reste là...

Il attendit donc, en l'écrasant de son corps, car il savait par expérience qu'il fallait obéir à son caprice. Lorsqu'elle serait prête, elle se transformerait soudain en une liane sinueuse et tous deux seraient transportés dans un tourbillon incandescent qui aboutirait à un nouvel instant d'extase mémorable.

Leurs vêtements, jetés dans la frénésie de leur désir, gisaient en tas près du lit.

Au moment où elle se raidissait soudain, se renversait en arrière en haletant, la porte de la chambre s'ouvrit sans bruit. Ni l'un ni l'autre ne se rendit compte qu'une troisième personne se trouvait avec eux.

L'homme de haute taille les observa, immobile. Quand elle cria — un cri qu'il n'avait entendu qu'une fois au cours de leur triste mariage — il referma la porte et recula dans le salon en désordre.

La pièce était remplie de leurs affaires, à elle et à lui, les guéridons et le poste de télévision

étaient couverts de poussière, les cendriers débordaient de mégots et, au milieu de tous ses papiers, de ses livres à lui, se trouvait le courrier qu'il n'avait pas décacheté. Le salon eut subitement quatre dimensions. Sa vue se brouilla. Tout ce qu'il regardait devenait flou et se déformait.

En entendant le nouveau cri qu'elle poussa, il pressa ses mains glacées contre ses tempes. Puis, à travers la porte de la chambre, il entendit gémir, comme une bête.

Le fil ténu qui avait maintenu sa raison se brisa. Ce fil s'effiloçait depuis des mois. Tôt ou tard, il devait se rompre. Pour l'homme qui se trouvait dans la chambre, ce fut une malchance qu'il se rompit à ce moment.

Le grand type se sentit soudain plus léger. Brusquement, tous les objets de la pièce devinrent nets. Il ne prêta plus aucune attention aux bruits venant de la chambre. Il sortit silencieusement du salon, traversa le vestibule et entra dans la cuisine équipée de tous les gadgets parfaitement inutiles que, poussé par son épouse, il avait achetés. D'après elle, c'était le symbole de la réussite. Il prit dans un tiroir un couteau à découper, offert par sa femme à l'occasion de Noël. La lame de huit centimètres scintilla dans le rayon de soleil qui filtrait par la fenêtre de la cuisine. Le manche en bois, cloûté de cuivre, se logeait confortablement dans sa paume froide.

L'homme retourna au salon et attendit, près de la fenêtre d'où il apercevait les baraquements en bois du Centre de Recherches où il travaillait avec zèle et acharnement depuis trois ans. Il attendit une vingtaine de minutes et, de temps en temps, il passait sur son pouce le fil de la lame aiguisée comme un rasoir. Enfin, il entendit sa femme dire :

— Je veux boire un verre. Allez, chéri... Pour l'amour du ciel, laisse-moi! Je meurs de soif!

Il s'approcha silencieusement de la porte de la chambre, le couteau contre sa cuisse. Il entendit bouger. Il entendit le seul homme en qui il avait confiance rire et répondre :

— Qui a besoin de boire? Je sais ce que je veux, moi.

— Va me chercher à boire! (Il y avait dans sa voix une nuance autoritaire qui avait toujours subjugué les hommes.) Nous avons tout le temps. Il ne rentre pas avant demain.

— D'accord. Au fond, je boirais bien un coup, moi aussi. Mais gare à toi si tu bouges? Compris?

Il l'entendit rire. Elle riait.

— Je ne vais pas m'en aller, va.

Le lit grinça — ce lit qu'il ne partageait plus avec elle depuis si longtemps... Il écouta le bruit des pieds nus sur le plancher. La porte s'ouvrit.

Les deux hommes s'affrontèrent. Le plus grand des deux plongea le couteau tout droit, puis la lame, en allant du bas vers le haut, entailla la chair.

L'homme en qui il croyait pouvoir avoir confiance s'écroula contre lui et le fit chanceler. De ce fait, la femme, couchée entièrement nue sur le lit, eut le temps de sauver sa vie. Ses réflexes furent instantanés. Elle avait bondi du lit, claqué la porte et tourné la clef dans la serrure avant que l'homme de haute taille puisse l'atteindre.

Mais elle savait qu'elle n'était plus qu'à quelques battements de cœur d'une mort horrible. Elle décrocha fébrilement le téléphone et hurla à la standardiste ahurie :

— Vite... Vite, on veut m'assassiner!

Puis, alors que la porte de la chambre était

secouée sous l'assaut furieux, elle s'enfuit dans la salle de bains, claqua la porte et la ferma à clef. Elle se mit à hurler à la petite fenêtre haute, trop étroite pour permettre la fuite.

CHAPITRE I

Herman Radnitz traversa le grand hall du Bristol Hotel Kempinski et tendit sa clef au concierge.

— Bonsoir, monsieur. La voiture attend monsieur.

L'employé s'inclina avec une obséquiosité réservée aux clients les plus importants du meilleur hôtel de Berlin Ouest.

Radnitz répondit par un bref signe de tête. C'était un homme gras, carré, trapu, au nez épais et crochu et aux paupières lourdes. Internationalement connu il était considéré comme un des hommes les plus riches du monde, dont les opérations financières couvraient — telles les tentacules d'une pieuvre — le globe tout entier. Radnitz avait une énorme influence sur les ambassades, les Gnomes de Zurich et les Bourses de Londres et de New York. C'était une araignée mortelle, tapie au milieu de sa toile financière, happant toutes les mouches imprudentes qui pouvaient ajouter quelques deniers à son immense fortune.

Il était coiffé d'une toque de loutre d'Hudson et vêtu d'une pelisse de fin drap noir doublée de vison sauvage sombre. Le diamant de son épingle piquée dans la large cravate de soie noire, aurait pu exciter l'envie d'un radjah. Il émanait de lui une odeur

d'argent, de puissance et de luxe. C'était seulement quand on regardait droit dans les yeux gris ardoise à demi cachés par les lourdes paupières, qu'on était frappé par sa froideur impitoyable.

Il se dirigea vers la double porte de verre que le concierge lui ouvrait, sa casquette à la main. Radnitz passa devant lui comme s'il n'existait pas. Au bas du perron, il s'arrêta et respira l'air vif. Ko-Yu, son chauffeur et valet de chambre japonais l'attendait près de la Rolls noir et argent.

— J'ai rendez-vous à la porte de Brandebourg à onze heures. Comptez quarante minutes pour passer la frontière, lui dit Radnitz. Je vous laisse le soin de calculer le temps pour arriver à l'heure.

Il monta en voiture et Ko-Yu ferma la portière. Puis il se glissa au volant et la voiture démarra sans bruit.

Radnitz choisit un cigare dans une boîte de cèdre encastrée dans un magnifique coffret à liqueurs. La Rolls avait été carrossée et équipée selon ses indications. Il n'y manquait rien. Il y avait aussi un émetteur-récepteur ondes courtes, un poste de télévision Sonny, le téléphone, un petit réfrigérateur et un four électrique pouvant contenir un repas chaud. Radnitz alluma son cigare puis, après avoir donné la lumière, il tira des papiers de sa serviette et se mit à les parcourir.

Dix minutes plus tard, la voiture ralentit. Ils étaient arrivés au terminus de Berlin Ouest. Devant eux se dressait un grand panneau annonçant en anglais, en allemand et en russe :

Vous quittez le secteur américain de Berlin.

Une sentinelle leur fit signe de passer, en souriant jovialement. La Rolls roula à une allure d'escargot vers la grande barre d'acier peinte en blanc et rouge posée en travers de la route sur des piliers de

béton qui interdisaient l'accès à Berlin Est. La voiture stoppa. Une sentinelle coiffée d'un bonnet de fourrure, le pistolet à la hanche, regarda à l'intérieur. Radnitz lui tendit son passeport par la vitre baissée. Sa grosse face était parfaitement impassible, car il ne voulait pas avoir d'ennuis. L'affaire qui l'amenait de l'autre côté de la barrière était bien trop importante pour risquer de tout faire compromettre à cause d'une sentinelle peu accommodante. Le passeport lui fut rendu, la barrière se leva et la Rolls pénétra dans le *no man's land*. Plus loin, se trouvait un système de chicanes en béton si astucieusement disposées qu'aucune auto ne pouvait prendre assez de vitesse pour franchir la barrière de force. Sur la droite se trouvait une rangée de cabanes en planches; quelques voitures étaient garées devant. Ko-Yu, mis au courant par le concierge de l'hôtel, s'arrêta, descendit et ouvrit la portière à Radnitz, qu'il suivit dans le premier baraquement. Leurs passeports furent vérifiés et on leur donna des formulaires à remplir. Comme Ko-Yu ne savait pas très bien écrire l'anglais, Radnitz rédigea les deux documents : nom, nationalité, lieu et date de naissance, somme d'argent que chacun des voyageurs avait sur soi. Ko-Yu n'avait rien. Radnitz était porteur de mille marks. Ils allèrent à un autre bureau et rendirent les formulaires. Leurs passeports furent une nouvelle fois examinés. On leur demanda à tous deux de montrer le contenu de leur portefeuille. Comme Ko-Yu n'en possédait pas, il gloussa d'un air un peu gêné. Radnitz, toujours aussi impassible, exhiba le contenu de son portefeuille de fin crocodile noir à coins d'or. On lui remit quatre petits tickets rouges et on lui fit signe d'aller dans une autre cabane. Là, il changea deux billets de cinq

marks de la République Fédérale contre deux coupures de même dénomination en devises de Berlin Est, un pour lui, un pour Ko-Yu; ce change obligatoire apporte chez les communistes un flot régulier de devises fortes.

Quand ils sortirent du baraquement, ils virent une sentinelle tourner autour de la voiture avec suspicion. Radnitz avait été prévenu que la fouille serait systématique, et elle le fut, en effet. Ko-Yu et le soldat ôtèrent les sièges de la Rolls. Le moteur et le coffre furent examinés. Une puissante torche électrique à la main, le garde prenait tout son temps. Il finit par aller chercher un grand miroir d'un mètre carré monté sur roulettes, qu'il glissa sous le châssis, en illuminant le dessous de la voiture avec sa torche. Enfin, s'étant assuré que personne n'était caché là-dessous, il leur fit signe de démarrer.

Radnitz remonta à l'arrière et Ko-Yu franchit les chicanes de béton pour se trouver enfin devant une nouvelle barrière. Une fois de plus, les passeports furent examinés et Radnitz tendit les tickets rouges, sur quoi la barrière se leva et ils pénétrèrent dans Berlin Est.

— Au moins, voilà des gens prudents, gloussa Ko-Yu.

Mais Radnitz n'était pas d'humeur à badiner. Il jeta un coup d'œil à sa montre. Son rendez-vous était dans trois minutes. Il n'avait pas besoin d'indiquer le chemin à Ko-Yu. Le chauffeur japonais connaissait toujours le chemin, partout où il allait, dans n'importe quel pays. C'était le meilleur chauffeur, et le plus intelligent que Radnitz ait jamais eu. De plus il était excellent cuisinier et un valet de chambre de tout premier ordre. Radnitz le payait en fonction de ces mérites.

La Rolls roulait dans Friedrichstrasse. Elle tourna à gauche sur Unter den Linden et quelques secondes plus tard ils aperçurent la porte de Brandebourg illuminée, très impressionnante au milieu de la vaste place déserte où elle se dressait.

— Arrêtez, ordonna Radnitz. (Puis il appuya sur le bouton qui fit monter la vitre de séparation entre son chauffeur et lui.)

Au moment où la voiture stoppait, un homme trapu surgit de l'ombre. Même sous ce faible éclairage, on voyait qu'il était minable; il portait un pantalon trop large en accordéon, un chapeau informe et un pardessus pisseux. Il s'avança et Radnitz, le reconnaissant, lui ouvrit la portière. L'homme, qui se nommait Igor Douzenski, monta dans la Rolls à côté de Radnitz qui décrocha le micro et dit à Ko-Yu de redémarrer.

— Pas trop vite... Roulez tout tranquillement.

Il débrancha le micro et se tourna vers Douzenski.

— Eh bien, mon ami, j'espère que nous pouvons maintenant conclure cette affaire. Votre pays, naturellement, n'est pas le seul qu'elle intéresse. Et nous avons déjà perdu trop de temps.

Douzenski croisa ses mains douteuses sur ses genoux. Après la longue attente dans le froid, il se détendit peu à peu à la chaleur qui régnait dans la voiture. L'odeur du cigare coûteux mêlée au parfum de la lotion de Radnitz soulignaient sa propre misère. Si ce capitaliste, que son gouvernement et lui-même soupçonnaient d'être malhonnête, espérait l'intimider, il allait avoir une sacrée surprise.

— Nous ne risquons pas d'être entendus? demanda-t-il en allemand.

— Non.

— Votre chauffeur est-il sûr?

— Oui.

Les réponses monosyllabiques de Radnitz trahissaient son humeur. Il y eut un silence, et puis Douzenski annonça :

— J'ai consulté mes chefs. A leur avis, il n'y a pas de grande chance que votre proposition devienne une réalité.

Radnitz souffla une bouffée de fumée.

— Je le comprends, aisément. Moi aussi, j'avais des doutes, mais j'ai maintenant la certitude que cela peut se faire. En un mot, je puis donner à votre gouvernement la formule ZCX.

— Je veux bien le croire, fit Douzenski d'un ton aigre. Nous pouvons très bien nous procurer cette formule sans votre aide, mais elle nous serait aussi inutile qu'elle l'est au gouvernement américain. Dois-je vous rappeler que la formule est rédigée en code qui s'est révélé impossible à décrypter? Pendant deux ans, les Américains ont tenté de venir à bout de ce code. Maintenant, ils avouent leur échec.

— Je me propose de le déchiffrer, déclara paisiblement Radnitz. Rien n'est impossible pour qui a de l'argent et de l'intelligence. J'ai les deux. Je vous offre la formule en clair. En échange d'une certaine somme, vous obtenez la formule. Si vous n'êtes pas satisfaits, je ne touche pas l'argent. (Radnitz regarda le bout de son cigare.) Ce n'est pas plus compliqué que ça. Ce qui est moins simple, c'est ce que vous êtes prêts à m'offrir.

Il jeta un coup d'œil par la portière. Ils roulaient le long de Karl Marx Allee bordée de boutiques illuminées, le centre commercial le plus élégant de Berlin Est. N'empêche que c'est sinistre.

— Vous parlez sérieusement? s'exclama Dou-

zenski avec stupéfaction. Quoi... Vous voulez dire que vous pouvez déchiffrer ce code qui a tenu en échec tous les experts américains?

— Je ne perdrais pas mon temps ici si je ne parlais pas sérieusement, rétorqua Radnitz d'un ton irrité. Vous ne pensez tout de même pas que ça m'amuse de me plier à toutes vos formalités ridicules pour le simple plaisir de vous voir et de contempler ça, non? (Il leva la main pour désigner les avenues désertes et les boutiques misérables.) Je vous pose la question. Combien offrez-vous?

Douzenski respira profondément.

— J'ai l'ordre de vous dire que nous consentons à vous payer, en espèces, la somme de deux cent cinquante mille dollars! (Il prit un temps, puis ajouta :) Une fortune!

Radnitz examina son cigare. Il s'était attendu à une offre de ce genre. Il dut maîtriser la rage sombre qui montait en lui, à la pensée d'avoir à traiter avec un être aussi misérable.

— Vous parlez sérieusement? dit-il, en reprenant ironiquement les mots de Douzenski.

L'autre tourna la tête dans sa direction. Dans la pénombre de la voiture, il le distinguait mal.

— Naturellement, mais nous devons avoir la certitude qu'il s'agit bien de la formule en question.

— Pour avoir une valeur réelle, la formule ne peut être entre les mains que d'un seul pays, murmura Radnitz. Je suis prêt à vous laisser examiner la formule déchiffrée pendant deux jours, puis, si vous ne m'avez pas payé alors, je vendrai une copie de cette même formule à un autre pays. Vous le comprenez?

— Qui nous prouve que vous n'essaierez pas de vendre la copie, une fois que nous aurons acheté

l'original? demanda Douzenski, ravi de sa propre perspicacité.

— Je traite avec des nations, répliqua Radnitz. Quand je conclus un marché, je respecte ma parole.

Douzenski le savait. Il hocha la tête.

— Nous sommes d'accord, dans ce cas?

— D'accord? Ai-je dit que nous l'étions? Je vous ai entendu faire une offre d'un quart de million de dollars. Je veux bien le comprendre. Tout le monde peut faire une offre, mais tout le monde ne propose pas une somme grotesque, persifla Radnitz. Je m'en vais vous dire une chose, mon ami. Un de mes agents a laissé entendre — une simple allusion, je vous l'assure — au gouvernement chinois que la formule ZCX, déchiffrée, bien entendu, pourrait être à vendre.

Radnitz s'interrompit. Son regard lourd se posa sur le visage de Douzenski, éclairé par intermittence par les réverbères.

— Le gouvernement chinois connaît la valeur de la formule, reprit-il. Sans la moindre hésitation, il a proposé trois millions de dollars! Vous entendez ce que je dis? Trois millions de dollars!

Douzenski sursauta et s'exclama :

— Trois millions de dollars? C'est absurde!

— Vous trouvez? murmura Radnitz avec un mépris écrasant qu'il ne dissimulait plus. Ce n'est pas l'avis des Chinois. C'est bon. Considérons que l'affaire ne se fait pas.

Il décrocha le microphone, le brancha et ordonna à Ko-Yu :

— A l'ambassade russe.

Douzenski tira un mouchoir douteux de sa poche et s'essuya les mains.

— Jamais mon gouvernement ne payerait une

somme pareille, murmura-t-il d'une voix étouffée.

— Non? Il est donc si pauvre? Comme c'est navrant! (Radnitz fit tomber la cendre de sa cigarette dans le cendrier d'argent encastré dans l'accoudoir.) Cependant, je ne prends pas au sérieux ce genre de réflexion, faite par un petit fonctionnaire... c'est ce que vous êtes, non? Comme j'aime encore moins les Chinois que les Russes, je serais prêt à traiter rapidement avec vous. Pour trois millions et demi de dollars comptant, en espèces. La formule, déchiffrée, pourrait être entre vos mains d'ici à trois mois. Il serait entendu que je ne toucherais pas d'argent si je ne pouvais fournir la formule en clair.

— Je n'ai pas qualité... souffla faiblement Douzenski.

— Je le sais, coupa Radnitz. Nous retournons à votre ambassade. Je vous laisserai vous occuper des dispositions nécessaires. Moi, je vais retourner à l'hôtel Bristol. Envoyez-moi un télégramme là-bas si votre gouvernement décide d'acheter la formule au prix que je demande.

— Je dois vous prier de passer la nuit dans un hôtel ici, déclara Douzenski en essayant de regagner le terrain perdu. Je pourrai venir vous voir. Il m'est impossible de me rendre au Bristol.

— Je n'ai pas la moindre intention de passer la nuit dans un de vos hôtels sinistres, répliqua Radnitz, alors que la Rolls ralentissait pour stopper devant l'ambassade russe. Envoyez-moi un télégramme.

Il ouvrit la portière. Douzenski l'observa. Le bord de son chapeau informe dissimulait la haine de son regard, puis il descendit et claqua la portière. Radnitz abaissa la vitre de séparation.

— La frontière, au plus vite, ordonna-t-il à Ko-Yu.

Ils arrivèrent à Check Point Charlie en cinq minutes à peine, mais ils n'avaient pas été assez rapides car Douzenski avait déjà téléphoné. Deux soldats en bonnet de fourrure les attendaient.

La barrière était levée et la Rolls pénétra dans le *no man's land*. L'examen du passeport de Radnitz prit un temps interminable. L'officier ne semblait pas du tout pressé. Radnitz attendit avec quelques Américains qui étaient passés à l'Est pour assister à la première du Komische Opera. Il les vit partir, mais lui dut encore attendre. Enfin, au bout de vingt minutes, l'officier tamponna le passeport et le rendit à Radnitz. Il lui fit signe qu'il pouvait passer, avec un sourire mielleux et faux sur sa face ronde.

Radnitz, les yeux brillants de rage, retourna à sa voiture. Les deux soldats en bonnet de fourrure l'attendaient. Ils se mirent à fouiller la Rolls pendant que Radnitz faisait les cent pas pour essayer de se réchauffer.

Ko-Yu vint le rejoindre; sa petite figure jaune demeurait impassible.

— Pardon, monsieur. Ils s'inquiètent de l'appareil de chauffage.

Radnitz revint à sa voiture.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il en allemand.

Un des soldats braqua sa torche électrique sur le gros appareil de chauffage, sous le tableau de bord.

— Ça, qu'est-ce que c'est?

— Un appareil de chauffage.

— Nous désirons le voir. Faites-le démonter.

— Le démonter? grommela Radnitz, furieux.

Que voulez-vous dire? C'est un appareil de chauffage, vous dis-je. Il n'y a rien de caché dedans.

— Faites-le démonter, répéta le soldat d'un air borné. Nous voulons l'examiner.

Radnitz se tourna vers Ko-Yu.

— Vous pouvez l'enlever?

— Oui, monsieur, mais ça va prendre du temps.

— Allez-y.

Radnitz monta dans la Rolls. Il alluma un cigare et se maîtrisa, car il savait qu'il était dans le *no man's land* et que ces stupides créatures en bonnet de fourrure étaient plus puissantes que lui. Après avoir allumé le plafonnier, il se mit à lire les documents qu'il prit dans sa serviette.

Les deux soldats montaient la garde auprès de Ko-Yu qui démontait l'appareil. Vingt minutes plus tard, quand le chauffeur dévissa le couvercle, une voiture franchit la barrière et Douzenski sauta à terre pour courir à la Rolls. D'un geste, il salua les soldats, ouvrit la portière et s'assit à côté de Radnitz.

Les soldats dirent à Ko-Yu de remettre l'appareil de chauffage en place et s'éloignèrent.

— Je suis navré, dit Douzenski. C'était trop important. J'ai été obligé de vous retenir. Nous sommes d'accord. Nous acceptons vos conditions et nous paierons trois millions et demi de dollars la formule déchiffrée.

Radnitz tira sur son cigare pour combattre le relent de sueur du Russe. Sans lever les yeux, il continua de prendre des notes et de consulter ses papiers. Au bout de deux minutes, il posa ses documents et se tourna vers Douzenski, ses yeux gris ardoise brûlants de rage.

— On m'a fait poireauter dans le froid pendant une heure, dit-il. Mon temps est précieux. Je

refuse d'être traité de cette façon par un gouvernement communiste. Mon prix est à présent de quatre millions de dollars. Téléphonnez-leur! Expliquez que j'ai haussé mon prix parce qu'un imbécile a osé me faire attendre! Vous entendez! Quatre millions de dollars!

Terrifié par la colère fulgurante de Radnitz, Douzenski sortit à reculons de la voiture et courut dans une des cabanes. Radnitz reprit la lecture de ses papiers. Ko-Yu acheva d'installer l'appareil de chauffage. Ils attendirent encore un quart d'heure, et puis Douzenski reparut. Il se pencha à la portière, la figure blême et luisante de sueur.

— Oui... c'est d'accord, annonça-t-il d'une voix sans timbre. Quatre millions de dollars.

Radnitz appuya sur le bouton qui fit monter la vitre devant le nez de Douzenski, puis il ordonna à Ko-Yu :

— Au Bristol.

La Rolls franchit sans encombres la seconde barrière. La lourde barre d'acier fut immédiatement levée et la voiture passa pour rentrer dans Berlin Ouest.

Au Bristol, Radnitz alla tout droit au bureau du Télex. Il demanda une formule de télégramme puis, de son écriture précise, il rédigea le message suivant :

Jonathan Lindsey

Hôtel George V

Paris, 8^e.

*Arrangez rendez-vous avec C comme Charlie
13 heures. Hôtel. Le 16. Radnitz.*

Il tendit le télégramme à l'employée avec un billet de dix marks, puis il traversa le hall en direction de l'ascenseur.

Les portes automatiques se refermèrent. Pendant que la cabine le menait rapidement au troisième étage, il se permit un sourire de triomphe; ses gros traits adipeux se détendirent.

Quatre millions de dollars!

Après tant de travail, de réflexion, de préparation, le prix semblait maintenant à portée de sa main.

Alan Craig ouvrit avec prudence la porte de son appartement, regarda des deux côtés du long couloir, tendit l'oreille, puis recula d'un pas.

— Allez, Jerry, file, souffla-t-il. Dépêche-toi!

Le mince jeune homme blond en blue-jeans moulant et blouson noir se glissa devant Craig, lui sourit ironiquement et s'engagea dans le couloir.

Craig referma sa porte et retourna dans son salon, en se disant qu'il avait commis une faute. Il haussa les épaules, sans pouvoir chasser son malaise. Et puis quoi, on ne peut pas toujours avoir raison. Le lendemain à cette heure-ci, il serait dans l'avion de la Pan-Am et volerait vers New York. Paris serait loin derrière lui. Il était temps car il venait d'y passer deux mois complètement déli-rants. Planté au milieu de la pièce, il se frotta la joue en songeant à Jerry Smith qu'il avait levé sous les arcades du Drugstore. Ils s'étaient beaucoup vus, toute la semaine. Jerry était amusant, pas farouche — Craig hésita et puis dut se l'avouer — et très excitant. Mais ce soir il y avait eu quelque chose qui n'allait pas. Ce petit sourire ironique. Craig avait souvent surpris Jerry qui le regardait. Était-ce du mépris qu'il avait vu dans ces yeux trop rapprochés?

Enfin, il était parti. Craig ne le reverrait jamais.

Il n'y tenait pas, d'ailleurs. La mine sombre. Craig passa dans sa chambre, pour commencer à faire ses bagages. Il consulta son Omega en or. Il était un peu plus de onze heures. Il prit une valise dans le haut du placard et la posa sur le lit.

Alan Craig avait trente-trois ans. Grand, brun, un beau visage expressif, de jolis yeux. Ancien élève d'Eton — ça se voyait tout de suite — il était depuis cinq ans adjoint personnel de Mervin Warren, directeur de la Rocket Research. Installé aux Etats-Unis après avoir quitté l'Angleterre, Craig avait eu une carrière brillante. Il s'était rendu à Washington en qualité de délégué du groupe de Rocket Research envoyé par le gouvernement britannique pour un colloque. Là, il avait été remarqué par Mervin Warren qui cherchait sans cesse de jeunes hommes de valeur et d'avenir. Il avait jugé que Craig pouvait lui être utile. Une offre fut faite et acceptée, et Warren n'avait pas regretté sa décision. Il se persuada rapidement qu'il avait mis la main sur l'adjoint personnel le plus intelligent et le plus brillant qu'il pouvait trouver.

Warren était à Paris depuis deux mois pour un nouveau colloque avec les savants français. Leur dernière réunion avait eu lieu la veille. Le lendemain, Craig et lui devaient rentrer à Washington.

Comme Craig ouvrait sa valise, le téléphone sonna. Il alla au salon et décrocha.

— Oui?

— C'est vous, Alan?

Il reconnut la voix douce à l'accent américain prononcé et dressa l'oreille.

— Ah, bonsoir, Jon. Je faisais mes valises. Ça va?

— Très bien, très bien... Ecoutez, Alan, pour-

riez-vous faire un saut à mon hôtel? Dans une heure ou deux, si possible. J'ai quelque chose qui pourrait vous intéresser. C'est important.

— Mais... Oui, bien sûr. A une heure? De quoi s'agit-il?

— A tout à l'heure, alors, dit l'autre. (Et il raccrocha.)

Craig était perplexe. Quelque chose qui pourrait vous intéresser. Jonathan Lindsey s'apprêtait-il à lui faire une offre? Craig était ambitieux. Il n'avait pas du tout l'intention de rester toute sa vie maître-jacques de Warren. Il avait fait la connaissance de Lindsey à un cocktail d'ambassade, et cet homme de soixante ans au port altier, aux cheveux blancs, aux yeux bleus clairs — qui se disait dans le pétrole — lui avait immédiatement plu. Craig savait reconnaître l'argent et la puissance. Son instinct lui disait que Lindsey était un homme important et Craig avait toujours été attiré et intéressé par les hommes influents. Ils s'étaient revus. Lindsey dînait généralement à la Tour d'Argent et Craig était ravi de prendre des repas dans ce restaurant de luxe aux frais de Lindsey. Ils en étaient vite venus à s'appeler par leur prénom. Et voilà que, soudain... Quelque chose qui pourrait vous intéresser.

Il fit sa valise, puis s'habilla d'un costume de flanelle grise et chaussa des mocassins noirs impeccablement cirés. Il s'examina dans la grande glace, se trouva pâle et vit des cernes sombres sous ses yeux. Il fit la grimace. Ce Jerry, pensa-t-il. Paris offrait trop de tentations. Il ne serait pas fâché de se retrouver à Washington après ce séjour délirant. Il se claqua vivement les joues, pour leur donner un peu de couleur, et se trouva mieux. Il retourna au salon et se demanda s'il ne devrait

pas boire un verre. Il se sentait assez fatigué. Un peu de vodka le remonterait. Il s'en versa une rasade avec une goutte de jus de citron puis s'assit, son verre à la main, et songea à Lindsey.

Et si Lindsey lui offrait un emploi? Ce serait le Texas, alors. Est-ce qu'il voudrait aller s'enterrer là-bas? Tout dépendait de l'argent à gagner. Il se ferait prier. Il savait que Lindsey, impressionné par ses références, avait causé avec Mervin Warren et plus tard Lindsey lui avait confié qu'ils avaient parlé de lui. Lindsey l'avait observé d'un air songeur, de ses yeux bleus pénétrants

— Warren prétend que vous êtes le meilleur adjoint qu'il ait jamais eu, avait-il dit enfin. De la part de Warren, c'est un grand compliment.

Flatté, Craig avait ri mais avait levé une main nonchalante.

— Oh, je me débrouille, avait-il répondu. A vrai dire, ce travail est assez facile. Je cherche quelque chose de vraiment intéressant.

Simple allusion... une graine semée. Et à présent il semblait que la graine avait germé.

A une heure précise, Craig descendit de taxi devant le George V. Il paya le chauffeur et entra dans le hall. Ne voyant pas Lindsey, il s'approcha du bureau du concierge.

— Lindsey est-il là? demanda-t-il.

— C'est de la part de M. Craig?

Le concierge l'examinait, la tête un peu penchée sur le côté.

— Oui.

— M. Lindsey vous attend, monsieur. Voulez-vous monter à l'appartement 457, au quatrième?

Un peu étonné, Craig remercia et alla prendre l'ascenseur. Une fois au quatrième, il longea le

large corridor et arriva au 457. Il appuya sur le bouton et attendit.

La porte lui fut ouverte par un domestique japonais menu, en veste blanche et pantalon de soie noire. Il s'inclina devant Craig et s'effaça pour le laisser entrer.

Impressionné, Craig avança dans la petite antichambre et ôta son manteau de poil de chameau que le Japonais plaça sur un cintre avec un soin respectueux.

— Par ici, monsieur, murmura-t-il en ouvrant une porte.

Craig passa devant lui et pénétra dans un vaste salon meublé avec goût. Un Picasso de 1958 était accroché au-dessus de la cheminée, sur laquelle étaient disposées d'exquises figurines de jade vert et jaune. Sur des guéridons se trouvaient des briquets, des boîtes à cigarettes en or ainsi que des cendriers d'onyx, et le mur du fond s'ornait d'un Matisse. Une vitrine contenait une collection de Ming et Craig, qui à ses moments perdus était un passionné de musées, reconnut immédiatement leur immense valeur. Il s'approchait de la vitrine quand une autre porte s'ouvrit et Herman Radnitz entra, en refermant derrière lui.

Craig sursauta et regarda le gros homme trapu avec étonnement. Il éprouva comme un malaise quand Radnitz l'examina; les yeux gris ardoise sous les paupières lourdes avaient une fixité gênante.

— Vous êtes Alan Craig? demanda Radnitz d'une voix dure et gutturale.

— Oui.

— Vous voudrez peut-être examiner ces horreurs, dit Radnitz en tendant une grande enveloppe.

Craig la prit, sans quitter Radnitz des yeux.
— Mais... je ne comprends pas, murmura-t-il d'une voix mal assurée. Je m'attendais à voir M. Lindsey.

— Regardez-les! lança sèchement Radnitz. Je n'ai pas de temps à perdre!

Il alla choisir un cigare dans un coffret sur un des guéridons, en coupa soigneusement le bout et l'alluma. Puis il se dirigea vers la fenêtre et regarda passer les voitures.

Craig regarda l'enveloppe, l'ouvrit et en tira six grandes photographies glacées. Au premier coup d'œil, son cœur s'arrêta de battre, puis se remit en marche à une cadence précipitée et il sentit une sueur froide perler à son front. Après avoir rapidement examiné tous les clichés, il les remit dans l'enveloppe et la posa sur une des tables. Sa première pensée fut que sa vie était finie. Il sortirait de cet hôtel, regagnerait son appartement et se suiciderait. Il ne savait pas encore comment, mais il mettrait fin à ses jours.

Radnitz se retourna et l'examina.

— Au dos de l'enveloppe vous trouverez la liste des personnes à qui ces photos seront envoyées, dit-il. Lisez-la.

Craig ne bougea pas, ne regarda pas Radnitz. Il était effondré, le visage blême.

— Lisez-la! répéta Radnitz.

D'un geste lent, Craig reprit l'enveloppe. Il lut les noms, soigneusement dactylographiés, de gens qui l'aimaient et le respectaient. Sa mère... sa sœur... sa grand-mère... Harry Matthews, le partenaire avec qui il avait gagné le championnat Racquets à Eton... le père Brian Selby qui lui avait fait faire sa première communion... John Brassey, son professeur d'Oxford qui lui avait pré-

dit une brillante carrière... et, naturellement, Mer-
vin Warren.

— Je veux une photo de la formule ZCX, dit
Radnitz. Ce ne devrait pas être très difficile. Je
vous ai facilité la tâche.

Il traversa la pièce, ouvrit un tiroir et y prit
un minuscule appareil photographique dans un étui
de cuir souple à fermeture à glissière.

— Cet appareil est entièrement automatique.
Posez la formule sur une surface plane, tenez-vous
au-dessus et prenez dix clichés. Vous apporterez
l'appareil contenant la pellicule à l'hôtel Hilton
de Washington et vous le remettrez à M. Lindsey.
Quand il aura développé les photos, et s'il les
trouve satisfaisantes, il vous remettra les négatifs
et toutes les copies de ces clichés écœurants. C'est
compris? Si vous refusez ou si vous échouez, des
copies de ces ordures seront expédiées à toutes les
personnes figurant sur cette liste.

— Comment... Comment... vous êtes-vous pro-
curé ces... photos? demanda Craig dans un souffle.

Radnitz haussa les épaules.

— Votre ami, Jerry Smith, est un de ces indi-
vidus parmi bien d'autres que je suis contraint d'em-
ployer. Prenez l'appareil photographique et laissez-
moi.

— La formule est inutilisable, bredouilla Craig,
au désespoir. Tout le monde le sait. Vous me for-
cez à...

— Vous serez au Hilton dans huit jours, le 26,
trancha Radnitz. Si vous n'avez pas les photos de
la formule...

Il haussa de nouveau les épaules et sortit du
salon.

Craig resta planté là, l'appareil à la main.
Puis Ko-Yu vint lui apporter son manteau. Il

prit l'enveloppe, arracha le pardessus des mains du Japonais et quitta l'hôtel en toute hâte.

Jonathan Lindsey était le chef des opérations de Radnitz depuis dix ans. Il gagnait cent mille dollars par an et ne volait pas son argent. A soixante ans, il se maintenait en pleine forme. Il était grand et mince, ne buvait ni ne fumait, avait une intelligence aussi vive que rusée et pas d'âme. Élégant, distingué, parfaitement courtois, il fréquentait les ambassades du monde entier, et plusieurs têtes couronnées d'Europe étaient de ses amis. Pour Radnitz, qui préférait rester en coulisses, c'était un homme de paille inestimable. A chaque mission importante, Radnitz lui donnait ses ordres et Lindsey les exécutait à la perfection.

Lindsey aimait la vie de palace. C'était encore heureux, car il passait sa vie à déménager d'un hôtel de luxe à un autre, traversait l'Atlantique parfois jusqu'à trois fois par semaine, faisait le tour des grandes villes européennes pour conclure un marché ici et procéder à une fusion là. Il descendait toujours dans les meilleurs hôtels connus pour leurs services impeccables, où il avait la réputation de dépenser sans compter.

Dans l'après-midi du 26 octobre, Lindsey était assis dans le hall du Hilton de Washington, détendu, amusé par l'animation du lieu, ses mains patriciennes croisées sur ses genoux. Des ses yeux bleus pâles, il suivait le va et vient des gens et s'interrogeait sur leur identité et leurs activités. Lindsey s'intéressait beaucoup aux êtres, pauvres ou riches.

Peu avant trois heures, il vit entrer Alan Craig qui s'arrêta et regarda autour de lui, l'air hésitant.

Lindsey se leva lentement et traversa le hall, avec un sourire charmant, tout en se disant que Craig avait bien mauvaise mine. Cet imbécile ne devait pas bien dormir, pensa-t-il. Rien de surprenant, d'ailleurs. Quand on menait la vie de Craig, tôt ou tard, il fallait s'attendre à un retour de manivelle.

— Bonjour, Alan, dit-il de sa voix douce et affectée, mais sans lui tendre la main. Ponctuel comme toujours. Montons, voulez-vous?

Craig, les traits tirés, le regard morne, le dévisagea. Sans un mot, il le suivit vers les ascenseurs. Les deux hommes s'arrêtèrent au troisième et gagnèrent l'appartement de Lindsey.

— J'espère que vous avez réussi, dit Lindsey en refermant la porte.

Toujours silencieux, Craig tira de sa poche le petit appareil dans sa gaine de cuir et le tendit à Lindsey.

— Asseyez-vous. Je ne serai pas long. Voulez-vous prendre quelque chose?

Craig secoua la tête et prit place.

— Excusez-moi. Je vais faire vite. Aussi vite que possible.

Lindsey le laissa, entra dans la salle de bains, où il avait un bac révélateur et une lumière rouge installée. Avec des gestes rapides et précis, il développa la pellicule, la fixa, la lava, puis alluma le plafonnier afin d'examiner le négatif à l'aide d'une loupe puissante. « Ces appareils japonais sont vraiment remarquables », pensa-t-il en contemplant les négatifs d'une netteté parfaite.

Très content du résultat, il accrocha la pellicule pour la faire sécher et retourna au salon.

Livide, Craig le regarda, l'air hagard.

— Tout à fait satisfaisant, annonça Lindsey.

(Il prit une clef, ouvrit un tiroir du bureau et y prit une grosse enveloppe qu'il tendit à Craig.) Mission accomplie, je pense.

Craig ouvrit l'enveloppe et vit des négatifs et des épreuves.

— Qui me dit que vous n'avez pas gardé des copies? demanda-t-il.

Ses yeux scrutaient désespérément le visage calme de Lindsey.

— Mon cher ami, c'est mal me connaître, répondit paisiblement Lindsey. Un marché est un marché. Je ne triche pas.

Craig hésita, puis il hocha la tête d'un air accablé.

— Oui... Excusez-moi... La formule est inutilisable. Je... je ne vous l'aurais pas donnée si je pensais que le code risque d'être déchiffré. C'est impossible! Vous entendez? Elle ne sert à rien. On ne peut pas la déchiffrer!

— Il paraît, murmura Lindsey sans se troubler. Aucune importance. Mon patron la voulait. L'usage qu'il en fait ne nous regarde pas. Nous l'avons. Et vous, vous avez ce que vous voulez; cette affaire est classée. Merci.

Craig le dévisagea fixement, puis il sortit vivement, la main crispée sur l'enveloppe.

Lindsey décrocha le téléphone.

— M. Silk est là, s'il vous plaît? demanda-t-il à la standardiste.

— Oui, monsieur. Un moment.

Il attendit quelques instants, puis une voix lui dit :

— Silk à l'appareil.

— Il descend.

— Parfait.

Craig dut attendre quelques minutes un taxi

devant l'hôtel. Il attendit que le client descende et règle sa course, puis il monta dans le taxi et donna l'adresse de son appartement. Il était bien trop bouleversé pour remarquer deux hommes bien mis qui montaient dans une Thunderbird et suivaient le taxi.

Le conducteur de la Thunderbird avait vingt-cinq ans environ. Il s'appelait Chet Keegan. Il était beau, dans le genre poupin, blond, avec des cheveux assez longs, une petite bouche mince et des yeux verts rapprochés. Son compagnon avait une quinzaine d'années de plus, une figure taillée à coups de serpe, un œil de verre et une cicatrice blanche à la joue gauche. Il s'appelait Lu Silk. Ces deux hommes étaient dangereux, des tueurs à gages impitoyables prêts à entreprendre n'importe quelle tâche, à affronter n'importe quel danger, à tuer n'importe qui pour peu qu'on les paie bien. Ils étaient des robots sans âme qui obéissaient aveuglément à Lindsey sans poser de questions, car ils savaient par expérience que Lindsey offrait des prix défiant toute concurrence.

Sans savoir qu'il était suivi, Craig tira les photos de l'enveloppe et les contempla. Il frémit. Même s'il avait eu le courage de se tuer, il savait que les personnes à qui ces clichés auraient pu être expédiés en auraient été profondément affectées, et cette idée lui était intolérable. Enfin, il les avait récupérées. Il avait confiance en Lindsey. Un marché est un marché, avait dit Lindsey. C'était bien la dernière fois, se jura Craig. Jamais plus il ne se lierait avec un inconnu. Il n'en avait pas besoin. Il avait bien assez d'amis sûrs. Il avait commis une folie et il l'avait payée cher!

Il avait pu photographier la formule sans courir aucun risque. Mervin Warren avait toute confiance

en Craig, à présent, et s'en remettait à lui pour fermer le coffre-fort ultra-secret et tout ranger; il le laissait souvent seul dans les bâtiments. Il n'avait fallu à Craig que quelques minutes pour photographier la formule et la remettre en place dans le coffre. Mais sa conscience le torturait. Il avait beau se répéter que le code était indéchiffrable, pourquoi cet homme l'avait-il fait chanter pour obtenir ces photos? Existait-il un moyen de venir à bout de ce code? Craig en avait des sueurs froides. Il connaissait l'importance capitale de cette formule; les plus grands experts américains s'étaient cassé la tête dessus pendant deux ans, sans aucun résultat. Il savait que si le code pouvait être déchiffré et le métal produit de façon industrielle, la fabrication des fusées ferait un formidable bond en avant, dans les plus brefs délais. Mais si les Russes déchiffraient le code...

Il prit son mouchoir et s'épongea la figure. Grotesque, se dit-il, personne ne peut trouver la clef de ce code. C'est une certitude!

Le taxi s'arrêta devant son immeuble et il paya le chauffeur. Il ne remarqua pas la Thunderbird noire qui stoppait un peu plus loin, pas plus que les deux hommes bien mis qui en descendaient.

Il prit l'ascenseur jusqu'au cinquième, ouvrit sa porte, entra et la ferma. Il ôta son pardessus, puis traversa son élégant living-room pour gagner la cuisine où il trouva une boîte à biscuits en fer-blanc, vide. Pour l'instant, son unique pensée était de brûler les négatifs et les épreuves. En portant la boîte en fer dans le living-room, il se disait qu'il devrait être prudent... une photo à la fois, pour ne pas faire trop de fumée.

Au moment où il posait la boîte sur la table, on sonna.

Il se redressa, le regard affolé. Après un instant d'hésitation, il courut rapporter la boîte à la cuisine. Revenant dans le salon, il glissa vivement la grosse enveloppe sous le coussin d'un fauteuil.

La sonnette retentit encore une fois. A contre-cœur il alla ouvrir.

Lu Silk appliqua sur la poitrine de Craig le canon de son Mauser équipé d'un silencieux et le repoussa dans le vestibule.

— Pas d'histoires, murmura Silk. Ce flingue ne fait pas de bruit. J'ai qu'à appuyer, et votre poitrine éclate.

Craig dévisagea la sombre figure balafrée et l'unique œil noir. L'œil de verre semblait plus humain que le vrai. Une brusque terreur le paralysa. Il aperçut vaguement un second homme qui entraît et fermait la porte d'entrée.

— Que... que voulez-vous? demanda-t-il d'une voix rauque tandis que Silk continuait de le repousser jusque dans le living-room.

— On est pas pressés, grinça Silk. Pas d'histoires, c'est tout.

Ils étaient à présent dans le salon. Keegan tira une chaise qui se trouvait dans le coin de la salle à manger et la posa au milieu de la pièce.

— Asseyez-vous, dit Silk.

Craig s'exécuta. La terreur le faisait trembler. Il s'efforça fébrilement de maîtriser ses muscles mais en fut incapable.

— Où sont les photos? demanda Silk.

Craig leva vers lui des yeux horrifiés.

— Mais vous ne pouvez pas... Lindsey m'a dit...

Il se tut en voyant briller dans l'œil unique de Silk une fureur sauvage. Perdant tout espoir, il montra le fauteuil. Keegan souleva le coussin,

trouva l'enveloppe, regarda à l'intérieur et fit un signe de tête à Silk.

Silk recula de quelques pas. Il regarda Keegan, sans la moindre expression sur sa figure balafrée. Keegan agit rapidement. Il tira une corde en nylon de sa poche, vint se mettre derrière Craig, et passa un nœud coulant autour du cou de sa victime. Puis il se laissa tomber à la renverse, avec la souplesse d'un judoka. Cela ne dura qu'une fraction de seconde.

Craig sentit la corde lui mordre les chairs. Il tomba lourdement en arrière. Keegan appuya ses deux pieds sur les épaules de Craig et tira sur la corde.

Silk dévissa le silencieux de son arme, le glissa dans une poche et remit le Mauser dans son étui. Lorsqu'il eut fini, Craig était mort.

Keegan se releva pendant que Silk tirait les photos de l'enveloppe. Il en choisit une qu'il posa sur une table basse, et remit les autres dans l'enveloppe qu'il fourra dans sa poche de pardessus. Pendant ce temps, Keegan était allé à la salle de bains.

— Il y a un crochet sur la porte assez solide pour le soutenir, annonça-t-il en revenant.

Les deux hommes empoignèrent le corps inerte de Craig et le traînèrent dans la salle de bains. Ils l'accrochèrent par la corde au crochet. Les souliers bien cirés de Craig effleuraient à peine le carrelage.

Ils l'examinèrent et puis Silk hocha la tête, avec approbation.

— Un beau petit boulot bien propre, déclara-t-il. Filons.

Keegan ouvrit la porte d'entrée, regarda dans le couloir, écouta puis fit signe à Silk.

Les deux hommes descendirent par l'ascenseur. Personne ne les vit partir. Personne ne remarqua non plus la Thunderbird qui s'engageait dans la circulation dense pour regagner l'hôtel Hilton.

Jean Rodin était l'agent de Radnitz à Paris. Petit, gros et chauve, cet homme entre deux âges avait un perpétuel sourire qui ne montait jamais jusqu'à ses yeux vitreux et inexpressifs. Il s'occupait des affaires de Radnitz en France avec intelligence et efficacité. Les ordres de Radnitz le contraignaient souvent à commettre des crimes. Rodin homme prudent, ne commettait jamais d'erreurs. Les sommes que lui remettait Radnitz étaient impressionnantes. C'était un des agents les plus sûrs de Radnitz.

Dans l'après-midi, le jour de la mort de Craig, il reçut un câble, aussi bref que précis :

Rodin. Hôtel Maurice. Paris 6°.

Smith. Complétez opération. Lindsey.

Il alluma une gauloise, enfila son pardessus, prit son chapeau et descendit prendre sa Simca garée le long du trottoir. Il roula dans les embouteillages jusqu'au quai des Grands-Augustins où, avec quelques difficultés, il trouva enfin à se garer. Arrivé dans la rue Séguier, il pénétra dans une cour sale et entra dans un immeuble minable. Il monta au sixième, en s'arrêtant de temps en temps pour souffler.

Rodin était gourmand et fumait cinquante cigarettes par jour. Toute forme d'exercice le mettait au supplice, et il détestait monter des étages. Enfin, il atteignit le sixième et frappa à une porte.

Jerry Smith en blue-jeans moulant et tricot de corps sale, ouvrit avec mauvaise humeur, mais sourit en reconnaissant son visiteur.

— Ah, bonjour, monsieur Rodin, je ne vous attendais pas. Vous avez du travail pour moi?

Rodin le contempla sans cacher son dégoût. Il fallait bien employer de tels individus, se dit-il, mais à leur contact il se sentait souillé.

— Je crois que je peux vous trouver quelque chose, dit-il en anglais avec un fort accent français.

Il entra dans la petite chambre en désordre.

— J'ai fait du beau boulot, pas vrai? reprit Jerry en souriant. J'aurais dû toucher davantage. Hein, qu'est-ce que vous en pensez, monsieur Rodin?

Rodin l'observa. Ils voulaient toujours plus d'argent et tôt ou tard ils finissaient toujours par parler.

— Oui, peut-être.

Il glissa une main sous son pardessus. Ses petits doigts boudinés se refermèrent sur la crosse d'un automatique de calibre 25. Il savait que Jerry Smith vivait seul à cet étage et que sa voisine du dessous était une vieille dame sourde comme un pot. Il entendait le grondement de la circulation sur le quai. On pourrait tirer sans risques.

Alors que Jerry Smith s'avavançait, le regard cupide, Rodin sortit son arme et lui tira une balle dans le cœur. La détonation sèche du petit automatique fut étouffée par le bruit des voitures.

Rodin recula sur le palier en rengainant son arme. Il ferma la porte et descendit sans se presser.

De retour à son hôtel, il expédia le câble suivant :

Lindsey. Hôtel Hilton. Washington.

Opération complétée. Rodin.

Radnitz avait recommandé à Lindsey d'éliminer toute personne qui pourrait permettre de remonter jusqu'à eux.

Lindsey aimait faire les choses à fond. Que valaient deux vies humaines, à côté de quatre millions de dollars?

L'hôtel Belvédère est considéré comme le palace le plus cher et le plus luxueux de Floride. Situé sur l'admirable baie qui baigne Paradise City, c'est le lieu de repos favori des milliardaires texans du pétrole, des vedettes de cinéma et de toute autre personne possédant plus d'un demi-million de dollars de revenus.

Radnitz louait à l'année l'appartement sur le toit. A quinze étages au-dessus du sable et de la mer, cet appartement comportait trois chambres, trois salles de bains, une cuisine de luxe, deux beaux salons, un bureau pour le secrétaire de Radnitz et une immense terrasse avec piscine, parasols, bar, chaises longues et fleurs tropicales.

Chaque fois que Radnitz projetait une grosse opération, il se retirait dans cet appartement, car sous le brûlant soleil de Floride, il pouvait mieux se concentrer.

Il était installé sur la terrasse, en chemise de tissu éponge blanc et pantalon de fine toile bleue, un cigare à la bouche, un whisky à portée de la main, quand Lindsey traversa les dalles rouges et blanches et vint s'asseoir dans un fauteuil devant lui.

Radnitz, l'air un peu ensommeillé, leva ses paupières lourdes.

— Vous l'avez?

Lindsey lui tendit une grande enveloppe.

— Rien qui traîne? demanda Radnitz en tirant plusieurs agrandissements de la formule.

— Rien qui traîne, assura calmement Lindsey.

Connaissant Lindsey, Radnitz ne perdit pas de temps à demander des détails. Il examina la formule, puis remit les clichés dans l'enveloppe qu'il posa sur la table.

— Bizarre, de penser que ça peut valoir quatre millions de dollars, murmura-t-il d'un air songeur. Mais tel que c'est là, ça n'a aucune valeur.

Lindsey ne répondit pas. Quand il était avec Radnitz il parlait rarement, sauf pour répondre aux questions. Il avait un immense respect pour ce gros homme trapu, sachant qu'il était un des plus grands génies financiers du monde, un des plus puissants, qu'il avait bâti son empire à partir de rien, simplement avec son intelligence, son manque de scrupules et son instinct qui le conduisait sans faillir là où se trouvait l'argent.

— Il paraît qu'Alan Craig s'est suicidé, murmura Radnitz sans regarder Lindsey, ses yeux sombres tournés vers un groupe de jeunes filles en bikini, tout en bas sur la plage. C'est bien triste...

— Oui, répondit Lindsey. La police a trouvé une photo compromettante chez lui. On étouffe l'affaire. Warren a donné des consignes de silence.

— C'est aussi bien...

Radnitz but une gorgée de whisky et reprit :

— Eh bien, maintenant, nous pouvons faire démarrer l'opération. Vous avez beaucoup à faire. Avant tout, je vais vous mettre au courant. Je veux que vous sachiez exactement ce que vous aurez à faire. J'ai mis mes idées sur le papier. Ça pourra nous être utile. Je ne sais pas. Pour chaque manœuvre, la dernière décision sera la vôtre. Je

pars pour Prague. Il y a une affaire qui se présente là-bas. Ça pourrait être intéressant. De Prague, j'irai à Hong-Kong. On y manque d'eau, comme d'habitude. Il est question de construire un réservoir dans les Nouveaux Territoires. J'ai une option sur le contrat, mais un réservoir est inutile s'il n'y a pas d'eau. De Hong-Kong, je me rendrai à Pékin. J'espère pouvoir persuader le gouvernement chinois de remplir le réservoir. Je serai de retour dans dix semaines. J'espère qu'à ce moment-là vous aurez décrypté le code.

Les yeux gris ardoise où brillait une lueur glaciale se posèrent sur Lindsey. Lindsey croisa ses longues jambes et regarda son soulier noir bien ciré. Il demeura impassible.

— Il n'existe qu'un seul homme capable de décoder la formule, poursuivit Radnitz après un long silence. Celui qui l'a inventée. Il s'appelle Paul Forrester. Il a non seulement découvert la formule mais aussi inventé le code. Je vais vous dire deux mots de cette formule. Elle concerne un métal nouveau tout à fait révolutionnaire. D'après ce que j'ai entendu dire, ce métal est dix fois plus léger que l'acier et trois fois plus résistant. Il est aussi à l'épreuve de la friction. Grâce à ce métal, il sera possible de réduire de moitié les frais d'une tentative vers la lune. C'est manifestement le matériau idéal pour toute espèce de fusée spatiale. Rien de semblable n'a jamais été imaginé. Comme vous le savez probablement, l'inventeur, Paul Forrester, est aujourd'hui à l'asile Harrison Wentworth. C'est une maison de fous privée pour les gens très riches. Le gouvernement américain l'a placé là dans l'espoir qu'il guérira et leur donnera la clef de la formule. Il est enfermé depuis vingt-six mois. Il passe ses journées à regarder

dans le vide, il se méfie de tout le monde, ne réagit à aucun traitement... en un mot, c'est un mort vivant, un zombie.

Radnitz s'interrompt, but encore un peu de whisky et reprit :

— Vous vous demandez peut-être pourquoi cet homme est dans un asile de fous. Sans aucun doute, c'est un des plus grands savants du monde. Je me suis renseigné sur ses antécédents. Il semble avoir toujours été un individu à part. Son père s'est suicidé. Sa mère est partie avec un amant et a disparu de la circulation. Forrester a été élevé par une tante, une vieille fille amère, aigrie, sans illusions, qui a fait son devoir et rien de plus. Forrester, qui était un élève brillant, avait le génie des mathématiques. Mais il n'était pas aimé, il n'avait pas d'amis. C'était un solitaire et un renfermé. Je ne vous assommerai pas avec ses succès à l'école et à Harvard. A trente-trois ans, il a été nommé directeur des recherches de la Rocket Research Station à Paradise City. Son assistant faisait tout le travail courant. Forrester avait un laboratoire à lui et personne ne savait à quoi il travaillait. Pour les observateurs, il présentait déjà des signes de dépression nerveuse : il était victime d'insomnies, irritable, méfiant, agité.

« Avant d'occuper son poste ici, il avait épousé une femme qui n'était pas du tout faite pour lui, erreur que commettent si souvent des hommes brillants. Cette femme — je vous passe les détails — a été la cause profonde de sa dépression.

« Pour en revenir à ses travaux, il avait une assistante de laboratoire, une jeune femme nommée Nona Jacey. Elle est importante : c'était la seule personne qui avait le droit d'entrer dans le laboratoire. Sa tâche était simple. Elle faisait sim-

plement le ménage, répondait au téléphone, écartait les importuns, apportait son déjeuner à Forrester. Nous y reviendrons.

« Le médecin du Centre de Recherches a commencé à s'inquiéter de l'état de santé de Forrester. Il était persuadé que le savant allait tout droit à la dépression nerveuse et il alerta Warren à Washington. Warren savait que Forrester travaillait à une découverte importante, tout en ignorant ce que c'était. En recevant le rapport du médecin Warren a été très inquiet. Il a convoqué Forrester et s'est arrangé pour qu'un grand psychiatre soit présent lors de l'entrevue. Il n'a rien tiré de Forrester qui a refusé de lui dire à quoi il travaillait. Une autre entrevue devait avoir lieu le lendemain. Lorsque Forrester est rentré à son hôtel, le psychiatre a froidement déclaré que Forrester était au bord de la dépression mentale. Tous les symptômes étaient là. Avant que Warren ait pris une décision, Forrester avait fait ses bagages et regagné le Centre.

Radnitz se tut un moment, le temps de reprendre haleine et de boire une gorgée.

— En rentrant chez lui il a surpris sa femme au lit avec son assistant, le seul homme, sans doute, avec qui il avait quelques rapports, dans son poste. Il a tué l'homme et il s'en est fallu de peu qu'il n'assassine aussi sa femme. On l'a découvert alors qu'il essayait d'enfoncer la porte de la salle de bains; il était complètement fou et déchaîné. On a tout étouffé. Le meurtre, la conduite de sa femme et la folie de Forrester. C'est dans le plus grand secret que Warren a fait interner Forrester à l'asile Harrison Wentworth. Et il y est toujours, taciturne, sombre... un zombie.

Lindsey recroisa ses jambes.

— Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il décodera la formule? demanda-t-il.

— Vous lirez mes suggestions plus tard. Je me suis entretenu avec bon nombre de spécialistes des maladies mentales. Il y a une chance. En ce qui concerne le code, il est apparemment très simple, mais sans la clef il est impossible de le décrypter. Forrester a vraisemblablement substitué à des mots et des chiffres d'autres mots et d'autres chiffres, pris sans doute dans un livre. Tous les volumes de son laboratoire et de son domicile ont été examinés, et on n'a trouvé aucune marque, aucun signe. Ça n'a rien de surprenant quand on sait que Forrester avait une mémoire photographique... un vrai phénomène. Il est, ou plutôt était, capable de lire une page imprimée et de la réciter ensuite mot pour mot sans la moindre faute. Il semblerait donc que la clef du code se trouve dans sa tête.

Lindsey pensa que la fille qui courait sur la plage vers la mer, tout là-bas, n'aurait pas dû porter de bikini. Son corps n'était pas mal mais elle avait des cuisses énormes... si grosses qu'elle courait gauchement.

— Cette fille... Nona Jacey? demanda-t-il en reportant son regard sur Radnitz.

— Oui. Elle travaille toujours au Centre de Recherches, à des besognes subalternes. C'est elle qui a fourni à Warren les premiers indices de l'existence de ce métal. Forrester l'aimait bien, il avait toute confiance en elle... C'est important, ça. Elle ne se doutait pas du tout qu'il avait le cerveau malade. Elle a été interrogée par les plus grands savants, par la CIA et par Warren. Des interrogatoires il ressort que Forrester a découvert ce métal. Elle était présente quand Forrester a trouvé la formule, et il lui en a parlé. Elle a été très intriguée

quand il lui a dit que personne ne devait en disposer. Il jubilait d'une façon inquiétante, et il lui a dit que les Etats-Unis ne méritaient pas les fruits de son cerveau. On a d'abord pensé qu'il n'avait rien découvert d'important et que ces propos étaient ceux d'un aliéné, mais cette fille a insisté, elle a assuré qu'elle avait vu le métal, et assisté aux diverses expériences que Forrester a faites... A l'en croire, le métal existe. On a perquisitionné à fond, on a cherché ce métal, mais ou Forrester l'a bien caché ou il l'a détruit; on n'a jamais rien retrouvé. Comme vous le savez, on a tout fait pour déchiffrer ce code, en vain. Les choses en sont là. C'est l'impasse. Nona Jacey est d'une importance capitale. Vous allez voir ce que je suggère... Pas de questions?

— Si beaucoup, dit Lindsey, mais je veux d'abord lire vos suggestions.

— C'est ça. Vous les trouverez sur mon bureau. C'est sans doute une de mes plus importantes opérations. Si vous rencontrez de graves difficultés, vous pouvez me consulter. Je compte sur vous.

D'un geste de la main, Radnitz congédia Lindsey, puis il se carra plus confortablement dans son fauteuil et contempla la plage et la mer qui scintillait au soleil.

CHAPITRE II

Quand la pendule murale marqua cinq heures et demie, Nona Jacey rangea rapidement son bureau, claqua le couvercle de sa machine à écrire et se leva précipitamment.

Les deux autres dactylos l'observèrent avec des sourires malicieux.

— Ne te casse pas une jambe, ma cocotte, dit la plus dodue. Aucun homme n'en vaut le coup.

Nona cligna de l'œil.

— Celui-là, si. (Et elle sortit du bureau en courant.)

Elle galopa dans le couloir jusqu'au vestiaire du personnel et se lava les mains en fredonnant joyeusement. Elle se coiffa, se poudra le nez, puis, après un rapide coup d'œil dans la glace, elle sortit du bâtiment et courut au parking.

A vingt-cinq ans, Nona Jacey était séduisante sans être belle, grande, bien roulée, avec des cheveux auburn, des yeux verts et un nez retroussé. Il y avait maintenant plus de deux ans qu'elle avait travaillé pour Paul Forrester. Son souvenir s'effaçait, mais de temps en temps elle pensait encore à lui. L'emploi de secrétaire d'un assistant scientifique qu'elle occupait actuellement n'avait

rien de folichon, et elle songeait assez souvent à l'intérêt passionné qu'elle avait ressenti à travailler aux côtés de Forrester. Mais autant en emporte le vent. Elle était amoureuse. Trois mois plus tôt, elle avait fait la connaissance, à un cocktail, d'un grand jeune homme dans le genre Gregory Peck, qui était reporter vedette du *Paradise Herald*, le principal quotidien de la ville. Il s'appelait Alec Sherman. Dès le premier regard, ils s'étaient découvert des atomes crochus et avaient tout de suite compris qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Ce jour-là, c'était l'anniversaire d'Alec et Nona l'avait invité à dîner. C'était la première fois qu'il venait dans son petit appartement de deux pièces et allait goûter sa cuisine dont elle était très fière à juste titre. Elle devait se dépêcher, car il fallait qu'elle retourne en ville, à quinze kilomètres du Centre de Recherches, pour faire ses courses. Ensuite, elle rentrerait chez elle, préparerait le dîner et se changerait pour être prête quand il arriverait à sept heures et demie.

Elle se glissa au volant de son Austin-Cooper, démarra et roula vers la barrière.

En la voyant arriver, le garde leva la barre d'acier et lui fit un superbe salut militaire. Nona était très aimée, au Centre. Elle agita la main en souriant, puis elle prit la route.

A cette heure, la circulation était dense et pour gagner du temps, Nona faisait du slalom. Elle doubla deux voitures, prit la file de gauche et accéléra à fond.

Elle ne remarqua pas la Thunderbird noire garée dans un petit chemin de traverse, mais le conducteur de cette voiture la vit passer.

— La voilà, dit Keegan en mettant son moteur en marche.

Comme il engageait la grosse voiture dans la file, un autre conducteur dut freiner pile. Il injuria Keegan à pleins poumons. Avec adresse, la Thunderbird changea de file, et finit par rattraper l'Austin.

— Elle conduit comme une folle, grommela Silk qui avait son chapeau sur la nuque. Ces gosses sont dingues.

— Elle se débrouille pas mal du tout, répliqua Keegan. Elle a le chic, ça se voit. J'aimerais la coller au volant de la Thunderbird, pour voir ce que ça donne.

Silk grogna. Les jeunes l'exaspéraient.

En très peu de temps, Nona atteignit les faubourgs de la ville et ralentit. Elle avait déjà été sévèrement sermonnée par des agents ou des motards qui semblaient prendre un malin plaisir à se pencher dans sa minuscule voiture et à la retarder exprès pour voir son expression indignée. Ce serait désastreux, songea-t-elle, si elle prenait du retard maintenant. Elle roula donc dans la grande artère à cinquante à l'heure, bien sagement, la Thunderbird à quelques mètres derrière elle.

Elle mit son clignotant et tourna à droite dans le parking du supermarché self-service. Laisant sa voiture, elle courut dans le magasin.

Le menu du soir se composait d'huîtres frites bardées de bacon, d'un ragoût de mouton, avec poivrons, paprika, pommes de terre, tomates, courgettes, vin, graines de carvi, oignons, sel et poivre : un plat hongrois que Nona considérait comme son chef-d'œuvre.

Alors qu'elle choisissait une épaule de mouton désossée, un homme blond à la petite bouche mince et aux yeux verts rapprochés la heurta. Elle chancela et se retourna avec indignation.

— Pardon, dit l'homme en touchant d'un doigt le bord de son chapeau. J'ai dû glisser.

Il s'éloigna et disparut dans la foule; Nona regarda le vendeur.

— Ça, par exemple! Vous avez vu ça? Il a failli me renverser!

Le vendeur, un jeune homme souriant et admiratif, lui répliqua :

— De quoi vous plaignez-vous, mademoiselle? Vous me renversez toujours chaque fois que je vous vois.

Nona ne put s'empêcher de rire.

— Allons donc... Je prends celle-ci. Mais dépêchez-vous, s'il vous plaît. Je suis pressée.

A l'autre bout du magasin, Tom Friendly, l'inspecteur de la maison, reposait ses cors douloureux, assis sur une caisse. Il savait qu'il aurait dû arpen-ter les rayons. Son travail était de faire sans cesse le tour, l'œil aux aguets pour surprendre les clients aux doigts agiles, mais le bruit, la chaleur, et le fait qu'il était debout depuis quatre heures l'avaient poussé à prendre un peu de repos.

Il était béatement assoupi quand un index dur lui tapa l'épaule. Il sursauta d'un air coupable et leva les yeux vers l'homme qui se penchait sur lui. Cet homme avait un œil de verre et une cicatrice sur une joue.

— C'est vous le flic de la boîte? demanda-t-il.

— C'est moi. Qu'est-ce qui se passe? demanda Friendly, en faisant un effort pour retrouver ses esprits.

— Là-bas, y a une fille qui se sert toute seule, lui dit l'homme. J'ai pensé que ça vous intéresserait. Elle vient de faire un tour au rayon de bijouterie fantaisie. Elle sait y faire, mine de rien.

— Nom de Dieu! s'exclama Friendly. Où est-elle?

— Au rayon de la boucherie. Vous pouvez pas la rater. Une rouquine avec un manteau blanc et une robe bleue.

— Venez me la montrer. J'aurai besoin de vous comme témoin. Vous l'avez vue en train de voler.

L'homme balafré sourit.

— Et vous alors, qu'est-ce que vous fichiez? Non, c'est vous qui l'avez surprise en train de voler. Comme ça vous aurez les honneurs.

L'homme tourna les talons, s'éloigna et disparut dans la foule. Friendly hésita, puis il se rendit aussi vite que le lui permettaient ses pieds plats au rayon de la boucherie.

Nona avait terminé ses achats. Elle franchit le portillon, paya à la caisse et, portant ses commissions dans deux grands sacs en papier, elle courut presque jusqu'à sa voiture.

Au moment où elle déposait les sacs sur le siège arrière, elle sentit une main sur son épaule. Elle se retourna, surprise, et vit la grosse figure rougeaude de Tom Friendly. Ses petits yeux étaient durs, méchants. En la voyant sursauter, il eut l'impression qu'elle trahissait la peur qu'éprouvent les coupables.

— On retourne au magasin, ma petite dame, dit-il en saisissant le bras de Nona de sa main chaude et moite.

Indignée, Nona voulut se dégager mais il resserra son étreinte.

— Lâchez-moi! cria-t-elle. Mais lâchez-moi donc!

— Je suis l'inspecteur du magasin, mademoiselle. Vous venez tranquillement ou j'appelle un flic?

L'agent Tom O'Brien arrivait dans le parking

pour sa ronde habituelle. Près de l'entrée, il y avait un distributeur automatique de Coca-Cola, qui avait généralement sa clientèle à cette heure-là. Il vit Friendly avec une rouquine, qu'il tenait par le bras, et décida d'aller voir de quoi il retournait. Friendly et lui s'entendaient bien. Il se dit que Friendly venait encore de pincer une voleuse à l'étagage.

— Qu'est-ce qui se passe? demanda-t-il en se plantant devant Nona.

— Dites à cet homme de me lâcher! cria-t-elle. Malgré sa colère, elle commençait à avoir un peu peur.

— Toujours la même histoire, Tom, dit Friendly. Elle a barboté. Ramenons-la dans le magasin.

— Allez, venez, poupée, grommela O'Brien. On va tirer ça au clair.

— Je suis pressée... je ne peux pas... je... bredouilla Nona. Vous n'avez pas le droit...

— Venez, j'ai dit, gronda l'agent. Allons-y.

Rougissante, les yeux fulgurants, Nona hésita, puis suivit Friendly et l'agent dans le magasin. Les gens la dévisageaient et elle en était atrocement gênée. Elle leur ferait un procès! Ils verraient ce que ça leur coûterait! Elle les attaquerait en justice et les ferait payer!

Le gérant du supermarché était un homme maigre et maussade qui l'observa, d'un œil indifférent.

— On l'a vue qui volait au rayon de bijouterie fantaisie, annonça Friendly.

Le gérant regarda le détective d'un œil torve. Il était loin d'être satisfait de lui et envisageait de le renvoyer.

— Vous l'avez vue? demanda-t-il d'un ton aigre.

Friendly hésita une fraction de seconde et opina.

— Ouais... Je l'ai vue.

— Ce n'est pas vrai! protesta Nona. Je ne suis pas du tout allée du côté du rayon de la bijouterie!

— Voudriez-vous vider vos poches, mademoiselle? demanda le gérant.

— Il n'y a rien dans mes poches! C'est absurde!

Nona plongea les mains dans les deux grandes poches de son manteau de sport, et un frisson glacé lui parcourut le dos. Ses doigts tâtaient ce qui ne pouvait être que des bagues et des bracelets. Elle les toucha et se sentit pâlir.

— Je ne comprends pas... C'est... Je ne les ai jamais mis là... je...

Le gérant qui avait déjà l'air contrarié parut plus ennuyé encore.

— Voyons ce que vous avez volé. Allez. Ne prenez pas cet air surpris, mademoiselle. Avec moi, ça ne prend pas.

Comme une somnambule, Nona tira de ses poches cinq bracelets bon marché, trois bagues ornées de diamants de bazar et un collier en simili ambre. Elle les laissa tomber sur le comptoir et frémit.

— Je ne les ai pas volés! Quelqu'un les a glissés dans ma poche! Je vous jure que je n'ai pas pris ça!

Le gérant se tourna vers l'agent O'Brien.

— Nous allons porter plainte, monsieur l'agent. Vous aurez besoin de tout ça comme pièces à conviction. Je compte sur vous.

— Sûr, dit O'Brien en empochant les bijoux fantaisie. Ne vous en faites pas, monsieur Manawitz. On vous fera signe. Allez, ma petite, venez avec moi.

Il laissa tomber une main lourde sur le bras de Nona.

— Je veux téléphoner, dit-elle en s'efforçant de parler calmement.

— Vous pourrez téléphoner tant que vous voudrez quand on sera au poste, répliqua O'Brien. Allez, venez, pas d'histoires.

.Si les opérations de Lindsey étaient invariablement couronnées de succès, c'était qu'il réunissait tous les renseignements nécessaires avant de tracer les plans de sa campagne. Il était consciencieux à l'excès, et quand il passait les consignes aux hommes qu'il avait sous ses ordres, il leur fournissait une foule de détails qui rendaient leur tâche relativement simple.

Pour obtenir ces renseignements, il employait une agence de détectives privés dont le personnel était formé d'anciens inspecteurs de police, généralement des hommes révoqués pour avoir touché des pots-de-vin, mais qui étaient parfaitement entraînés et habiles à se procurer tous les tuyaux nécessaires.

Quatre jours avant l'arrestation de Nona, Lindsey avait confié à trois fouineurs de l'agence le soin de découvrir les moindres renseignements sur les antécédents et la vie privée de la jeune femme.

En branchant le téléphone de Nona sur une table d'écoute et en la suivant sans répit pendant ces quatre jours, ils purent fournir un rapport complet. Lindsey apprit ainsi l'existence d'Alec Sherman, apprit que Nona projetait une soirée d'anniversaire, que Sherman devait arriver chez elle à sept heures et demie et qu'elle faisait toujours ses achats au

supermarché self-service. Il confia alors à deux autres détectives le soin d'enquêter sur Alec Sherman et le résultat le rendit songeur.

— Ce Sherman est capable de causer des ennuis, dit-il à Silk. Les journalistes sont des gens dangereux. Il est fou de cette fille et il risque de tout foutre en l'air. Débarrassons-nous de lui pendant une quinzaine de jours. Après ça, il ne pourra plus rien nous faire.

Silk approuva.

— J'ai la photo. Comptez sur moi.

Le soir du dîner d'anniversaire, la Thunderbird noire était garée à une quarantaine de mètres de l'immeuble de Nona, contre le trottoir d'en face. La voiture était arrivée à sept heures et quart et à l'intérieur Silk et Keegan attendaient paisiblement en fumant.

A sept heures vingt-huit, un coupé sport Pontiac Le Mans gris stoppa devant l'immeuble.

Keegan jeta sa cigarette par la portière.

— Le voilà, murmura-t-il.

Ils virent un grand garçon costaud descendre de la Pontiac, claquer la portière et monter le perron en courant.

Alec Sherman se disait que cette nuit allait faire date dans sa vie. Il poussa la porte et entra dans le petit vestibule obscur qui sentait vaguement le chou et la cire à parquet. Il avait dans sa poche une bague de fiançailles ornée d'un diamant étincelant qu'il avait à peine les moyens d'acheter, dans un écrin de cuir doublé de velours bleu. Il avait cherché et avec l'aide d'un ami il avait fini par trouver cette bague; on lui assura qu'à ce prix il faisait une bonne affaire et qu'aucune fille ne pourrait résister à ce diamant.

Il monta au deuxième étage et se demanda, souci

bien masculin, ce qu'il allait manger. Mais qu'importe, même si elle lui présentait un rôti brûlé, il aurait envie de l'épouser. Il y avait en elle cette chose mystérieuse qui lui mettait le sang en feu, qui faisait battre follement son cœur; il ne pouvait plus imaginer la vie sans elle.

Il frappa à la porte du deuxième. En attendant, il rectifia son nœud de cravate et tira sur les pans de sa veste. Puis, perplexe, il frappa encore une fois. La porte demeurait close. Il découvrit un bouton de sonnette et y appuya son pouce. Il entendit sonner à l'intérieur. Reculant d'un pas, il attendit encore. Il sonna une nouvelle fois et insista ainsi, pendant trois minutes, puis il finit par se dire qu'il n'y avait personne.

Il consulta sa montre-bracelet. Il était à présent sept heures quarante. Elle avait peut-être été retenue au Centre de Recherches. Et si elle avait eu un accident? Alarmé, il descendit l'escalier deux marches à la fois jusqu'au rez-de-chaussée. Une plaque, avec une flèche désignant une porte, annonçait :

Mrs Ethel Watson. Propriétaire.

Il hésita, puis alla à la porte et sonna. Une petite femme menue comme un oiseau lui ouvrit. Elle avait un regard froid, antipathique, une bouche pincée et des cheveux clairsemés tirés en chignon. Elle portait une robe noire informe et, malgré la chaleur, un châle blanc douteux sur les épaules. Elle examina Sherman avec indifférence. D'une voix grinçante elle lui demanda :

— Eh bien, jeune homme, qu'est-ce que vous voulez?

— Je viens de monter chez Miss Jacey. Nous

avons rendez-vous à sept heures et demie. Elle n'est pas là.

— Que voulez-vous que j'y fasse? rétorqua Mme Watson. Si elle n'est pas là, elle n'est pas là.

— Je me demandais si par hasard vous sauriez si elle a été retenue.

Mme Watson pinça encore un peu plus sa bouche amère.

— Personne ne me dit jamais rien.

Sherman comprit qu'il perdait son temps. Il ne lui restait plus qu'à téléphoner au Centre. Très probablement Nona avait dû travailler plus tard.

— Merci... Excusez-moi de vous avoir dérangée, murmura-t-il.

Il traversa le vestibule, ouvrit la porte et dévala les marches. Il se glissa au volant de sa Pontiac. Au moment où il allait appuyer sur le démarreur, Keegan, qui se tenait accroupi à l'arrière de la voiture, se dressa et frappa Alec Sherman derrière l'oreille droite avec un petit sac de sable.

Sherman s'affala sur le volant, sans connaissance. Keegan savait exactement calculer la force qu'il fallait déployer pour assommer un homme ou pour le tuer. Il repoussa le corps inerte de Sherman, qui glissa sur le siège du passager, la tête frôlant le plancher. Puis Keegan enjamba le dossier, se glissa au volant et démarra.

Silk mit en marche la Thunderbird et suivit la Pontiac qui roulait à faible allure vers l'artère principale. Elle tourna à droite, la Thunderbird aussi. Les deux voitures suivirent une rue étroite et ralentirent en arrivant près d'un terrain vague envahi d'herbes folles et de buissons poussiéreux. Elles stoppèrent. Silk regarda des deux côtés de la rue déserte, puis descendit de la Thunderbird pour aider Keegan à traîner le corps de Sherman

hors de la Pontiac. A eux deux, ils le portèrent dans les hautes herbes.

— Doucement... ne le tue pas. recommanda Silk. Casse-lui juste un peu la gueule qu'il en ait pour deux semaines d'hôpital.

— Sûr, je sais, murmura Keegan.

Tandis que Silk retournait à la Thunderbird, il balança son pied et donna un coup violent dans la figure de Sherman.

Silk monta en voiture, jeta un coup d'œil à sa montre et vit qu'il était huit heures moins quelques minutes. Il tira son chapeau sur son front et ferma les yeux.

Quelques minutes plus tard, Keegan revint, en raclant de temps en temps les semelles de ses souliers sur l'herbe drue, puis il se mit au volant.

— Il est bien arrangé, annonça-t-il en démarrant. Comme ça, pendant quinze jours, il risquera pas d'être gênant. Où on va?

Silk connaissait l'habileté de Keegan, et l'admirait. Keegan était capable de frapper un homme et de le laisser pratiquement pour mort, mais le type s'en remettait, alors qu'après une telle correction, tout le monde le croyait définitivement perdu.

— Où on va? répéta-t-il en relevant son chapeau sur sa nuque. Au Palais. Tu m'y déposeras. Pas la peine d'être deux pour ce boulot. Le magistrat siège à neuf heures. Je prendrai un taxi pour rentrer.

— Comme tu voudras.

Keegan accéléra et la Thunderbird fonça dans la petite rue sombre.

A dix heures, Silk entra à l'hôtel Belvédère, prit l'ascenseur et monta à l'appartement du dernier étage. Lindsey l'attendait sur la terrasse, en contem-

plant à ses pieds les vives lumières et la jeunesse qui se baignait encore dans la mer tiède, au clair de lune.

Lindsey se retourna en entendant résonner les talons de Silk sur les dalles rouges et blanches.

— Alors?

— Exactement comme vous le vouliez, dit Silk. En douceur. Pas de pépins. Elle a tiré huit jours de taule et une amende de vingt-cinq dollars. Le magistrat était un vieux pédé qui peut pas voir les filles. Il lui a jeté un coup d'œil et lui a collé le maxi.

— Et Sherman?

— Il a pas su ce qui lui arrivait. Pour le moment, il est à l'hôpital, mâchoire fracturée, quatre côtes cassées et une magnifique commotion. Il vivra mais faudra du temps pour qu'il se remette.

Lindsey ferma les yeux. Il avait horreur de la violence, mais depuis qu'il travaillait pour Radnitz, il avait bien été obligé de s'y habituer.

— C'est très bien, murmura-t-il.

Il détourna la tête et contempla un instant la bande joyeuse qui s'amusait sur la plage. Il enviait ces gens-là. Comme leur vie était peu compliquée!

— Cette fille, reprit-il. Il faut savoir le jour où elle sera libérée et aller la prendre. Trouvez quelqu'un pour aller à son appartement, faire ses bagages et payer son loyer... Chargez une femme de cette mission.

— Je m'en occuperai, promit Silk. Ce sera tout?

— Pour le moment, oui.

Lindsey tira de sa poche revolver une liasse de billets de cinquante dollars et la tendit à Silk.

— La grosse opération démarrera quand nous aurons la fille, dit-il. Je vous mettrai au courant à la fin de la semaine.

— D'accord.

Silk feuilleta la liasse, hocha la tête avec satisfaction et quitta l'appartement.

Lindsey alla s'accouder au parapet de la terrasse et contempla les jeunes gens qui s'ébrouaient dans la mer. Il les regarda un moment, puis, quittant la terrasse, il entra dans le bureau de Radnitz. Il s'assit et se mit à relire les notes que Radnitz lui avait communiquées. Quand Lindsey avait la responsabilité d'une opération, il y consacrait toutes ses pensées. Celle-ci était la plus ardue qu'on lui confiait. Un fou et quatre millions de dollars. Pour la première fois, depuis qu'il travaillait pour Radnitz, Lindsey éprouva un sentiment de malaise et se demanda s'il réussirait.

Sheila Latimer était l'esclave de Keegan.

L'été précédent elle avait été candidate au titre de Miss Floride, et elle aurait été couronnée si elle avait consenti à coucher avec deux ou trois membres du jury.

Chet Keegan aimait les filles jeunes et bien roulées. Quand il ne travaillait pas avec Silk, il prospectait, à la recherche de la bonne matière première à corrompre.

Les concours de beauté étaient son terrain de chasse de prédilection. Il avait examiné Sheila Latimer avec beaucoup d'intérêt. Elle était grande, merveilleusement faite, blonde aux yeux bleus, avec une bouche sensuelle. Ce qu'il ne pouvait deviner, c'était qu'elle était non seulement vierge mais avait peur des hommes et de l'amour.

Il la trouva en train de boire un Coca-Cola dans un petit bar désert; il n'y avait qu'elle et le barman. Elle essayait de se consoler en se disant

qu'elle aurait certainement été élue Miss Floride si la gagnante du titre avait été moins corrompue.

Keegan l'aborda. Il avait des manières aimables et les femmes s'y trompaient. Son assurance, sa belle prestance, sa voix douce plurent à Sheila. Quand il lui déclara qu'il l'aurait choisie entre toutes les candidates, elle le trouva naturellement charmant. Pendant dix minutes, leurs rapports furent très cordiaux, mais Keegan était toujours trop pressé. A son avis, il était inutile de faire la cour aux femmes. Briser la glace, manœuvrer, dépenser de l'argent pour une femme, tout ce lent processus l'assommait. Une fille en voulait ou n'en voulait pas. Ce n'était pas plus compliqué.

Sheila portait un soutien-gorge blanc et un pantalon collant rouge, en fine cotonnade. Alors qu'elle se penchait sur le bar pour prendre une olive, Keegan tira sur l'élastique de la ceinture du pantalon, et glissa la main à l'intérieur, pour refermer ses doigts sur les fesses dures.

Pendant une seconde, Sheila resta pétrifiée. Elle se hérissait d'horreur en sentant les doigts lestes violer son intimité. Puis elle se retourna d'un bloc, repoussa la main et balança son sac de plage dans la figure de Keegan. Le fermoir métallique lui frappa le nez. Tandis qu'il reculait, le visage en sang, elle sortit du bar en courant comme une folle.

Le barman, témoin de l'incident, offrit une serviette.

— Drôlement courageux, mon vieux, dit-il avec admiration. Vous avez plus de culot que moi. Quel effet ça faisait?

Keegan épongea le sang avec la serviette, la jeta au barman et posa trois billets d'un dollar sur le comptoir. Ses petits yeux verts brillaient quand il murmura :

— Merci, Joe. Avec les femmes, on ne sait jamais, pas vrai?

Tenant son mouchoir sous son nez qui saignait encore, il sortit du bar.

Frapper Keegan était aussi dangereux que de toucher un serpent à sonnettes. Sheila Latimer ne se doutait pas du tout de ce qu'elle venait de déclencher là. Elle avait honte et elle était furieuse, révoltée par le geste que cet homme avait osé. Elle rentra en toute hâte chez elle et prit une douche, en se frottant vigoureusement pour se débarrasser de l'horrible sensation de ces doigts sur sa peau.

Après la douche, elle se sentit soudain très seule et se demanda ce que l'avenir lui réservait. Ecœurée par la conduite de ce garçon blond à la figure d'adolescent, elle se jeta sur son lit et sanglota.

Sheila n'avait personne vers qui elle pût se tourner. Elle s'était fâchée avec ses parents, de petites gens à l'esprit étroit, guindés, qui vivaient dans une ferme du Middle-West d'où Sheila s'était enfuie pour venir à Miami où elle avait travaillé comme hôtesse d'accueil dans un hôtel. Puis elle s'était présentée au concours de beauté de Paradise City. Comme elle n'y connaissait personne, on s'était désintéressé d'elle. Son agent, un gros type indifférent la laissa promptement tomber quand elle ne fut pas couronnée. Elle allait être obligée de retourner à Miami et d'essayer de retrouver sa place à l'hôtel.

Elle passa une nuit agitée. De temps en temps, elle se réveillait en sursaut et croyait encore sentir la pression de ces doigts qui la palpaient. Un peu après sept heures, alors qu'elle se retournait dans son lit en se demandant si elle ne devrait pas se lever et se faire du café, on sonna à sa

porte. Elle se redressa. Un télégramme? C'était peut-être une proposition de son imprésario! Elle se hâta d'enfiler une robe de chambre, et courut ouvrir la porte.

Chet Keegan força le passage en la repoussant brutalement. Avant qu'elle puisse crier, son poing crispé l'avait frappée à la mâchoire. Elle tomba en avant, à ses pieds. Il referma la porte, la traîna jusqu'au lit et la jeta dessus.

Il avait avec lui une serviette de cuir. Il y prit quatre fines cordelettes. Il lui attacha les chevilles et les poignets aux montants du lit. Puis il tira de sa serviette une seringue et un flacon à bouchon de caoutchouc.

Il fallut cinq jours et cinq nuits de cauchemar pour transformer Sheila Latimer en une droguée au dernier stade de l'intoxication. Lorsque Keegan fut certain de l'avoir brisée, il la quitta, en lui laissant son numéro de téléphone, certain qu'elle l'appellerait. Deux jours plus tard, elle bredouillait au téléphone, les nerfs à vif, et le suppliait de l'aider. Il alla chez elle avec la dose nécessaire. Avant de la lui donner, il usa et abusa d'elle. Elle supporta toutes ses exigences dans la plus grande indifférence. Son unique besoin était la piqûre et l'effet apaisant de la drogue.

Ainsi, elle était devenue l'esclave de Keegan.

Deux jours après l'arrestation de Nona Jacey, Sheila gara sa voiture devant l'immeuble de Mme Watson. Elle descendit de l'Opel Kadett que Keegan lui avait donnée et gravit les marches du perron.

Elle se sentait très bien. Keegan lui avait fait une piqûre une heure ou deux auparavant, et elle était détendue, plus qu'heureuse de faire ce qu'il lui avait ordonné.

Elle sonna et attendit. Au bout d'un moment, la porte s'ouvrit. Mme Watson l'observa d'un œil méfiant.

— Qu'est-ce que c'est? grognmela-t-elle en serrant autour d'elle son châle crasseux.

Sheila répéta les paroles que Keegan lui avait fait apprendre par cœur :

— Je suis Sheila Mason. La cousine de Nona Jaccy. Comme vous le savez, Nona a des ennuis. Elle ne reviendra pas. Je viens payer son loyer et emporter ses affaires.

— Cette petite voleuse! s'exclama aigrement Mme Watson. Quand j'y pense! Du vol à l'étalage! C'est bien fait pour elle ce qui lui arrive. Vous n'emportez rien tant que son loyer n'aura pas été payé... Elle me doit deux mois. Ça fera cent dollars!

— Donne-lui la somme qu'elle demande, avait dit Keegan. Elle te volera certainement, mais paie-la.

Sheila ouvrit son sac et y prit l'argent que Keegan lui avait confié. Elle remit à Mme Watson deux billets de cinquante dollars.

— Puis-je avoir la clef, s'il vous plaît? Je veux emballer ses affaires.

Mme Watson examina les billets, hocha la tête et regarda la fille blonde et pâle avec curiosité.

— Je ne savais pas qu'elle avait une cousine, dit-elle. Elle ne m'a jamais parlé de vous.

— J'habite au Texas, répondit Sheila, comme le lui avait appris Keegan. Elle viendra vivre avec moi quand elle sera libérée.

Mme Watson renifla.

— Je ne la voudrais plus ici! Emportez tout ce qui lui appartient que je puisse disposer de la chambre.

Elle claqua la porte. Sheila monta, en se disant

que Chet serait content. C'était vraiment très simple. S'il était vraiment content, il la laisserait peut-être tranquille cette nuit, et lui donnerait une plus forte dose.

Elle avait le cœur presque léger quand elle ouvrit la porte du deuxième étage et entra dans l'appartement désert de Nona.

Lindsey estima qu'il lui fallait s'occuper en personne de la phase suivante de l'opération. Ni Silk ni Keegan n'étaient assez habiles pour traiter comme il convenait avec le docteur Alex Kuntz.

Il forma le numéro du médecin et, après trois tentatives infructueuses, il n'entendit plus le signal occupé. Une voix de femme lui répondit, froide, impersonnelle.

— Je désirerais un rendez-vous avec le docteur Kuntz, dit Lindsey. Cet après-midi ou demain matin.

— Je regrette. Le docteur n'a pas un moment de libre avant la fin de la semaine prochaine. Voulez-vous vendredi en huit à trois heures?

Lindsey, qui s'attendait à cette réponse, insista :

— Non, moi aussi je regrette. Je vous en prie, c'est une urgence. Il faut que ce soit cet après-midi ou au plus tard demain matin.

— C'est de la part de qui?

La voix était plus circonspecte.

— Jonathan Lindsey. Voudriez-vous avoir l'amabilité de dire au docteur que je téléphone de la part de M. Herman Radnitz? Je crois qu'il le connaît.

Un silence hésitant, et puis la voix répondit :

— Ne quittez pas. Je vais voir.

Lindsey prit un caramel dans un bocal sur son

bureau. S'il n'était ni buveur ni fumeur, il avait en revanche la passion des caramels. Il attendit assez longtemps, et puis la femme revint à l'appareil.

— Le docteur vous recevra ce soir à six heures. Lindsey eut un sourire de satisfaction.

— Merci. J'y serai.

A six heures deux, Lindsey laissa sa Cadillac Fleetwood devant la magnifique maison du docteur Kuntz dominant le port de plaisance de Miami, et gravit les sept marches de marbre. Il sonna.

Une infirmière lui ouvrit. C'était une femme fanée, plus très jeune, l'air capable, qui l'examina et lui adressa un vague sourire avant de le faire entrer dans un grand salon d'attente luxueusement meublé.

— Le docteur ne pourra vous garder que quelques minutes, avertit-elle. (Lindsey reconnut la voix qu'il avait entendue au téléphone.)

Il acquiesça et s'assit, en tendant la main vers le dernier numéro de *Life*. Quatre minutes plus tard, la porte se rouvrit et l'infirmière annonça :

— Le docteur Kuntz va vous recevoir.

Lindsey la suivit dans un couloir et tous deux s'arrêtèrent devant une porte de chêne sculpté. Elle frappa doucement, ouvrit et s'effaça pour le laisser entrer.

Dans la pièce, un gros homme de petite taille en veste blanche croisée à manches courtes était assis derrière un bureau. A sa droite se trouvait un divan de cuir. Des armoires contenant des instruments de chirurgie tapissaient les murs.

— C'est très aimable à vous de me recevoir si rapidement, dit Lindsey avec son plus charmant sourire.

Il prit la chaise face au docteur Kuntz et s'assit.

Le docteur Kuntz l'examina, sans que sa grosse figure trahisse la moindre impression. Avec son crâne chauve, ses sourcils noirs broussailleux, son petit nez busqué et ses lèvres minces, il était le portrait même du médecin froid et capable. Un tel visage devait inspirer confiance aux malades qui s'asseyaient devant lui. C'était un homme qui connaissait son affaire; il risquait de se montrer impatient et peut-être même grossier avec les malades imaginaires.

Les deux hommes se regardèrent. Lindsey, détendu, n'était pas pressé. Il avait décidé que Kuntz devrait faire les premiers pas. Enfin, le médecin demanda avec un peu de méfiance :

— Vous venez de la part de M. Radnitz?

— C'est exact. Je travaille pour lui. Vous vous souvenez de lui, sans doute?

Lindsey croisa ses longues jambes et contempla le bout étincelant de sa chaussure sur mesure de chez Lobb, puis il leva les yeux et regarda Kuntz en face. Le médecin prit sur son bureau un stylo en or et le fit tourner entre ses doigts épais.

— Ce nom m'est familier, répondit-il enfin. Oui, je crois me souvenir de lui.

Lindsey rit. Il avait un rire léger, contagieux, paisible, un petit gloussement qui généralement déclenchait le rire chez ses interlocuteurs. Le docteur Kuntz resta grave, le stylo toujours entre ses doigts.

Il y eut de nouveau un long silence, puis Lindsey se dit qu'il perdait du temps. Il en vint brusquement au fait.

— J'ai un malade pour vous, docteur. Il sera indispensable que vous fermiez votre cabinet et que vous consacriez trois ou quatre semaines à ce malade. C'est un important personnage et vous

toucherez pour cela dix mille dollars d'honoraires. On aura besoin de vous dans six jours, le 3.

Kuntz posa le stylo en or. Ses gros sourcils se haussèrent au sommet de son front.

— C'est tout à fait impossible, répliqua-t-il. Je serai heureux de soigner votre malade, mais il faut qu'il vienne ici. Je suis trop pris pour abandonner si longtemps mon cabinet.

— Mais avez-vous le choix, docteur? demanda Lindsey en souriant. Me permettez-vous de vous raconter une petite histoire? En 1943, un certain chirurgien, spécialiste du cerveau, un homme brillant, vivait à Berlin. Il fut volontaire — non sans quelques pressions — pour aller travailler dans un certain camp de concentration, afin de pouvoir se livrer à des expériences sur des déportés juifs. On sait que cet homme a assassiné deux mille trois cent vingt-deux Juifs avant de mettre au point une certaine opération du cerveau. Cette intervention présente un avantage considérable dans le traitement des personnes souffrant d'aliénation mentale. La science médicale reconnaît aujourd'hui qu'elle a présenté un progrès considérable. Ce médecin, qui s'appelait Hans Schultz, s'est livré à d'autres expériences plus ou moins importantes. Encore une fois, on sait qu'il a tué quelque cinq cents Juifs sans obtenir de résultats intéressants. Je détiens des preuves de tout cela. J'ai des documents. Je possède aussi des photos de ce médecin au travail. Ces photos et ces documents m'ont été remis par M. Radnitz qui, vous vous en souvenez peut-être, exerçait aussi une certaine activité sous le régime nazi. Mais là n'est pas la question. Il se trouve que nous avons besoin de vos talents. Nous avons un malade important. Les honoraires se montent à dix mille dollars et, naturellement,

nous exigeons le silence absolu. Le docteur Hans Schultz passe pour mort. Il peut le demeurer, à condition que vous veuillez bien collaborer avec nous.

Le gros petit homme reprit son stylo en or. Il le fit tourner de nouveau entre ses doigts, puis il leva des yeux glacés, inexpressifs, durs.

— Très intéressant, murmura-t-il calmement. Le 3, avez-vous dit? Oui, à partir de cette date je crois que je pourrais m'arranger pour être libre pendant... trois semaines, c'est bien ça? Oui, je suppose que c'est faisable.

Les yeux noirs brillants fouillaient ceux de Lindsey qui gardait un visage serein.

— Et qui est le malade?

— Nous parlerons de tout ça le 3.

— Je comprends. Quelles sont les dispositions, alors?

La main grasse se glissa vers une sonnette posée sur le bureau.

— Je serai ici le 3 à dix heures du matin, dit Lindsey. Je vous prendrai en voiture et nous irons ensemble dans un certain endroit où vous resterez, pour soigner le malade pendant trois ou quatre semaines. Vous apporterez tout ce qu'il vous faut. S'il vous manque quelque chose je vous le fournirai.

Kuntz hocha la tête et sonna.

— Dix mille dollars, avez-vous dit? demanda-t-il, une lueur de cupidité brillant dans ses petits yeux sombres.

— Oui. Vous recevrez vos honoraires quand vos soins auront donné d'heureux résultats.

La vieille infirmière entra et Lindsey se leva.

— Je vous reverrai donc le 3, docteur, dit-il, et il suivit l'infirmière.

Il reprit sa Cadillac, en fredonnant tout bas. Une fois au volant, il ouvrit le coffret du tableau de bord et prit un caramél dans un bocal qu'il avait là en permanence.

Sur les ordres et suivant les renseignements de Lindsey, Chet Keegan arrêta sa voiture devant le Go-Go Club, un établissement de nuit bruyant fréquenté par les matelots des bâtiments de guerre en visite. Ces clients avaient besoin d'alcool fort, de filles faciles et de musique stridente. Le Go-Go leur fournissait tout ça. Les videurs de la boîte étaient des professionnels qui savaient calmer une bagarre avant qu'elle ait commencé. Ils étaient six. Il arrivait parfois que des matelots, excités par le whisky, cherchent à créer des ennuis, histoire de rigoler, mais les ennuis étaient invariablement étouffés dans l'œuf et les marins se retrouvaient dans le parking après la sévère correction infligée par six professionnels. Une fois sur pied, ils regagnaient leur bord pour panser leurs blessures, amadoués et plus prudents.

Les filles du Go-Go étaient triées sur le volet. Elles avaient toutes moins de vingt-quatre ans. Un certain nombre d'entre elles étaient des prostituées, les autres étaient à la recherche de sensations fortes. Elles étaient toutes capables de se défendre. Elles portaient comme uniforme un soutien-gorge et un petit slip de soie, des chaussures dorées à hauts talons et un œillet fixé sur le nombril avec du sparadrap. Diverses maximes étaient imprimées sur leur fond de culotte : *Sens interdit, Défense de stationner, Ça, c'est à moi, Bas les pattes, Rue sans issue Défense d'entrer*, et autres phrases spirituelles.

La plus belle des vingt filles du club s'appelait Drena French. Selon les renseignements fournis à Lindsey par son agence de détectives privées, elle se trouvait à Paradise City depuis dix-huit mois. Elle avait vingt-deux ans, des cheveux noir jais, une beauté sensuelle et la moralité d'une chatte de gouttière avec un caillou de quartz à la place du cœur.

C'était cette fille que Keegan, sur l'ordre de Lindsey, venait voir. Il entra dans le club, salua le portier qui lui adressa un sourire mielleux, confia son chapeau à la petite du vestiaire qui lui décocha une œillade, écarta le rideau de velours rouge qui masquait la salle et pénétra dans la grande pièce bruyante et enfumée. Il y avait une trentaine de matelots déjà bien partis, et quelques hommes bien mis, de l'aristocratie de la note de frais, sans doute, qui s'encanaillaient, et, naturellement, les filles.

Keegan aperçut Shane O'Brien, le patron. Il se fraya un chemin entre les tables serrées, refusa d'un mouvement de tête les avances de trois filles et alla rejoindre O'Brien.

O'Brien, un grand Irlandais musclé au nez cassé, avait des cheveux roux et des yeux bleu acier.

En voyant surgir Keegan de l'épais nuage de fumée qui régnait dans la salle, O'Brien fit la grimace. Il n'aimait pas Keegan. Il savait que c'était un redoutable tueur professionnel.

— Salut, Shane, dit Keegan. Tu fais salle comble, on dirait.

— Il est encore tôt. On fera le plein à deux heures. Y a un porte-avions mouillé dans la rade. Ça va défiler.

— Et comment, grommela Keegan. Où est Drena?

Il alluma une cigarette. O'Brien se détourna.

— Occupée. Qu'est-ce que tu lui veux?

Keegan lui sourit. Ses petits yeux verts scintillèrent méchamment.

— Ecoute, vieux, du calme. Je veux la voir. Une affaire. Alors tu vas la chercher, oui?

O'Brien l'examina. Tout costaud qu'il était, et avec ses six videurs, il avait quand même peur de Keegan.

— Comprends, j'ai besoin d'elle. Elle fait du bon boulot ici. Je ne veux pas qu'elle fasse de combines avec toi.

— Ah non? fit Keegan sans cesser de sourire. C'est bien dommage. File, vieux, va la chercher. Je pourrais revenir un autre soir avec Lu. Lui et moi, on pourrait rigoler un bon coup, ici. Allez, grouille-toi, l'Irlandais. Je la veux.

O'Brien comprit la menace. Il hésita, puis estima que pour Drena, ça ne valait pas le coup de risquer de voir saccager son club. Il s'éloigna. Keegan s'assit à une table libre. Un garçon apparut aussitôt. Keegan secoua la tête et le serveur n'insista pas.

Drena French se fraya un chemin dans un groupe de matelots, en protégeant ses fesses de ses deux mains. Elle portait l'uniforme du club. La maxime imprimée sur le bas de son dos était : *Fanny est mon nom, Frénétique je suis.*

Elle s'arrêta devant Keegan et le dévisagea. Elle le trouvait tout à fait mignon, mais se méfiait. O'Brien l'avait avertie que cet homme était dangereux.

— Qu'est-ce que c'est, mon chou? demanda-t-elle en se penchant vers lui.

— Va te changer, lui dit Keegan. Retrouve-moi dehors dans dix minutes. J'ai une proposition à te faire.

Drena se mit à rire.

— Voyons, mon trésor, sois raisonnable. Je travaille ici. Je peux pas partir à cette heure-ci. Et d'abord, tes propositions m'intéressent pas. C'est plutôt vieux, comme baratin.

Keegan réussit à maîtriser son envie de gifler la jolie fille. Il ne tenait pas, même lui, à faire connaissance avec les six videurs d'O'Brien. Réprimant son sale caractère emporté, il insista :

— Mais si, ça t'intéressera, bébé. Il s'agit d'un gros paquet de fric. J'ai un petit boulot pour toi. Ça te rapportera cinq chiffres bien gras.

Drena sursauta et lui lança un regard étonné.

— Tu rigoles?

— Non.

Keegan ouvrit son portefeuille et en tira trois billets de cent dollars. Il les lui montra, puis les plia, et, tout en se levant, il les lui glissa dans son soutien-gorge.

— Grouille-toi, bébé. Dans dix minutes. (Et il sortit du club.)

O'Brien apparut dans la pénombre de la salle enfumée.

— Alors? demanda-t-il.

— Je sais pas. (Elle tira les trois billets de son soutien-gorge pour les lui montrer.) Il dit qu'il a un boulot pour moi.

Elle allait confier à O'Brien que Keegan avait parlé de cinq chiffres, mais se dit que peut-être elle parlait trop.

— Je peux filer, Shane?

— Je ne peux pas te retenir, soupira-t-il. Mais fais attention. Ce mec est aussi tendre qu'un cobra et aussi aimable que du poison.

— Ma foi, je peux bien écouter ce qu'il veut; je n'en mourrai pas. Je sais me défendre.

Elle tourna les talons et s'éloigna; ses hanches houleuses faisaient danser les lettres sur ses fesses.

Un quart d'heure plus tard, en petite robe de nylon bon marché et souliers éculés, elle sortit du club. Keegan était dans la Thunderbird. Il ouvrit la portière et elle monta à côté de lui.

— Ce gros Irlandais, il ne peut pas te blairer, dit-elle en s'adossant, très contente de se trouver dans une voiture aussi luxueuse. Il dit que t'es du poison.

— Ah oui? C'est peut-être vrai.

Keegan démarra et s'engagea dans le flot de la circulation. Après avoir roulé un moment, il longea la plage déserte et arrivé dans un coin solitaire, il stoppa et éteignit ses phares.

— Bon, parlons sérieusement, poupée, dit-il. D'abord le fric. Tu joues le jeu, tu fais ce que je dis et tu gagnes dix mille dollars. Au cas où tu aurais les portugaises ensablées ou si tu te figures que je plaisante, on te paiera dix mille dollars, je répète, dix mille dollars.

Drena ouvrit des yeux ronds et le regarda, bouche bée. Elle vit des petits yeux verts glacés et un frisson d'excitation remonta le long de son dos parfait. Ce type parlait sérieusement. Ses années d'expérience au commerce des hommes le lui disaient.

— Vas-y, continue, murmura-t-elle, d'une voix mal assurée. Ça fait plaisir à entendre.

— N'est-ce pas? Dix mille dollars, tu peux te payer ce que tu veux. La belle vie.

Il alluma une cigarette sans lui en offrir. Keegan ignorait la courtoisie. Pour lui, les femmes étaient faites pour être utilisées et ne méritaient aucune considération.

— Ton petit copain, Fred Lewis. Il m'intéresse.

Drena sursauta et le regarda avec stupéfaction.

— Freddy? Mais pourquoi?

— Ecoute, poupée, c'est moi qui cause. Toi tu réponds aux questions. Lewis... Comment ça marche, vous deux?

Elle haussa les épaules et fit la moue.

— C'est un con. Plus tard, peut-être... Je sais pas. Il veut m'épouser. Un jour, on verra, quand j'en aurai marre du club, je me déciderai, mais pas maintenant.

— Qu'est-ce qu'il en pense, lui?

Drena fit un geste d'impatience.

— Il est fou de moi... Bon, je veux bien, c'est chouette pour une fille qui fait ce que je fais d'avoir un pauvre con qui est fou d'elle. Mais il a pas le sou. Une fille ne peut pas vivre sans fric.

— Il a couché avec toi? demanda Keegan.

Drena se redressa, indignée.

— Qu'est-ce que ça peut te faire? Je te ferai savoir...

— Boucle-la, grommela Keegan sans prendre la peine de la regarder, les yeux fixés sur le pare-brise et la mer sombre. Je t'ai posé la question. Tu lui as donné quelque chose?

Drena hésita, puis haussa de nouveau les épaules.

— Si tu veux le savoir... quand un con veut épouser une fille à ce point-là, elle garde ses jambes croisées. Tu me prends pour une dingue?

Keegan se pencha par-dessus le dossier et prit une serviette de cuir sur le siège arrière. Il la posa sur ses genoux. Tirant sur la fermeture à glissière, il alluma le tableau de bord et dit :

— Tiens... Rince-toi l'œil, ma poupée.

Drena retint sa respiration. Dans la serviette, se trouvaient des liasses de billets de cinquante dol-

lars soigneusement disposés... plus d'argent qu'elle n'en avait vu de sa vie.

— Voilà à quoi ça ressemble, dix mille dollars, lui dit Keegan. C'est à toi si tu fais bien ce que je dis.

Il laissa Drena dévorer des yeux les billets pendant quelques secondes, puis il referma la serviette.

— Dis-moi tout, souffla-t-elle. A l'exception de l'assassinat, je ferai tout ce que tu veux, mon beau blond.

Keegan le lui expliqua.

La maison de santé Harrison Wentworth était située sur le promontoire le plus éloigné de Paradise City, sur la gauche de la baie; elle dominait la mer et le port de plaisance lointain. C'était une construction massive dressée au milieu d'un hectare et demi de pelouses admirablement soignées. La propriété était entourée de murs élevés et il y avait un pavillon à l'entrée où un vieux gardien filtrait les visiteurs avec une courtoisie d'un autre âge.

Les règlements de sécurité étaient stricts. Chaque malade était enfermé à double tour dans sa chambre et chaque couloir surveillé par un infirmier qualifié. Les chambres étaient climatisées et les fenêtres aux vitres blindées ne pouvaient s'ouvrir. Rien ne laissait supposer à première vue que cette demeure était une prison, et jamais aucun malade ne s'était échappé de sa chambre.

La maison de santé était l'asile le plus luxueux et le plus cher, du monde. On pouvait y soigner deux cents malades; il y en avait alors cent vingt-deux — tous gens d'importance, jeunes ou vieux — dont cinquante au moins étaient extrêmement dan-

gereux. Tous les malades étaient immensément riches.

En dehors du docteur Max Hertz, propriétaire de l'asile, de deux médecins à demeure et d'une infirmière-chef, le personnel était composé de dix infirmiers. Chacun de ces infirmiers avait fait l'objet d'une enquête discrète menée par les détectives de l'agence de Lindsey. A la lumière de leurs rapports, Lindsey avait finalement jugé que Fred Lewis était le mieux qualifié pour servir leur projet.

Le rapport apprit à Lindsey que Lewis était jeune, amoureux fou d'une entraîneuse, en grand besoin d'argent et très peu satisfait de son emploi.

Lindsey savait qu'il faudrait l'aborder par l'intermédiaire de l'entraîneuse. Il était sûr qu'elle avait de l'influence sur lui et parviendrait à le persuader de leur prêter son concours; il s'agissait de faire miroiter à la fille une récompense fabuleuse. C'était justement pour l'éblouir qu'il avait remis à Keegan dix mille dollars en espèces. Avec ce pactole en vue, une fille comme elle devrait accomplir des miracles.

Fred Lewis, un jeune homme mince, petit, proche de la trentaine, aux cheveux noirs coupés en brosse la figure poupine et bronzée, quitta son service à huit heures du soir.

— Tout va bien là-haut, Fred? Pas d'ennuis? lui demanda au passage le docteur Hertz.

— Non, docteur. M. Massingham est un peu agité. J'ai prévenu Jack. Il lui donne un sédatif. Les autres sont sages comme des images.

Il signa son bon de sortie.

— Alors à demain, dit le médecin.

— Oui, docteur. Bonsoir, docteur.

Lewis sortit de la maison de santé et en fit le tour pour aller au parking. Il prit le volant de sa vieille

Buick d'occasion et roula vers les grilles. Le gardien, Harry Edwards, sortit du pavillon pour lui ouvrir. Edwards était un vieillard bedonnant qui occupait son emploi depuis trente ans.

— Salut, Fred, dit-il en ouvrant la grille. Comment va cette petite poupée après qui tu cours?

Fred se força à sourire.

— Je vous dirai ça demain.

— Ne fais rien que tu oserais pas me raconter, lui dit Edwards, qui enviait sa jeunesse. Mais si tu le fais, tiens moi au courant.

Fred fit de nouveau un effort pour sourire, puis il franchit les grilles et s'engagea sur la route du bord de mer qui longeait la baie et menait au centre de la ville.

Son sourire s'effaça vite. Il regrettait maintenant de s'être vanté auprès d'Edwards de ses rapports avec Drena French. Ça faisait trois mois qu'il connaissait Drena. Un soir, soudain éccœuré par son petit appartement sans air, il était entré par hasard au Go-Go Club. C'était une soirée calme. Aucun bâtiment de guerre ne mouillait dans la baie, et Drena avait été heureuse d'avoir un danseur. Ce jeune homme sérieux, convenable, la changeait radicalement de ses clients hardis et peloteurs. Intriguée, elle l'avait invité chez elle à la fermeture du club. Elle s'imaginait que ce serait nouveau de coucher avec un garçon comme ça. Mais Fred Lewis n'avait pas tenté de faire l'amour. Assis sur le bord d'une chaise, il parla, les yeux pleins d'adoration. Vers trois heures du matin, il se leva et déclara qu'il était temps qu'il rentre chez lui. Drena faillit tout gâcher en l'invitant à partager son lit. Quelque chose l'avertit de n'en rien faire et elle l'accompagna à la porte. Il lui baisa la main et elle en fut méducée. Jamais un homme ne lui avait fait ça.

Généralement ils lui balançaient une tape sur les fesses ou cherchaient à glisser les mains dans son soutien-gorge.

Dès lors, Lewis passa tous les soirs de sortie au Go-Go à danser avec elle; il dépensait plus d'argent qu'il ne pouvait se permettre, et rêvait d'elle.

Deux mois après avoir fait sa connaissance, il la demanda en mariage.

— Ecoutez, Drena, nous pourrions nous marier, dit-il, les mains crispées sur les genoux, le visage anxieux. Je ne gagne pas gros, mais nous nous débrouillerions. Je vous aime. Je veux vous arracher à ce club. Qu'est-ce que vous en dites?

Jamais Drena n'avait été demandée en mariage. Elle fut un peu émue, mais cela ne dura pas. Lewis était devenu une habitude. Elle aimait l'adoration qu'il lui portait, mais l'idée de vivre avec lui dans un petit logement minable et sans air, de faire les courses, le ménage et la cuisine était loin de l'enchanter.

— Je ne songe pas encore à me marier, Fred, répondit-elle. Peut-être plus tard, mais pas pour l'instant.

Lewis s'inclina. Au moins, elle n'avait pas refusé carrément. Mais les semaines passant, son désir s'accrut. Il se répétait qu'il devrait quitter son emploi, trouver quelque chose de mieux payé. Mais quoi?

Lewis ruminait ces pensées en garant sa voiture devant le sinistre immeuble où il habitait. Il monta les trois étages à pied et entra dans son petit logement triste. Il alluma, passa dans la cuisine-placard et regarda dans le réfrigérateur. Il y avait des spaghetti froids et une tranche de jambon plutôt desséché qu'il avait mis de côté pour son dîner. Il s'assoyait à sa petite table pour avaler ce repas frugal quand le téléphone sonna. Surpris, il alla répondre.

— Freddy? Drena.

En entendant sa voix, il sentit battre son cœur.

— J'ai à vous parler. J'arrive.

— Maintenant? s'écria Lewis, stupéfait. Il est plus de neuf heures? Est-ce que vous ne devriez pas être au club?

— Ça me ferait mal! J'arrive, dit Drena, et elle raccrocha.

Perplexe, excité, Lewis se hâta de manger, puis, comme il se demandait si Drena avait dîné, il alla compter ses économies et trouva un billet de vingt dollars dans un tiroir. Il poussa un soupir de soulagement. Si elle voulait aller quelque part, il aurait de quoi payer.

Mais Drena ne tenait pas à sortir. Elle arriva en chemisier bleu moulant et mini-jupe. Elle apportait une bouteille de Scotch et un gros sac de sandwiches.

Une fois installés sur le divan, ils attaquèrent sur-le-champ les sandwiches.

— Nous pourrions nous marier, Freddy, déclara-t-elle, à moins que vous ayez changé d'avis.

Lewis la regarda bouche bée, les yeux ronds, son sandwich en l'air. Puis il le posa et se tourna pour lui faire face.

— Changé d'avis? Drena! Comment pouvez-vous dire ça! Je ne comprends pas.

— Nous pourrions nous marier dès que vous aurez accompli les formalités, répondit calmement Drena. La semaine prochaine. Il s'est passé quelque chose.

D'un geste timide, Lewis lui prit la main.

— Vous ne vous moquez pas de moi? Vous voulez vraiment dire que nous... que nous pourrions nous marier la semaine prochaine?

— C'est exactement ce que j'ai dit.

— Oh! mon Dieu! Oui! Mais je ne comprends pas. Que voulez-vous dire... il s'est passé quelque chose?

— Il y a une gargote minable en face de la jetée de Watson. Au cas où vous ne le sauriez pas, la jetée est le rendez-vous des matelots qui descendent à terre. Le restaurant appartient à Jeff Hawkins, un vieux copain à moi. L'ennui pour lui c'est qu'il a une femme revêche et que ses serveuses sont vieilles, grosses et moches. Il n'a pas la clientèle des matelots.

Drena s'interrompt pour mordre dans son sandwich, puis elle reprit, la bouche pleine :

— Il veut se retirer. Si vous et moi on achetait ce restaurant on pourrait en faire une mine d'or. Le cuisinier resterait et il connaît son affaire. On pourrait prendre trois filles du club comme serveuses et avec moi à la caisse et vous comme patron, on aurait un succès fou. Moe Linsky, qui est le meilleur videur du Go-Go viendrait chez nous maintenir l'ordre. Freddy! Ce serait vraiment formidable! cria-t-elle, les yeux brillants. On ne peut pas rater ça! Il y a un logement au-dessus, une chambre, un gentil salon. Toute la boîte a besoin d'un bon coup de peinture mais ça ne reviendrait pas trop cher. Je voudrais un juke-box. Qu'est-ce que vous pensez de cette idée?

Lewis la regarda d'un air ahuri.

— Mais d'où viendrait l'argent? Combien votre ami veut-il de son restaurant?

— J'ai déjà causé avec lui. Il acceptera sept mille dollars comptant, dit Drena. C'est pour rien. Ne croyez pas que je n'ai pas marchandé... Oh! là là, qu'est-ce que j'ai discuté. On peut l'avoir pour sept mille dollars! Pensez donc! Nous deux mariés! Avec un restaurant qui doit marcher du tonnerre!

Dans quelques années, nous pourrions ouvrir un autre restaurant. Encore quelques années, et on aura la Cadillac et moi un vison!

— Voyons, Drena, dit Lewis d'une voix très posée, qu'est-ce qui vous arrive ce soir? On joue à faire semblant?

— Faire semblant? Jamais de la vie! On peut réussir ce coup-là, Freddy!

— Comment ça? Et les sept mille dollars, d'où sortiront-ils?

Elle éclata de rire.

— Ah... ça, c'est la grosse question. C'est vous qui les donnerez.

Lewis soupira avec gêne.

— Mais, Drena, vous savez bien que je n'ai pas d'argent.

— Vous en aurez. J'ai rencontré hier soir un type qui est prêt à vous payer dix mille dollars, déclara-t-elle en lui souriant tendrement. Dix mille ravissants dollars en espèces! On achète le restaurant sept mille et il nous en reste trois mille pour moderniser la boîte. Ensuite, on est lancés. Qu'est-ce que vous en dites?

Lewis était pétrifié. Il se demandait si elle avait bu ou si elle était folle.

— Qui est ce type? Drena! Qu'est-ce que vous racontez?

Drena savait qu'elle abordait la partie épineuse de cette proposition. Elle avait amorcé, mais maintenant le poisson devait mordre.

— C'est une chance qui ne se présente qu'une fois dans la vie, Freddy, dit-elle en lui caressant la main. Ce type nous donnera tout cet argent si vous voulez bien coopérer. C'est tout ce qu'il vous demande. Si vous acceptez, nous nous marions dans une semaine, nous achetons le restaurant et nous sommes

parés. Contre cet argent, il veut faire sortir un malade de l'asile. Vous pouvez lui dire comment faire. C'est pas plus compliqué que ça. Faites-le et on touche l'argent.

Lewis ne bougeait pas, et ses yeux reflétaient une frayeur soudaine.

— Je ne comprends pas, murmura-t-il enfin. Un malade de l'asile? Drena! Mais qu'est-ce que vous racontez?

— Ça serait vraiment si difficile que ça de faire sortir un malade? Il me semble que non. Si vous ne pouvez pas le faire, on n'aura pas le restaurant et on ne se mariera pas. Je serai forcée de rester au Club, de me faire peloter tous les soirs. Je vous le dis tout de suite, Freddy, si vous n'acceptez pas, vous me perdrez. Je refuse de vivre avec votre salaire. Je regrette, mais c'est comme ça. Nous avons une chance de nous en sortir. Si vous ne sautez pas dessus, alors ce sera adieu.

Lewis l'observa un moment, puis il comprit qu'elle parlait sérieusement.

— Je ne veux pas vous perdre, Drena, dit-il posément. C'est la vérité. La vie sans vous n'aurait aucun intérêt pour moi. Très bien, qu'est-ce que je dois faire?

Drena poussa un long soupir. Tout en étant à peu près certaine de réussir, elle n'avait pas imaginé que ce serait aussi facile d'enlever le morceau.

CHAPITRE III

La prison de femmes de Paradise City se trouvait au bout d'une route déserte de trois kilomètres partant de la route 4A avant Miami.

A huit heures, par une belle matinée ensoleillée, les grilles s'ouvrirent et cinq filles sortirent sous le soleil brûlant. Parmi elles, se trouvait Nona Jacey. Les quatre autres, qui étaient à peu près de son âge, avaient purgé de bien plus longues peines. Elles jugeaient qu'elle n'avait pas eu de chance d'être arrêtée au self-service. Elles s'étaient montrées gentilles avec elle pendant ses huit jours de prison et, en plaisantant, lui recommandaient de faire attention à l'inspecteur la prochaine fois.

Encore hébétée, croyant à peine ce qui lui arrivait, Nona avait écouté leurs bavardages en sachant très bien qu'il serait inutile de persuader ces filles qu'elle n'avait rien volé, qu'elle avait été victime d'un coup monté.

Un vieil autocar poussiéreux attendait les filles pour les conduire en ville. Il y avait aussi une Buick. Tandis que les filles se dirigeaient vers le car, deux hommes sortirent de la Buick et s'approchèrent.

Lulu Dodge, une blonde dure à cuire qui avait

tiré trois ans pour avoir poignardé son souteneur, examina les deux hommes.

— Oh, oh, dit-elle. Des flics. Qu'est-ce qu'il y a encore?

Les deux hommes convergèrent sur le groupe, et à la grande frayeur de Nona, s'arrêtèrent devant elle.

— Nona Jacey? dit l'un, qui la dominait comme une montagne de granit.

— Oui.

Les trois autres filles coururent vers le car mais Lulu resta là et foudroya les hommes du regard. Le plus grand montra un insigne.

— Police. On vous réclame au commissariat central. On a une voiture. Venez.

— Hé! cria Lulu en se jetant entre les deux hommes et Nona. Allez vous faire voir ailleurs! Viens, mon chou. (Elle prit Nona par le bras.) Si ces fumiers veulent t'interroger, ils peuvent faire ça en ville.

Le second homme, un rougeaud couvert de taches de rousseur, s'avança. D'un coup d'épaule, il renversa Lulu, la releva et la poussa vers le car.

— File, espèce de morue! grinça-t-il. Fais gaffe! On pourrait te mettre à l'ombre pour des années.

L'autre conduisait Nona à la Buick. Terrifiée, elle répétait :

— Je ne comprends pas, je ne comprends pas. Qu'y a-t-il? Que me veut-on?

— Ecoute, ma petite, si je savais de quoi il retourne je serais bien heureux, répliqua l'homme d'une voix nasillarde. Mais on me dit jamais rien. On te réclame. On m'a dit de venir te chercher, alors je viens te chercher.

Arrivé à la voiture, il fit monter Nona devant. Elle se retourna vers Lulu qui observait la scène.

Lulu agita la main. L'autre homme les rejoignit, monta à l'arrière et la Buick fila rapidement sur la route poussiéreuse.

Une fois hors de vue de la prison et du car qui les suivait, l'homme assis à l'arrière se pencha en avant et ses énormes mains moites se refermèrent sur la gorge de Nona. Des doigts puissants lui pressèrent le larynx. Elle se renversa en arrière, réduite à l'impuissance. Pendant un long moment elle s'agita, rua des deux pieds, gênant le conducteur qui jura, puis les mains resserrèrent leur étreinte et elle perdit connaissance.

L'homme à l'arrière la souleva par les aisselles et la tira près de lui par-dessus le dossier. Alors que la voiture fonçait sur la longue route déserte, il lui lia les chevilles et les poignets avec du sparadrap en l'espace de quelques secondes. Puis il lui enfonça un mouchoir dans la bouche, appliqua encore une bande de sparadrap pour le maintenir en place et repoussa Nona sur le plancher devant lui. Enfin, il jeta une couverture sur elle.

— Grouille-toi, papa, dit-il d'une voix angoissée.

Les deux hommes, qui appartenaient à l'agence de détectives de Lindsey, étaient inquiets. Ils savaient la peine qu'ils encouraient, pour un enlèvement, mais ils étaient bien payés. Leur unique pensée était d'achever ce travail en vitesse.

A environ quinze cents mètres du croisement avec la route nationale, la Thunderbird noire attendait. La Buick s'arrêta pile et les deux hommes se saisirent du corps inerte de Nona qu'ils jetèrent sur le plancher de la Thunderbird.

— Pas de pépins? demanda Silk, un reflet de soleil jouant dans son œil de verre.

— Non.

— Alors disparaissez, ouste.

Silk fit un signe de tête à Keegan qui lança la Thunderbird vers la grand-route.

Une demi-heure plus tard, la voiture s'engagea sur une route qui escaladait des collines à une cinquantaine de kilomètres de Paradise City. Après s'être assuré qu'aucune voiture ne suivait, Silk dit :

— Je ferais bien de l'examiner. Faudrait pas qu'elle crève.

— Ça, tu peux le dire!

Keegan s'arrêta. Silk descendit de la voiture et monta à l'arrière. Il hissa Nona sur le siège et ôta le bâillon Keegan le regardait faire.

— Pas mal, observa-t-il en laissant ses yeux errer sur le corps inerte de Nona. Ça, c'est un châssis qui me déplairait pas.

— Toi, il s'agit que tu voies une bonne femme pour avoir envie de la sauter, grommela Silk d'un ton méprisant. Allez, démarre!

Keegan remit la voiture en marche en riant. Dans un nuage de poussière, ils reprirent leur route.

Silk alluma une cigarette. Les femmes ne l'intéressaient pas. A dix-sept ans, il avait épousé une grue qui avait quatre ans de plus que lui. Il s'était aperçu avec détresse qu'avec elle il était impuissant. Ils s'étaient quittés au bout de quinze jours. Déçu, cherchant toujours à apaiser son désir frustré, il avait couché avec des prostituées, une entreprise sordide, onéreuse et peu satisfaisante. Ce genre de vie avait duré quelques années puis un jour, dans une brusque frénésie de refoulement, il avait étranglé une fille. Depuis lors, il avait chassé les femmes de son esprit. Mais ce premier meurtre lui avait procuré une immense satisfaction. De temps en temps, pendant les années où il avait travaillé pour la loterie clandestine, il prenait une fille, se servait d'elle et la tuait. Puis il apprit par le téléphone

arabe des bas-fonds que Lindsey cherchait un tueur. Les deux hommes s'étaient rencontrés et s'étaient entendus. Il avait confié à Silk sa première mission.

La victime devait être un agent de la C.I.A. qui avait réuni assez de preuves pour mettre Herman Radnitz derrière les barreaux jusqu'à la fin de ses jours. Cet agent devait être immédiatement éliminé.

Très sûr de lui, Silk sous-estima sa tâche. Il s'imagina qu'il n'avait qu'à aller chez cet homme, sonner à sa porte et l'abattre avec un revolver équipé d'un silencieux quand il ouvrirait.

Mais cela ne s'était pas passé ainsi. Quand il sonna à la porte, c'est la femme de l'agent qui vint ouvrir. Silk fut décontenancé. Il entra dans le vestibule et l'agent, qui attendait derrière la porte, lui colla le canon d'un pistolet dans la nuque. Silk lâcha son arme. L'agent le poussa dans le salon, et dit à sa femme d'appeler la police.

Avec le courage glacé, audacieux, qui devait lui servir dans l'avenir, Silk se jeta sur l'agent, un couteau à cran d'arrêt à la main. Au moment où il enfonçait le couteau dans le cœur de l'homme, il fut aveuglé par un coup de pistolet. La balle s'écrasa sur son maxillaire supérieur et lui arracha l'œil gauche. Ruisselant de sang, à demi inconscient et à moitié aveugle, Silk réussit à poignarder la femme qui tentait désespérément de prévenir la police. Il ne sut jamais comment il était sorti de l'appartement et avait repris sa voiture. C'était une chose dont il n'avait jamais parlé et qu'il voulait oublier.

Plus tard, remis de sa blessure, il devint le premier tueur de Lindsey et prit Keegan comme assistant.

Encore une demi-heure de conduite rapide et ils arrivèrent sur une colline élevée entourée d'un

désert. Au pied de la colline s'ouvrait une grotte immense. C'était le repaire que Lindsey avait choisi et installé.

Keegan pénétra dans le tunnel avec la Thunderbird, tous phares allumés, puis arrêta la voiture dans la première grande salle souterraine.

Trois hommes, en polos et blue-jeans, s'avancèrent. Silk et Keegan descendirent de voiture.

— La voilà, Jim, annonça Silk à un grand homme massif au visage dur. Porte-la chez elle.

— Je vais le faire, proposa Keegan. Ce sera un plaisir.

— Porte-la, répéta Silk à l'homme, sans s'occuper de Keegan. Et écoute-moi bien. Ne la touche pas. Si je te prends à la peloter, je te tue... Compris?

— D'accord, monsieur Silk. Compris. C'est ma mère.

Il se pencha dans la voiture et souleva Nona. Puis, en la portant avec précaution, il disparut dans les ténèbres.

Keegan le suivit des yeux et ricana.

— Ce qu'il te faut, Lu, c'est des piqûres d'hormones. Tu devrais rigoler un peu. Tu sais pas ce que tu perds.

L'œil unique, fulgurant, se posa sur Keegan. La figure balafrée était taillée dans la pierre.

— Un de ces jours, petit, murmura Silk, tu causeras un peu trop.

Il s'engagea dans le tunnel. Keegan voulut sourire mais n'y parvint pas. Il avait horreur de l'avouer, mais Silk, même quand il était d'humeur aimable, lui faisait peur. Il ouvrit le coffre de la Thunderbird pour décharger les trois valises. Il essaya de siffler mais s'aperçut avec irritation que ses lèvres étaient trop sèches.

Le restaurant *Crab and Lobster* était un modeste établissement qui faisait face aux eaux sales du port de commerce où les bateaux de pêcheurs d'éponges mouillaient pour la nuit. Le bistrot avait l'avantage de posséder quatre cabinets particuliers où l'on pouvait manger convenablement, s'entretenir dans l'intimité et entrer ou sortir sans être vu.

Un peu après dix heures du soir, Lindsey gara sa Cadillac sur le quai et entra dans le restaurant. Le patron, un gros Grec jovial, l'escorta aussitôt dans un salon particulier. Lindsey commanda un sandwich au homard et un citron pressé et alla sur le petit balcon grillagé contempler l'activité du port. Un chalutier de pêcheurs d'éponges entrait dans le port. Des pêcheurs accotés à des bittes bavardaient entre eux et des filles en bikini exhibaient leurs avantages dans l'espoir d'accrocher des clients.

Lindsey avait fini son sandwich quand Silk et Keegan le rejoignirent. Ils s'installèrent tous sur le balcon, dans des fauteuils de rotin.

De sa voix douce et affectée, Lindsey demanda :

— Eh bien? Comment ça se présente?

— Ça marche, répondit Silk. Nous avons la fille, pas de pépins. Lewis sera là d'un instant à l'autre. Chet va chercher le docteur Kuntz demain.

— Je ne veux pas qu'on touche à la jeune fille, murmura Lindsey en contemplant le port. Je compte sur toi, Silk, pour veiller à ce qu'on la laisse tranquille.

— Ça y est, je leur ai déjà dit.

— Je dois obtenir sa coopération. C'est d'elle que dépend tout le succès de l'opération.

— Ouais, ouais, fit impatiemment Silk. J'ai la photo.

On frappa à la porte. Silk se leva vivement, une

main sous sa veste, les doigts fermés sur la crosse de son 38 automatique. Il alla à la porte. Keegan était déjà debout et se cachait derrière le panneau, pistolet au poing.

Lindsey, qui n'avait pas quitté son fauteuil, regarda ses deux tueurs avec satisfaction. Leurs mouvements étaient si rapides, silencieux et souples que lui-même en était impressionné.

Fred Lewis entra dans la pièce faiblement éclairée.

Leurs armes rangées, Silk et Keegan conduisirent le jeune homme ahuri sur le balcon. Keegan retourna dans la pièce pour aller fermer la porte à clef. Silk poussa un fauteuil vers Lewis et lui dit de s'asseoir.

Il faisait sombre sur le balcon. Lewis voyait mal Lindsey. Il distinguait simplement un homme grand et mince dans un fauteuil de rotin, les mains croisées sur les genoux, la figure dans l'ombre. Près de lui se tenait un autre homme grand et mince, et cet homme lui faisait peur. Il sentait une menace et quand un troisième homme les rejoignit, moins grand mais tout aussi menaçant, sa peur se transforma en terreur.

— Eh bien, Lewis, vous connaissez mes conditions, dit calmement Lindsey. Je vous offre dix mille dollars et j'ai besoin de votre aide. Paul Forrester est un des malades dont vous avez la charge, je crois?

Entre les quatre hommes, la discussion dura une heure. Finalement, des dispositions furent prises et Lewis, effondré et pâle mais résolu, s'en alla.

Lindsey se leva et s'étira.

— Il ne faut rien laisser traîner dans cette opération, dit-il, le visage tourné vers la mer. Dès que Forrester aura disparu, il y aura une enquête serrée.

Ce jeune homme pourrait parler. Il ne nous sera plus utile... vous comprenez?

— Parfaitement, dit Silk. Et sa petite amie?

Sans se retourner, Lindsey répondit :

— Là encore il faut faire disparaître les traces. Si elle avait un accident, je ne chercherais pas à savoir ce que sont devenus les dix mille dollars que nous lui donnons. Il me semble que quelqu'un pourrait profiter de cet argent, si elle n'est plus là pour le réclamer.

Silk et Keegan échangèrent un regard, puis les deux hommes quittèrent le restaurant et allèrent reprendre la Thunderbird.

Nona Jacey ouvrit les yeux et regarda autour d'elle. Sa main monta à sa gorge douloureuse et elle se redressa. Elle se trouvait sur un lit de camp dans une espèce de grotte obscure. La faible lumière jetait des ombres sur le sol sablonneux. Terrifiée, elle voulut se lever, et dans la pénombre une voix de fille lui dit :

— Doucement, mon chou. Comment ça va?

Nona cligna des yeux et regarda la fille qui s'avançait. La beauté de Sheila Latimer contribua beaucoup à calmer les nerfs à vif de Nona.

— Où suis-je? demanda-t-elle, en parlant avec difficulté. Qui... qui êtes-vous?

— Asseyez-vous, mon chou, dit Sheila en s'approchant de la lumière. Je suis navrée de cette histoire. Je me mets à votre place. Allez, asseyez-vous. Vous n'avez rien. Il ne va rien vous arriver de fâcheux.

Nona se laissa tomber sur le lit et Sheila vint s'asseoir à côté d'elle.

— Vous voulez boire? Du café, je ne sais pas? Vous n'avez qu'à demander. Mince! Ce fumier n'y

est pas allé de main morte. Votre pauvre cou est tout meurtri et enflé.

— Qui êtes-vous? Où suis-je? répéta Nona en regardant la fille blonde qui se tenait à côté d'elle.

— Je m'en vais vous parler franchement, mon chou. Vous avez été enlevée. Je suis la poire qui dois veiller sur vous. Appelez-moi Sheila. Vous ne risquez rien. Il ne va rien vous arriver de mal. Je serai là tout le temps. Faut pas avoir peur. Vous êtes dans une grotte, comme vous pouvez voir. Vous avez un travail à faire. C'est un gros coup, mon chou. Les types qui le préparent sont loin d'être des tendres. J'ai été avec l'un d'eux un moment... mon chou, quel salaud! Tant que vous faites ce qu'ils veulent vous ne risquez rien. Si vous essayez de vous échapper ou de ruser, ils vous en feront baver. Je vous en prie, mon chou, écoutez-moi. J'ai cru que je pourrais manœuvrer avec ce petit salaud, mais j'ai vite compris le contraire. Faites pas comme moi. Tenez, regardez...

Elle releva sa jupe pour montrer ses cuisses criblées de piqûres.

— Je suis droguée. Il me faut ma dose tous les jours. C'est ce qui vous attend si vous refusez de travailler pour eux. Je ferais n'importe quoi pour avoir ma dose quotidienne. Je ne veux pas que vous en passiez par là, mon chou. Il vous attache à un lit et il vous fait la piqûre et au bout d'un moment ça y est, vous êtes droguée. Après ça, on se fout de tout... (Elle sourit à Nona qui la regardait avec horreur.) Comme moi... Demain, ils vont faire sortir Paul Forrester de l'asile. A ce qu'ils m'ont dit, vous vous entendiez bien avec lui quand vous travailliez ensemble. Votre travail consiste à le persuader de déchiffrer un code. Je ne sais pas du tout de quoi il s'agit, mais c'est

un gros coup. Vous vous retrouverez tous les deux, vous ferez votre boulot, il déchiffrera le code et ensuite vous serez libres comme l'air. Vous voyez? C'est tout simple. Vous avez pas à vous inquiéter, mon chou. Et maintenant, qu'est-ce que vous diriez d'un bon petit café, hein?

La maison de santé Harrison Wentworth était plongée dans les ténèbres. Le gardien était au lit et ronflait béatement. Il était deux heures vingt du matin.

Silk et Keegan laissèrent la Thunderbird contre le grand mur de l'asile à vingt mètres de l'entrée. A pied, ils gagnèrent la grille, s'arrêtèrent et regardèrent entre les barreaux de fer la longue allée obscure qui menait à la maison.

— Vas-y, dit Silk. Montre-moi ce que tu sais faire.

Keegan prit une torche et examina la lourde serrure du portail.

— Aussi facile que de voler des bonbons à un bébé, déclara-t-il.

Il s'appuya contre la grille, glissa un morceau d'acier coudé dans la serrure, tâtonna, et sur une simple poussée, le portail s'ouvrit.

— Tu vois? Sans les mains... pas plus compliqué.

— Tu as droit à une médaille, petit, grommela Silk en s'engageant dans l'allée.

Keegan le suivit. Ils arrivèrent enfin devant l'imposante porte de la bâtisse.

— Vas-y... régale-toi, dit Silk en montrant le panneau.

Keegan inspecta la serrure, puis hocha la tête avec stupéfaction.

— Un même ouvrirait ça... un même manchot.

Keegan força la porte et ils pénétrèrent silencieusement dans le grand vestibule sombre. Lewis leur avait fait un plan des lieux. Ils savaient exactement où aller. Comme des fantômes, ils montèrent par le grand escalier.

Au premier étage, Lewis attendait. Il s'avança, pâle, le front luisant de sueur, le regard inquiet.

— Salut, souffla Silk. Ça va?

Lewis répondit par un signe de tête.

— Vous lui avez donné sa pilule?

Lewis hocha de nouveau la tête. Il avait la bouche si sèche qu'il ne pouvait parler.

— Ça a fait de l'effet?

Lewis s'humecta les lèvres.

— Oui... je viens de le voir. Il dort profondément, dit-il d'une voix rauque.

— Bon, allons-y.

Tandis que Lewis les guidait dans le couloir, Keegan tira de sa poche revolver une matraque de cuir. Il la garda à la main, cachée derrière son dos.

Lewis s'arrêta devant la porte. D'une main tremblante, il glissa la clef dans la serrure, ouvrit et s'écarta.

Silk entra dans une petite chambre meublée d'un lit, de placards encastrés et avec un w.-c. dans une alcôve. Un homme était couché sur le lit.

— C'est lui? demanda-t-il.

— Oui, murmura Lewis.

Silk contempla l'homme endormi, puis se tourna vers Keegan qui s'approchait.

— Tu peux le porter?

— Sûr. C'est rien du tout.

— Où sont ses vêtements? demanda Silk à Lewis.

— Ils sont tous là, répondit l'infirmier en ouvrant un placard.

Silk décrocha d'un cintre un complet léger bleu. Il jeta sur le lit une chemise, du linge de corps, des chaussettes et des chaussures. Roulant les vêtements en paquet, il fit signe à Lewis.

— Ça va, on est parés.

Au même moment Keegan se glissa derrière Lewis et lui assena de toutes ses forces un coup de matraque sur le sommet de la tête. Le coup fut d'une violence inouïe. Le crâne de Lewis parut éclater. Du sang éclaboussa le mur quand il s'écroula.

Silk, qui avait observé, demanda :

— T'es sûr?

— Demande-le-lui, tu verras.

Keegan essuya sa matraque sur la blouse blanche de Lewis. Puis il souleva une chaise qu'il examina. D'un coup sec et brutal, il cassa un des pieds. Le morceau de bois à la main, il retourna auprès de Lewis, souleva la tête en sang et introduisit le bout de son pied de chaise dans la boîte crânienne éclatée de l'infirmier. Il jeta le bout de bois, et alla rabattre le drap du lit. Avec l'aide de Silk, il hissa l'homme endormi sur ses épaules.

Les deux hommes descendirent l'escalier en silence et sortirent dans la chaude nuit étoilée.

Le Go-Go Club fermait à quatre heures du matin. La plupart des filles étaient déjà parties avec des clients matelots. Ce soir-là, pourtant, Drena French était encore assise sur un grand tabouret du bar, un peu ivre mais heureuse. Ce devait être sa dernière nuit au club. Dans un sens, elle avait des regrets. Elle aimait bien O'Brien et les filles étaient, pour la majorité, ses amies ainsi que le

barman, un grand Jamaïquain nommé Tin-Tin Washington. Lui, c'était son meilleur copain.

Tin-Tin essuyait les derniers verres. Quelques lampes restaient encore allumées O'Brien, dans son bureau, comptait sa recette. Trois matelots à moitié ivres s'attardaient au bar. Trois filles étaient en train de mettre leur manteau.

— Il serait temps que t'aïlles te pager, bébé, conseilla Tin-Tin. Il est quatre heures passées.

Il fit un signe de tête aux deux videurs qui demeuraient là, et d'un geste du pouce leur montra les matelots. Ils se dirigèrent vers eux.

— Ma foi, t'as peut-être raison, papa, soupira Drena en glissant de son tabouret. Au dodo.

Elle vida son verre de whisky et le poussa vers le Jamaïquain.

— C'est fini, mon vieux, tu ne me verras plus dans ce boui-boui. Je vais te dire un secret... J'ai acheté un restaurant.

Le Jamaïquain sourit. Ses grandes dents blanches scintillèrent à la dernière lumière encore allumée au-dessus du bar.

— C'est comme moi, j'ai acheté la Maison Blanche, répliqua-t-il en riant. Allez, t'as besoin d'aller dormir, mon chou.

Drena se retint au bar et rit avec lui.

— Ah, mon vieux, si tu savais! Tiens, la semaine prochaine à cette heure-ci, prends une heure et viens me voir à ma boîte. Tout ce que tu boiras et mangeras, ce sera aux frais de la maison. Le Goéland. T'entends? Au bout de la jetée. Tout ce que tu voudras, à l'œil! Je sais bien traiter mes amis.

— Mais oui, bien sûr. D'accord. Alors à demain.

— Tu ne me crois pas? Demande à Hawkins. Une affaire en or. Moi et mon ami on va diriger le

restaurant. On a des filles, un chef et un videur. On va foutre cette sale boîte en l'air. Formidable! Tu viendras... Pour un copain comme toi, tout sera aux frais de la maison.

Elle s'éloigna du bar d'un pas mal assuré en direction du vestiaire. Un des matelots l'empoigna et voulut la faire asseoir sur ses genoux. Avant que le videur ait pu bouger, Drena avait saisi une bouteille de bière vide et l'avait assenée sur le crâne du matelot.

— Quelle boîte, nom de Dieu! glapit-elle. Quelle foutue sale boîte!

Dix minutes plus tard, elle quitta le club. L'air frais de la nuit la saisit, après la chaude atmosphère enfumée du club. Elle s'engagea le long du quai; elle fredonnait, en balançant son sac à main, sans parvenir à croire tout à fait que le lendemain elle aurait dix mille dollars bien à elle.

Silk, tapi dans l'ombre, la vit quitter le club et la suivit. Il avait laissé Keegan transporter Paul Forrester endormi au repaire souterrain.

Pas de traces. Rien qui traîne, avait dit Lindsey. Il ne restait plus qu'une dernière personne à éliminer. Il remarqua que Drena titubait un peu, et en conclut qu'elle était ivre. Ce serait plus facile, pensa-t-il, et il pressa le pas.

A cette heure de la nuit, le bord de mer était sombre et désert. Drena entendit un bruit de pas derrière elle. Elle s'arrêta et se retourna, s'attendant à voir un matelot qui l'aurait suivie à sa sortie du club. Elle n'avait pas peur car elle se savait de taille à remettre à sa place un marin ivre.

Drena vit la haute silhouette d'un homme qui s'approchait d'elle. Ce fut la dernière chose qu'elle devait voir.

Tout se passa si vite qu'elle n'eut pas le temps de se défendre. Elle avait devant elle un tueur professionnel. L'homme se baissa et elle sentit des mains empoigner ses chevilles. Avant qu'elle puisse émettre le cri qui montait dans sa gorge, elle se sentit voler, puis sa tête alla s'écraser sur l'avant d'une barque et son corps plongea dans les eaux sales du port.

Silk attendit le temps qu'il fallait pour s'assurer qu'elle ne remonterait pas à la surface, puis il s'éloigna sans avoir été vu, vers les lumières de la ville.

Le sergent Joe Beigler, de la police municipale, était de service de nuit. La pendule murale marquait quatre heures vingt du matin. Il était assis à son bureau, l'inévitable gobelet de café à portée de la main, l'éternelle cigarette entre ses lèvres. C'était un homme grand et musclé frisant la quarantaine. Sa figure charnue à l'expression dure était piquetée de taches de rousseur. Il portait une chemise à manches courtes et à col ouvert; le nœud de sa cravate noire était desserré.

A l'autre bout de la pièce, où s'alignaient une quantité de bureaux inoccupés, l'inspecteur Max Jacoby veillait avec lui. Il était jeune, brun, enthousiaste, et fredonnait gaiement, tout en parcourant une masse de rapports.

— Ça vous ferait rien de vous arrêter de chanter? lança Beigler. Vous vous prenez peut-être pour Sinatra?

Jacoby se renversa contre son dossier et sourit.

— On est jaloux, sergent? Vous devriez m'entendre quand je m'y mets pour de bon.

— Allez, au boulot, grommela Beigler. Vous en avez pas encore fini avec ces rapports?

— Il m'en reste quelques-uns. Bon Dieu, soupira Jacoby en levant les yeux vers la pendule, que j'ai sommeillé

Le téléphone sonna. Beigler avança une grosse main poilue et décrocha. Il écouta une voix qui parlait avec un débit précipité. Jacoby, qui observait attentivement Beigler, vit les traits de son supérieur se crispier et devina qu'il y avait un cas d'urgence.

— Ne touchez à rien, recommanda Beigler. J'envoie tout de suite une patrouille.

Il raccrocha, empoigna un autre appareil et se mit en communication directe avec la salle de garde.

— Jack? Envoyez quatre hommes à la maison de santé Harrison Wentworth, au galop. Qu'ils montent la garde et surtout qu'ils ne touchent à rien.

Il posa brutalement le récepteur et décrocha un troisième appareil.

— Charlie, prévenez Hess. Qu'il se rende à la maison de santé Harrison Wentworth. Alertez la Criminelle. On a besoin de tout le grand jeu là-haut.

Après avoir raccroché il se tourna vers Jacoby qui avait écouté de toutes ses oreilles et soupira :

— Un des dingues s'est échappé. Il a tué son infirmier. Faites dresser des barrages sur les routes. Occupez-vous de l'affaire.

— Signalement? demanda Jacoby en tendant la main vers son téléphone.

— Nous n'en avons pas encore. Faites dresser les barrages. Dites-leur de vérifier toutes les identités.

Ce type s'appelle Paul Forrester. Il n'a pas de papiers sur lui.

— Forrester! Bon Dieu! C'est...

— Je sais qui c'est! Grouillez-vous! marmonna Beigler et il saisit encore un téléphone. Charlie? Vous avez eu Hess? Parfait. Passez-moi le Chef.

Le chef de la Police, Frank Terrell, avait le sommeil léger. La première sonnerie du téléphone sur sa table de chevet le réveilla. Sa femme, Carrie, qui dormait à ses côtés, gémit et fut beaucoup plus longue à refaire surface.

Déjà assis sur le bord du lit, Terrell, un homme solide aux cheveux blonds roux ébouriffés et à la mâchoire proéminente, répondait :

— Oui, Joe?... Qu'est-ce que c'est?

— On a un pépin à Harrison Wentworth, lui annonça Beigler. Paul Forrester a tué son infirmier et s'est échappé.

— Paul Forrester! s'écria Terrell.

— Oui. Je fais dresser des barrages. Hess est déjà parti là-bas. Que voulez-vous que je fasse d'autre?

— Envoyez-moi une voiture, Joe. J'arrive.

Il raccrocha et s'habilla à la hâte.

Carrie, une grosse femme sympathique, avait mis sa robe de chambre pour se rendre à la cuisine. Quand Terrell fut habillé, elle lui avait déjà préparé du café. Il lui adressa un sourire affectueux.

— Merci, chérie. Je ne pourrais pas vivre sans toi.

Il avala son café et bientôt ils entendirent une auto s'arrêter devant le modeste bungalow.

— C'est grave? demanda Carrie en accompagnant son mari à la porte.

— Oui... Inutile de m'attendre. Je te téléphonerai dès que je pourrai.

Après un rapide baiser, il courut vers la voiture, au bout du petit jardin.

Pendant le trajet vers le commissariat central de la police, Terrell réfléchit à ce qu'il devait faire. Il gravit lestement les marches menant à la salle des inspecteurs, où il trouva Beigler qui lançait encore des ordres au téléphone.

— Très bien, Joe, dit-il au sergent quand celui-ci eut raccroché. Allez là-bas. Vous êtes sûr que c'est Paul Forrester?

— Le docteur Hertz le dit. Il doit le savoir.

— Parfait, filez. Je vous rejoins plus tard.

Terrell se mit au bureau de Beigler et décrocha tout de suite un des téléphones, pendant que le sergent s'en allait.

— Charlie, passez-moi Roger Williams.

Une minute plus tard une voix d'homme ensommeillée répondit :

— Ici Williams... qu'est-ce que c'est encore?

— Capitaine Terrell à l'appareil. Paul Forrester s'est échappé. Il est en cavale.

Terrell entendit un cri étouffé. Puis Williams, qui était l'agent fédéral pour la région de Miami, fut soudain tout à fait éveillé et demanda :

— Quelles mesures avez-vous prises?

— Nous avons dressé des barrages routiers. Mes hommes sont déjà à l'asile. Nous aurons besoin de renforts; il n'y a qu'une demi-heure que cette histoire a éclaté. Je tire du lit tous mes hommes, mais il nous en faudra d'autres. La C.I.A. doit être prévenue... Washington aussi. Je peux compter sur vous pour tout ça?

— Je m'en occupe, promet Williams. A moins

qu'il ne vole une voiture, il ne peut pas aller bien loin.

— Nous n'avons pas son signalement. Voulez-vous en diffuser un? Je pars pour l'asile, maintenant. Vous pourrez me joindre là-bas.

— D'accord, dit Williams et il raccrocha.

Terrell se tourna vers Jacoby.

— Restez ici, Max. Vous ferez la liaison, vous répondrez au téléphone. S'il y a du nouveau, contactez-moi par radio.

— Bien, monsieur.

Terrell partit et Jacoby alla s'installer au bureau de Beigler.

Il leva les yeux vers la pendule. Il était cinq heures et quart. Il eut l'impression déprimante qu'il n'allait se coucher de si tôt.

Le docteur Max Hertz s'efforçait de garder son calme. Installé à son bureau, une tasse de café noir à côté de lui, il fumait nerveusement. Il portait une robe de chambre bleu ciel sur un pyjama mille raies bleu et blanc. Ses cheveux clairsemés étaient ébouriffés. Il n'était vraiment pas à son avantage.

— Jamais une chose pareille ne s'est produite, disait-il à Terrell, assis en face de lui. C'est un coup terrible. Ma maison de santé est de tout premier ordre, inutile de vous le dire. Nous ne soignons ici que des gens extrêmement importants. Je dirige cet établissement depuis plus de quinze ans. Jamais un malade ne s'est échappé, ni même tenté de le faire.

Terrell s'agitait sur sa chaise.

— C'est pourtant ce qui vient d'arriver, grommela-t-il. Il faut absolument le retrouver. Comment s'est-il échappé au juste?

Le docteur Hertz but une gorgée de café et reposa la tasse.

— Je ne puis que supposer une négligence de Lewis. Il m'est très pénible de le dire, parce que, comme tout mon personnel, il a été soigneusement choisi et avait toute notre confiance, mais cela me paraît la seule explication possible. Nous avons des consignes de sécurité très strictes. La nuit, il y a toujours deux infirmiers de service à chaque étage. L'un dort pendant que l'autre occupe un bureau en haut de l'escalier d'où il peut surveiller les portes de toutes les chambres de l'étage. Si un malade sonne, le règlement prévoit que l'infirmier de service doit réveiller son coéquipier avant d'aller à la chambre du malade. Ces malheureux que nous avons ici sont pour la plupart dangereux. Je soupçonne Lewis de ne pas avoir suivi mes consignes. Forrester l'a sonné, et au lieu de déranger Mason, qui était de service de nuit avec lui, Lewis s'est inconsidérément rendu tout seul à la chambre de Forrester. Quand je dis inconsidérément, je suis un peu dur, sans doute, car jamais Forrester n'avait manifesté de signes de violence. C'était le malade idéal, et je suppose donc que Lewis a jugé inutile de déranger Mason. J'imagine que Lewis est entré dans la chambre et a été attaqué aussitôt. Forrester a pris ensuite sur Lewis le passe-partout et a ouvert la porte de la maison de santé et le portail.

Beigler passa la tête à la porte.

— S'il vous plaît, Chef...

Terrell se leva.

— C'est bon, docteur, vous pouvez nous laisser faire. Un conseil, cependant. Pas un mot à la presse. Washington va entrer dans la danse et il se peut que ce soit une affaire ultra-secrète.

— Oui... Oui, bien sûr, je comprends.

Terrell laissa le docteur boire son café et tenter de maîtriser ses mains tremblantes. Il rejoignit Beigler dans le couloir.

— Le toubib joue les Sherlock Holmes, soupira Beigler. Vous feriez bien de lui dire deux mots.

Terrell suivit Beigler dans l'escalier. Ils entrèrent dans la chambre de Forrester où l'inspecteur Fred Hess de la Brigade Criminelle, assis sur le lit, prenait des notes tandis que le docteur Lowis, le médecin légiste, surveillait deux ambulanciers qui déposaient le corps de Fred Lewis sur une civière.

Lowis, un petit homme tout rond, avait toute la confiance de Terrell. Ils travaillaient ensemble depuis de longues années et Terrell respectait le travail et les opinions du médecin.

— Vous avez découvert quelque chose, docteur? demanda-t-il quand les deux ambulanciers eurent emporté la civière.

— Je crois, répondit Lowis. En principe, c'est ce machin-là qui serait l'arme du crime.

Il montra du doigt le pied de la chaise, posé sur une bande de plastique, sur la table.

— Il y a du sang et de la matière cervicale dessus, reprit-il. A première vue, c'est manifestement l'arme du crime, mais je ne vois pas comment c'est possible. Le crâne de l'homme a été défoncé. L'arme qui a provoqué une telle blessure devait être quelque chose comme une matraque plombée, ou encore une barre d'acier. Etant donné la violence du coup, le pied de chaise se serait cassé.

Terrell se tourna vers Hess, un homme trapu au visage rond et aux yeux durs comme du granit.

— Vous avez une idée, Fred?

— Le toubib a raison. Son hypothèse est bonne.

à mon avis. Et autre chose... Il n'y a pas d'empreintes sur le pied de chaise. La personne qui s'en est servi portait des gants.

Terrell réfléchit, en pinçant son nez épais.

— Pourquoi Forrester aurait-il mis des gants? murmura-t-il enfin. D'ailleurs, est-ce qu'il en avait?

— J'ai demandé, dit Hess. Non, il n'avait pas de gants.

— Est-ce qu'il n'aurait pas pu essuyer le bout de bois pour effacer les empreintes?

— Pourquoi aurait-il fait ça? Et d'abord, le pied de chaise n'a pas été essuyé. Il y a du sang sur toute la longueur.

Terrell prit encore le temps de la réflexion puis il demanda :

— Il y a des vêtements qui manquent?

— Un complet léger bleu, une chemise, du linge de corps, des chaussettes et des souliers. J'ai fait faire l'inventaire du placard par Mason.

Terrell contempla la chaise cassée gisant sur le côté dans un coin de la chambre.

— Pas d'empreintes là-dessus?

— Aucune.

— Bon... Emportez la chaise. On fera des essais. Comme ça, on verra si les autres pieds résistent à un coup très violent.

Pendant que Hess donnait l'ordre à un de ses hommes de s'occuper de la chaise, Terrell alla retrouver Beigler en bas dans le vestibule.

— Du nouveau, Joe?

— Pas grand-chose. J'ai parlé au gardien. Il dormait mais il croit avoir entendu une voiture démarrer au milieu de la nuit. Il n'en mettrait pas sa main au feu et il n'a pas regardé l'heure.

— Une voiture? Qu'est-ce qu'une voiture serait venue faire ici en pleine nuit? C'est un cul-de-sac.

— Il ne peut pas l'affirmer.

— C'est important, Joe. S'il a entendu une voiture, alors ça porte à croire que Forrester a reçu de l'aide de l'extérieur. Ça va rendre la chasse à l'homme beaucoup plus épineuse.

— Le toubib pense que Lewis a été tué vers deux heures. Ce qui donnerait à Forrester deux heures d'avance. S'il a une voiture, les barrages routiers qu'on est en train d'établir sont inutiles; on a perdu du temps.

— Il se peut qu'il ait été aidé de l'extérieur. C'est l'arme du crime qui m'embête. Lewis a eu le crâne défoncé. Comment Forrester s'est-il procuré une arme capable d'infliger une telle blessure, et pourquoi a-t-il voulu nous faire croire qu'il l'avait tué avec le pied de chaise?

Le grondement d'un hélicoptère les surprit. Les deux hommes se regardèrent puis, d'un commun accord, ils sortirent dans la lumière grise de l'aube.

— Williams a fait vite, observa Terrell. (Ils suivirent des yeux l'hélicoptère de l'armée qui volait bas autour de la maison.) J'ai dans l'idée que ça aussi c'est une perte de temps. Si Forrester avait une voiture, il est loin à l'heure qu'il est.

— Est-ce qu'on lance une alerte sur cinq Etats, Chef?

— Il faut que je demande à Williams. Je retourne au commissariat central. Si nous lançons une alerte, la presse l'entendra. Ça figurera à la une de tous les journaux du monde. Forrester est important. Continuez à fouiller, Joe. Nous avons besoin de tous les indices possibles.

Terrell arriva au commissariat central un peu après six heures. Il alla à son bureau, commanda du café et convoqua Jacoby.

— Rien de nouveau? demanda-t-il quand le jeune inspecteur entra.

— Toujours le petit train-train. Un cadavre de femme. Elle travaillait au Go-Go Club. Elle était soûle en quittant le bar et elle est tombée dans le port.

— Ne venez pas m'embêter avec ça, répliqua Terrell avec irritation. Donnez l'affaire à Lepski. Rien de nouveau pour Forrester?

— Non, rien, monsieur.

Le téléphone se mit à sonner et Terrell congédia Jacoby d'un geste. Il décrocha.

— Ici Mervin Warren, lui dit une voix. Je vous appelle de Washington. J'arriverai vers midi. J'envoie en avant-garde Jesse Hamilton de la C.I.A. Il ne devrait pas tarder à arriver chez vous. Avez-vous du nouveau pour moi?

Terrell connaissait Mervin Warren de réputation seulement. Il savait qu'il était le chef de la Rocket Research et un personnage extrêmement important. Il avait également entendu dire qu'il était sympathique et aimable de rapports. D'une voix quelque peu déférente, il exposa à Warren l'hypothèse du docteur Lowis concernant l'arme du crime et ajouta que le gardien croyait avoir entendu une voiture.

— Williams du F.B.I. a déjà entamé des recherches aériennes, monsieur, poursuivit Terrell. Il y a en ce moment deux hélicoptères qui fouillent le désert. Nous avons fait dresser les barrages routiers.

— Je n'ai pas besoin de vous dire que Forrester est important, dit Warren, d'une voix pressante. Haute priorité. Il faut absolument le retrouver.

— Oui, je comprends. Et la presse?

— Nous devons nous en servir. Hamilton apporte avec lui des photos de Forrester. Je veux

qu'elles soient publiées à la première page de tous les journaux. D'après ce que vous me dites, il est permis d'envisager qu'il a été enlevé. Les gouvernements chinois et russe donneraient gros pour l'avoir entre leurs mains. Il faut le retrouver au plus tôt... Laissez Hamilton s'occuper de la presse. N'autorisez aucun de vos hommes à parler aux journalistes. Il faut agir avec circonspection. La presse ne doit obtenir que des renseignements triés et censurés, et Hamilton sait ce qu'il faut dire. Envoyez une voiture m'attendre à l'aéroport. Je prends le vol 589.

Warren raccrocha et Terrell réfléchit sombrement pendant quelques minutes, puis il tira un gros bloc vers lui et se mit à jeter des notes sur le papier.

L'inspecteur Tom Lepski était considéré par ses collègues comme une tête un peu brûlée, râlant toujours contre la discipline, mais de premier ordre dans son travail une fois qu'il se lançait à fond dans une affaire. C'était un homme grand et maigre, solide, avec une figure bronzée et des yeux bleu acier. Il était ambitieux.

Il arriva au commissariat central, peu après six heures, d'une humeur de dogue, parce qu'il avait promis à sa femme de l'emmener à la plage. Ce devait être son jour de congé et voilà qu'il était de nouveau de service. Il avait laissé sa femme d'une humeur tout aussi massacrate.

Si encore il avait été affecté à la chasse à Forrester, il aurait moins rechigné car il était certain que très bientôt la presse s'emparerait de l'affaire; tous les inspecteurs qui participaient aux recherches auraient tôt ou tard leur photo dans le journal. Sa

femme adorait voir le visage aux traits aigus de son mari dans son journal local. Cela la posait auprès des voisins et Lepski lui-même était loin de détester la publicité.

Quand Jacoby, les yeux cernés et les traits tirés, tendit à Lepski le rapport sur la découverte du cadavre de Drena French et lui annonça que, sur l'ordre du Chef, il devait s'occuper de l'enquête, Lepski faillit avoir une attaque.

— Quoi... Alors tu m'as tiré du lit rien que pour aller enquêter sur la mort d'une putain?

Jacoby aimait beaucoup Lepski et l'admirait. Il resta impassible.

— Si tu as à te plaindre, Tom, va t'arranger avec le Chef. Moi je fais qu'obéir aux ordres.

Lepski renifla avec mépris.

— Et tous les poids morts, tous les crétins sont à la recherche de Forrester. Hein?

— Tous les poids morts et tous les crétins, répliqua gravement Jacoby. L'inspecteur Lepski a été désigné pour une affaire bien pépère. Félicitations.

— Il y a des moments où je pense que le Chef devrait prendre sa retraite, grommela Lepski. Il aurait besoin de se faire soigner. Et ne prends pas cet air satisfait, sinon ça ira mal!

Lepski plia rageusement le rapport et le fourra dans sa poche revolver. Jacoby resta impassible et suivit des yeux Lepski qui sortait à grands pas et claquait la porte de la salle des inspecteurs.

Il prit sa voiture et se rendit rapidement au port. Quand il y arriva, il avait oublié ses griefs et il était redevenu le flic astucieux et consciencieux qu'il était.

Il trouva deux agents debout près d'un corps recouvert d'une bâche de caoutchouc; ils avaient l'air de s'ennuyer ferme. Mike O'Shane, un colosse

irlandais, connaissait le quartier du port comme sa poche. L'autre agent, Dick Lawson, était moins expérimenté et plus jeune. Il patrouillait avec Mike O'Shane depuis six mois. Ce fut vers O'Shane que Lepski se tourna pour avoir des renseignements.

— C'est ça? demanda-t-il. (Puis il souleva un coin de la bâche.)

Il se pencha sur le visage de la victime. Son œil expert lui dit qu'elle était morte avant d'avoir pu se noyer. La blessure déchiquetée sur sa tempe était mortelle. Il grogna, puis se redressa et ordonna à Lawson :

— Faites venir l'ambulance et transportez-la à la morgue.

A cette heure matinale, le port était encore désert et les trois hommes étaient chez eux.

— Quelqu'un l'a frappée, Mike? demanda Lepski.

— Je ne crois pas. Tenez, regardez... (O'Shane le conduisit au bord du quai et lui montra l'avant d'une barque.) A mon avis, elle est tombée à l'eau et elle s'est cogné la tête contre ce bateau... on voit la trace de sang.

Lepski se pencha pour examiner les taches sur la proue blanche de la barque et grogna. Il prit O'Shane par le bras.

— Allons en griller une dans la voiture. Dick peut s'occuper d'elle.

Le grand Irlandais suivit Lepski et prit place à son côté sur le siège du passager. Lepski, après s'être assuré que l'agent Lawson était allé à une cabine téléphonique éloignée pour faire venir l'ambulance, ouvrit sa boîte à gants et y prit une demi-bouteille de whisky. Il l'offrit à O'Shane qui écarquilla ses petits yeux. Sans se faire prier

l'agent but une sérieuse rasade, essuya le goulot sur sa manche et tendit le flacon à Lepski.

— C'est du bon, observa O'Shane.

Lepski ne but pas. Il revissa le bouchon, rangea la bouteille dans la boîte à gants, offrit une cigarette et en prit une lui-même.

— Qu'est-ce que vous pouvez me dire au sujet de cette fille, Mike?

— Elle s'appelle Drena French, travaillait au Go-Go Club, depuis dix-huit mois, par là. Elle a une chambre, 187 Anchor Street. J'ai jamais eu d'ennuis avec elle. Probable qu'elle avait bu un coup de trop et qu'elle est allée se balader sur le quai; elle sera tombée à l'eau. Elle buvait beaucoup.

Lepski soupira. Une affaire sans intérêt, pensait-il, mais sa longue expérience lui soufflait qu'une mort comme celle-ci n'est pas toujours facile à expliquer.

— Elle avait un ami?

— Parbleu... Il venait la voir au club quasiment tous les soirs. Un gentil garçon, bien convenable... Paraît qu'il travaille chez les dingues, à Harrison Wentworth. Il est infirmier.

Lepski dressa l'oreille et se tourna pour regarder fixement O'Shane.

— Il est infirmier à Harrison Wentworth? Vous en êtes sûr?

— C'est ce qu'on m'a dit.

— Vous savez comment il s'appelle?

— Ma foi... Lewis?... Ça se pourrait bien. Ouais. Lewis.

Lepski décrocha le téléphone du tableau de bord et se fit passer Jacoby.

— Max... Comment s'appelle l'infirmier qui s'est fait descendre par ce dingue?

— Je croyais que tu devais t'occuper de cette noyée du port? s'étonna Jacoby.

— Tu as entendu ce que j'ai dit? cria Lepski. Le nom de ce type?

— Fred Lewis.

Lepski raccrocha. Il resta un moment immobile et silencieux, les yeux dans le vague. O'Shane l'observait avec étonnement.

— Qui étaient ses amis, Mike? demanda enfin Lepski.

— Des amis? Ma foi, une fille comme ça n'a pas d'amis. Elle s'entendait bien avec O'Brien, le patron du club. Deux-trois fois, quand on taillait une bavette elle et moi, elle m'a parlé du barman, Tintin Washington. C'est un Jamaïquain. Elle avait l'air de bien l'aimer... pas un mauvais gars... jamais d'ennuis... mais des amis...

O'Shane secoua la tête.

— Ce Jamaïquain, vous savez où je peux le trouver?

— Sûr. Il a une chambre là tout près, dit O'Shane en tendant un doigt épais. Dans cette maison.

Une sirène ulula et une ambulance apparut. Elle s'arrêta devant Lawson et deux internes en sautèrent.

— Ça va, Mike, je vous confie l'affaire, dit Lepski. Faites-la conduire à la morgue. Je reviendrai tout à l'heure. Dites à Lawson de monter la garde devant cette barque. Elle ne doit pas bouger de là.

— Merci pour le petit coup, chuchota O'Shane. Ça m'a drôlement requinqué. D'accord, je m'occupe de ça.

Il descendit de la voiture et se dirigea vers l'ambulance d'un pas lourd.

Lepski décrocha de nouveau son téléphone. Quand il eut Jacoby, il lui dit :

— Je veux un photographe ici, Max. Vous avez des gars de la Criminelle par là? Il m'en faudrait deux.

— Y a Macklin... tous les autres sont là-haut chez les dingues. Qu'est-ce qui se passe, Tom?

— Envoie-moi Macklin et un photographe au galop, répliqua Lepski et il raccrocha.

Il quitta sa voiture et se dirigea vers la maison qu'O'Shane avait indiquée. C'était une de ces pensions borgnes typiques qui infestent le quartier du port. Un vieillard crasseux assoupi au bureau sursauta quand Lepski entra. Il reconnut le policier, et ses yeux usés et chassieux exprimèrent son inquiétude.

— Salut, monsieur l'inspecteur, dit-il d'une voix anxieuse. Vous seriez pas à la recherche de pépins?

— Vous en avez?

Avant d'être promu inspecteur, Lepski avait patrouillé dans le quartier du port sous l'uniforme, et il connaissait la plupart des « anciens » comme eux le connaissaient.

— Non, monsieur l'inspecteur... Tout est paisible comme un bébé qui dort.

— Ouais... Je le connais, votre bébé : un monstre à deux têtes.

Le vieillard sourit d'un air gêné.

— Pas de pépins, rien de rien, monsieur l'inspecteur, je le jure.

— Tin-Tin Washington, où est-ce que je le trouve?

— C'est pas après lui que vous en avez, monsieur l'inspecteur! s'exclama le vieillard en ouvrant de grands yeux. Pas lui... Le plus paisible...

— Ça suffit, aboya Lepski de sa voix de flic. Où est-il?

— Dernier étage, la porte en face. Ça fait trois heures qu'il dort.

Lepski s'engagea dans l'escalier. Quand il arriva au cinquième et dernier étage, son humeur s'était sérieusement détériorée. Il tambourina contre la porte en face, attendit, et frappa une nouvelle fois. Il entendit qu'on bougeait à l'intérieur et la porte s'ouvrit. Le grand Jamaïquain, en chemise, cligna des yeux et recula dans la petite chambre bien tenue, car il était capable de reconnaître un flic à vue de nez.

Lepski l'y suivit, regarda autour de lui, approuva et s'assit sur une chaise.

— Calmez-vous, dit-il.

Il connaissait le petit peuple du port. Quand on le pouvait, on leur parlait avec des gants. On arrivait à de meilleurs résultats de cette façon.

— Navré de vous avoir réveillé, mon vieux. Nous avons des ennuis. Vous pouvez nous aider.

Tin-Tin bâilla, se frotta les yeux, gémit et secoua la tête.

— Papa! Vos ennuis, c'est rien à côté des miens... Je suis mort, tel que vous me voyez là.

Il s'ébroua, puis s'approcha d'une plaque électrique chauffante sur laquelle se trouvait une cafetière noircie.

— Vous voulez du café? J'en tiens toujours au chaud. Oh! papa, ce que j'ai envie de café!

— Pourquoi pas? dit Lepski qui alluma une cigarette.

Pendant que Tin-Tin remplissait deux tasses de café, il demanda à l'inspecteur :

— Qu'est-ce qui se passe? Attendez voir... Vous

êtes Tom Lepski, pas vrai? Vous faisiez la patrouille par ici, y a par là quatre-cinq ans?

— C'est exact. Mais je suis monté en grade. Inspecteur. Je serai Chef de la Police dans cinq ans.

Il sourit et prit la tasse que le Noir lui tendait. Tin-Tin s'assit sur le lit. Il but un peu de café, soupira et, posant sa tasse, il se mit à gratter ses genoux osseux.

— Ouais... ça se pourrait bien. Le vieux Mike vous aime bien. Il pense beaucoup de bien de vous. Il s'y connaît.

Puis il cessa de se gratter et regarda Lepski d'un air interrogateur. Le café l'avait réveillé.

— Faut que je sois au club à une heure de l'après-midi. J'aimerais bien dormir. Vous vouliez me demander quelque chose, monsieur Lepski?

— Vous connaissez Drena French?

Tin-Tin se redressa.

— Bien sûr, je la connais. Elle et moi, on est bons copains. Elle a des ennuis?

— Si l'on peut dire. A votre avis, elle était ivre hier soir?

— Ivre? Ma foi non. Un peu pompette, mais pas ivre. Il lui est arrivé quelque chose?

— Elle a été repêchée dans le port. Le crâne défoncé... aussi morte qu'on peut l'être.

Tin-Tin s'affaissa.

— Quoi... elle est morte?

— Oui. Morte.

Une grande tristesse envahit les grands yeux noirs du Jamaïquain; Lepski se détourna. Pendant quelques instants, Tin-Tin regarda le tapis élimé entre ses grands pieds nus. Puis il poussa un long soupir.

— Ma foi, c'est comme ça. On est peu de chose

tout de même... Probable que Jésus prendra soin d'elle.

— Probable, murmura Lepski en achevant son café. Que savez-vous de son ami, Fred Lewis?

— Pas grand-chose. Il boit pas. Il venait la voir, il s'installait, c'est tout. Ce que je sais, c'est qu'il était fou d'elle... On observe un type... on voit ses réactions... la lumière dans ses yeux. Pour ça oui, il était fou d'elle.

Lepski tendit sa tasse vide à Tin-Tin.

— Vous n'en auriez pas encore un peu? Excellent, votre café.

Cela fit plaisir à Tin-Tin. Il se leva et alla remplir la tasse de Lepski.

— Heureux que vous l'aimiez, monsieur Lepski... Moi je le trouve rudement bon et je crois que je m'y connais.

— Curieuse association, ces deux-là... un infirmier et une putain.

Il y eut un silence et puis Lepski murmura :

— Vous trouvez? Pas moi. Des gens se rencontrent, se trouvent, se revoient, ça colle. J'ai souvent vu ça.

— Elle avait bu?

Tin-Tin hésita puis il hocha la tête.

— Ma foi, oui, un peu. C'est dur pour une fille, la vie au club. Fallait qu'elle soit toujours en train. Oui, sûr, elle avait bu.

— Elle ne se serait pas jetée volontairement à l'eau? Elle n'était pas malheureuse?

— Malheureuse? s'exclama Tin-Tin en exhibant ses dents blanches comme des touches de piano. Absolument pas... Elle m'a dit qu'elle allait être propriétaire d'un restaurant. D'accord, elle avait un verre dans le nez, mais elle était heureuse. Oh! non, elle s'est pas suicidée. Ça, je le jure.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de restaurant?

— Oh, vous savez, ces filles-là, ça dit n'importe quoi. Elle m'a raconté qu'elle achetait le Goéland. Vous connaissez? C'est une gargote minable à Eastern Point. Son copain et elle étaient sur le point de l'acheter. Elle m'a dit hier soir que c'était sa dernière nuit au club. Les femmes! Ça parle à tort et à travers. Probable qu'elle avait pas mal bu, au fond, soupira Tin-Tin. Et maintenant, elle est morte.

Lepski connaissait le Goéland. Il connaissait le propriétaire, Jeff Hawkins, et savait que Hawkins avait l'intention de vendre. Il savait aussi pourquoi. C'était une piste intéressante. Il se leva.

— Merci, Tin-Tin. Navré de vous avoir réveillé. Recouchez-vous vite.

— Elle disait que tout sera aux frais de la maison quand je viendrais, murmura tristement Tin-Tin. Au fond, monsieur Lepski, elle était peut-être plus soûle que je pensais.

— Oui... Rendormez-vous, et merci pour le café... le meilleur que je bois depuis des années, déclara Lepski, et il était parfaitement sincère.

Il sortit de la chambre, descendit l'escalier deux à deux et émergea dans le soleil du port. Déjà des plaisanciers préparaient leurs bateaux pour une sortie matinale en mer. Lepski alla voir l'agent Lawson qui montait la garde devant la barque tachée de sang.

— La Criminelle sera là d'un moment à l'autre, lui dit-il. Ce bateau ne doit pas bouger tant qu'ils ne l'auront pas examiné. Compris?

Connaissant la réputation de Lepski, l'agent salua, plein de crainte respectueuse.

— Oui, monsieur l'inspecteur.

Lepski reprit sa voiture et longea les quais. Il arriva enfin devant le Goéland. Il mit pied à terre et contempla un instant la bâtisse décrépite, puis il alla frapper à la porte fermée. Il tambourina longtemps, mais elle finit par s'ouvrir.

Jeff Hawkins, un vieil homme, en peignoir de bain blanc sale, ses gros pieds dans des sandales, le regarda bouche bée, de ses yeux ensommeillés.

— Ma parole! Mais c'est pas le Chef de la Police Lepski! s'exclama-t-il.

— Pas encore, répondit Lepski, flatté. Comment ça va, Jeff? Ça fait un bail.

— Vous parlez! Je dormais. Qu'est-ce qui ne va pas?

— Toujours des ennuis, grogna Lepski en passant devant le gros homme pour entrer dans la salle minable et obscure. Allumez un peu, voulez-vous?

Hawkins alluma un plafonnier. Une femme à la voix aigre glapit au premier étage, pour savoir ce qui se passait. Hawkins lui répondit sur le même ton de fermer sa gueule et le silence se fit.

Lepski s'accouda au petit bar et regarda Hawkins qui avait l'air encore abruti de sommeil.

— Vous voulez du café, monsieur l'inspecteur?

— Non, rien, merci. Vous vendez cette ruine? Hawkins s'anima aussitôt.

— Elle est vendue. A une petite grue du Go-Go. Drena French. Elle me paie ma boîte sept mille dollars. Mince, ce que je suis heureux d'en être débarrassé!

En voyant l'expression fermée de Lepski, il se redressa et demanda :

— Quelque chose qui ne va pas? Elle n'a pas l'argent? Je me demandais aussi comment une petite putain comme elle avait pu se dégoter un

magot pareil, mais elle m'a juré sur la tombe de sa mère qu'elle signait les papiers aujourd'hui.

— Eh bien, elle ne les signera pas, déclara Lepski. Pas de chance, Jeff. On l'a repêchée dans le port.

La grosse figure en sueur de Hawkins s'allongea.

— Morte?

— Oui.

Le gros homme se laissa tomber sur un tabouret. Il passa une main calleuse sur sa figure.

— Ma foi, c'est la vie, soupira-t-il. Mais je croyais bien que j'allais m'en tirer.

Lepski sortit son carnet de sa poche.

— Allez, Jeff, donnez-moi tous les détails. Depuis le moment où elle est venue vous faire son offre d'achat.

CHAPITRE IV

Par le plus grand des hasards, Jonathan Lindsey se trouvait dans le hall de l'hôtel Belvédère quand une secrétaire, téléphonant de Washington, retint une chambre pour Mervin Warren.

Lindsey se sentait satisfait. Le premier stade de l'opération avait été une réussite. A présent, ils détenaient Paul Forrester. Ils avaient entre leurs mains son assistante d'autrefois, Nona Jacey. Il n'y avait rien qui traînait. Silk et Keegan avaient fait du bon travail, efficace et discret. Lindsey avait déjà envoyé un Télex à l'hôtel Alcron, à Prague, où séjournait Radnitz, pour le tenir au courant en code de la progression des événements.

Il attendait de savoir si le docteur Alex Kuntz avait été conduit sans encombre dans le repaire souterrain. Il lisait, en attendant, les cours de la bourse dans le *New York Times*. Alors qu'il se demandait s'il devait ou non se débarrasser de certaines actions, il entendit l'employée de la réception répondre au téléphone :

— M. Mervin Warren. Certainement. Un appartement? Mais bien sûr. Nous serons heureux d'accueillir M. Warren. Oui... Je comprends. A midi?

Certainement. L'appartement sera prêt. Merci... Je vous en prie.

Elle raccrocha. Lindsey consulta sa montre. Il était dix heures dix. Il réfléchit rapidement. Repliant son journal, il se leva sans hâte, puis alla au bureau de la réception. La grande jeune fille svelte, en robe bleu ciel, lui sourit.

— Bonjour, monsieur Lindsey.

Lindsey lui sourit à son tour. Il avait un charme rayonnant; c'était un truc infailible. Lindsey savait mettre dans ses yeux une admiration suave à laquelle peu de femmes résistaient.

— Vous êtes ravissante, Miss Whitelaw, murmura-t-il.

Il avait pour principe de toujours connaître les noms des employés, dans les hôtels qu'il fréquentait; cette habitude surprenait Radnitz, lui qui ne se donnait jamais la peine de se souvenir du patronyme des gens.

— Ce bleu vous va à ravir. Il est de la couleur de vos yeux.

Ravie, la jeune employée se mit à rire. Toutes les filles qui travaillaient dans l'hôtel appréciaient la courtoisie et le charme de Lindsey. Elles savaient qu'il ne leur ferait jamais de gringue, qu'il ne profiterait jamais de leur situation. Elles le considéraient comme le client le plus aimable; c'était exactement l'opinion que Lindsey voulait susciter chez elles.

— Je n'ai pas pu faire autrement que d'entendre ce que vous disiez au téléphone, dit Lindsey avec un sourire d'excuses. M. Warren est un vieil ami. J'espère que vous lui donnez une bonne chambre?

— Oh! oui, monsieur Lindsey. Il sera dans l'appartement 875. C'est le plus luxueux, après celui de M. Radnitz.

— Je le connais. C'est parfait...

Lindsey sourit encore, s'inclina légèrement et s'éloigna lentement. Il prit l'ascenseur jusqu'au dernier étage, entra dans l'appartement de Radnitz, s'approcha d'un bureau et ouvrit un tiroir. Il y prit une petite boîte carrée. Elle contenait une espèce de bouton en matière plastique noire. Il le glissa dans sa poche. Quittant l'appartement, il descendit par l'escalier à l'étage au-dessous et longea le couloir sans se presser.

A l'office, il trouva Josh, le valet de chambre noir attaché à l'appartement du toit.

— Bonjour, Josh, dit Lindsey, sur le seuil. J'aimerais jeter un coup d'œil au 875. Il n'y a personne, je crois?

Josh se retourna avec un bon sourire.

— Non, monsieur... mais un client doit s'y installer à midi.

— Un de mes amis doit venir faire un séjour ici le mois prochain. Je voudrais m'assurer qu'il sera bien logé.

— Oui, monsieur. Si monsieur veut bien me suivre... Monsieur pourra se rendre compte.

Lindsey suivit le Noir dans le couloir, attendit qu'il ouvre la porte de l'appartement puis, comme Josh s'effaçait, il entra.

Il examina le grand salon avec terrasse. A une des extrémités de la pièce il y avait une longue table rectangulaire entourée de huit chaises : c'est là que Mervin Warren tiendrait ses conférences, pensa Lindsey. Il s'approcha de la table tandis que Josh, le dos tourné vers lui, baissait les stores vénitiens. Lindsey tira de sa poche le bouton noir et sa main disparut sous la table. La surface adhésive du bouton, qui était un puissant microphone, s'appliqua sous le plateau de la table. Son geste

avait été si rapide que le Noir ne s'aperçut de rien.

Lindsey examina pour la forme les trois chambres, les trois salles de bains, puis revint dans le salon.

— Oui, ça ira très bien, Josh. On ne peut pas être mieux installé. Merci.

Un billet de cinq dollars changea de mains puis, toujours souriant, Lindsey retourna à l'appartement de Radnitz. Il y ouvrit un placard où, sur une étagère, se trouvait un magnétophone Revox. Il y plaça une bobine et, satisfait de ses préparatifs, il sortit sur la terrasse. Il resta un moment au soleil, observant les lointains hélicoptères qui tournaient dans leur vaine quête de Paul Forrester.

Mervin Warren, grand, massif, aux cheveux blancs abondants, avait une fossette au menton et des yeux noirs vifs et pénétrants. Il était arrivé au Belvédère à midi vingt et un quart d'heure plus tard il était assis à un bout de la table dans son appartement particulier.

Le Chef de la Police Terrell était à sa gauche, Jesse Hamilton de la C.I.A. à sa droite. Roger Williams du F.B.I. était un peu plus loin et Alec Horn, son secrétaire, prenait des notes à l'autre bout de la table.

— Eh bien, messieurs, dit Warren, vous avez tous lu le rapport du capitaine Terrell. J'aimerais connaître vos conclusions. Hamilton, qu'en pensez-vous?

Jesse Hamilton, maigre et chauve, l'œil vif, la bouche résolue et obstinée, répondit sans hésitation :

— Tout indique un complot. Un certain nombre de constatations, dans ce rapport, prouvent que

Forrester ne s'est pas échappé sans aide extérieure. Tout donnait à penser, quand le capitaine Terrell est arrivé à la maison de santé, que Forrester avait tué son infirmier, volé la clef et s'était enfui. Mais comme nous avons eu le temps d'étudier le rapport, il me semble que les faits ne cadrent pas avec ce qu'on voudrait nous faire croire.

Il se renversa contre son dossier et leva un doigt.

— Fait numéro un : on s'est servi d'une arme plus résistante que le pied de chaise pour tuer Lewis. Fait numéro deux : il n'y a pas d'empreintes sur le pied de chaise qui n'a pas été essuyé, donc la personne qui s'en est servi portait des gants. Nous savons que Forrester n'avait pas de gants. Troisièmement : le gardien du portail prétend avoir entendu démarrer une auto au courant de la nuit. Ce n'est pas une preuve puisqu'il ne peut pas l'affirmer, mais cela s'ajoute au reste. Quatrièmement : nous venons d'apprendre que l'infirmier, Fred Lewis, était amoureux d'une femme qui travaillait dans une boîte de nuit. Lewis se rendait souvent dans cet établissement. Soudain, cette femme raconte au barman du club qu'elle va acheter un restaurant. Cinquièmement : le propriétaire de ce restaurant reconnaît que la fille lui a offert sept mille dollars de son établissement. Comment pouvait-elle posséder une somme pareille ? Cet argent venait-il de Lewis ? A-t-il été soudoyé ? Sixièmement : Lewis et cette femme sont morts tous les deux. La femme serait tombée dans le port. Mais est-ce vrai ? Sa tête s'est écrasée contre une barque. Si elle était tombée accidentellement, aurait-elle pu se blesser mortellement ? Le médecin légiste pense qu'elle a été précipitée dans le port avec une violence considérable. Lewis a eu le crâne fracassé par une arme très lourde... Cette arme n'a pas été

trouvée. Donc, après examen des faits, je suis enclin à penser que Forrester a reçu une aide de l'extérieur et qu'on a tout mis en œuvre pour nous faire croire qu'il s'était échappé tout seul. Comme Forrester était notre plus brillant spécialiste en matière de fusées, je dirais qu'il a été enlevé.

Il y eut un silence, puis Warren se tourna vers Roger Williams, un petit homme maigre aux cheveux blonds clairsemés et au visage très bronzé.

— Qu'en pensez-vous?

— Je suis d'accord avec Hamilton. Trop de coïncidences. Oui... A mon avis, il y a de fortes chances que Forrester ait été kidnappé.

Warren regarda Terrell.

— Et vous?

Terrell frotta sa joue mal rasée. Depuis son départ de chez lui, il n'avait pas eu une minute pour faire sa toilette.

— L'enlèvement, j'en sais rien, dit-il, mais je suis sûr qu'il a été aidé de l'extérieur.

Warren consulta sa montre.

— Le docteur Hertz doit être arrivé. Nous allons lui demander de venir.

Son secrétaire quitta la pièce et revint quelques instants plus tard avec Hertz.

— Entrez, docteur, dit Warren en se levant.

Il présenta tout le monde, puis fit signe à Hertz de s'asseoir à la table.

— Ça nous rendrait service si vous pouviez nous dire comment allait Forrester hier soir; si, par exemple, sa conduite vous a paru anormale.

Hertz s'assit. Il avait l'air hagard et mal à l'aise.

— Son état n'avait pas changé depuis son arrivée chez moi, il était paisible, ne voulait fréquenter personne, parlait à peine. Comme un homme constamment commotionné.

— Rien n'indiquait qu'il pouvait devenir violent?

— Non... mais cela ne veut pas dire qu'il ne pouvait pas le devenir. Pour parler simplement, il était comme une grenade avec une goupille défectueuse. La moindre vibration risque de faire exploser la grenade. Lewis et Mason, ses infirmiers personnels, le savaient très bien. Ils s'approchaient toujours de lui avec prudence.

— A votre avis, quelles pourraient être ses réactions, une fois en liberté? demanda Warren.

Hertz hésita, les sourcils froncés.

— Difficile à dire. Cependant, vu son cas, il est probable qu'il chercherait sa femme. J'ai toujours su que son état de prostration était en rapport avec le souvenir de sa femme. Et cela pourrait constituer un grave danger. S'il la retrouve, la grenade pourrait exploser.

Warren se tourna vers Terrell.

— Savez-vous où est sa femme?

— Elle a loué un bungalow de plage sur Seaview Avenue.

Warren réfléchit un moment, puis il se leva.

— Merci, docteur, nous ne vous retiendrons pas plus longtemps. La responsabilité de cette affaire ne vous incombe plus, dit-il en souriant. Vous pouvez reprendre votre vie normale et laisser faire ces messieurs.

Hertz se leva.

— J'aimerais dire encore une fois qu'une chose pareille ne s'est jamais produite. Je dois, naturellement, en supporter la responsabilité...

— Mais non, docteur. Personne ne vous fait de reproches. Merci d'être venu.

Le secrétaire de Warren fit sortir Hertz. Dès que la porte se fut refermée, Warren déclara :

— Nous devons exercer une surveillance sur le bungalow de Mme Forrester. Tout de suite.

Terrell acquiesça et, allant au téléphone, il appela ses bureaux. Quand il eut Beigler au bout du fil, il lui dit :

— Faites assurer une surveillance de jour et de nuit sur le bungalow de Mme Forrester à Seaview Avenue. Envoyez deux hommes immédiatement. Il est possible que Forrester y aille... Dites-leur d'ouvrir l'œil.

Dans l'appartement du toit situé à l'étage au-dessus. Lindsey écoutait tout cela et enregistrait la conversation en faisant la grimace. L'opération était loin d'être aussi parfaite et sans bavures qu'il l'avait pensé. Son beau plan semblait se défaire aux coutures. Il plongea la main dans son bocal, prit un caramel et se pencha en avant quand Warren reprit la parole.

— Si Forrester a été enlevé, disait Warren, nous ne voulons pas que ça se sache. Cette affaire doit rester ultra-secrète. Il demeure possible que quelqu'un l'ait aidé à s'enfuir et qu'il n'ait pas été enlevé. Il va vraisemblablement essayer de retrouver sa femme. Nous devons soigneusement cacher cette éventualité à la presse. Avec un peu de chance nous pourrions nous servir de sa femme pour le rattraper. En aucun cas la presse ne doit être au courant de l'adresse. Il suffit d'annoncer aux journalistes que Forrester s'est échappé. De cette façon, s'il a été enlevé, les ravisseurs croiront que nous ne soupçonnons rien et ils ne seront pas sur leurs gardes. Tout le monde est d'accord?

— Si nous annonçons que Forrester s'est échappé, intervint Terrell, la presse supposera tout naturellement qu'il a tué son infirmier. C'est ce que vous voulez?

— Pour le moment, ça n'a pas d'importance, répondit Warren. Nous savons que, selon toute vraisemblance, il n'a pas tué Lewis. On s'occupera de tout ça quand on aura remis la main sur Forrester. Ce qui compte, c'est que les gens qui ont organisé son évacion croient que nous sommes tombés dans le panneau.

— Il me semble que le point de vue de Terrell est tout différent, avança Williams. Imaginons que Forrester soit en cavale, qu'il n'ait pas été enlevé, qu'il lise dans les journaux qu'il est soupçonné du meurtre de Lewis... quelle va être sa réaction?

Terrell approuva de la tête. C'était exactement son avis. Warren fronça les sourcils.

— Je persiste à penser qu'il est important de laisser croire à la presse que Forrester s'est échappé tout seul, dit-il après un instant d'hésitation. Le grand public doit ignorer que cela risque d'être un incident international.

A l'étage au-dessus, Lindsey se leva. Il remerciait sa bonne étoile d'avoir songé à placer le microphone dans le salon de Warren. Il fallait aviser Radnitz. Cette opération se compliquait soudain. Il eut brusquement des doutes. Le repaire souterrain était-il assez sûr? Il laissa le magnétophone enregistrer la suite de la conférence, s'installa au bureau et se mit à rédiger en code un message à Radnitz.

Le sergent Joe Beigler était de nouveau de service dans la salle des inspecteurs. Jacoby, avec deux hommes, était déjà parti surveiller le bungalow de Mme Forrester. Les recherches étaient maintenant entre les mains du F.B.I. et de l'Armée.

Beigler effectuait son travail quotidien; il n'avait pas l'air de se marrer.

Lepski, vautré à son bureau donnait des coups de canif dans le bois éraflé; il observait Beigler et attendait une pause. Quand elle vint, il déclara :

— Joe, je suis un flic de premier ordre. Voyez un peu comment je me suis débrouillé avec la mort de cette petite putain. Je devrais être promu. Vous avez vu la tête du Chef quand je lui ai remis mon rapport? Il en était baba!

Beigler connaissait bien Lepski. Il savait que son subordonné était astucieux, mais trop arriviste; il aimait trop la publicité. Il devait attendre encore un moment sa promotion.

— Un coup de chance, dit-il en allumant une cigarette au mégot de la précédente. N'empêche que vous avez fait du joli travail, Tom. Je ne serais pas surpris, une fois que la nouvelle sera connue, que vous passiez à la télé.

Lepski se redressa. Sa figure en lame de couteau s'illumina.

— Vous croyez, Joe? Mince! Carrol serait folle! Oui... vous vous rendez compte. Moi à la télé! Mes voisins en seraient malades de jalousie.

— Bien sûr, le Chef décidera peut-être d'y aller à votre place, dit Beigler sans sourciller. Il pourrait dire par exemple « selon un rapport qui nous est parvenu... » Vous les connaissez. Et dans ce cas personne ne saurait que c'est notre ami Sherlock Lepski qui a éclairci tout le mystère.

Lepski en resta pantois.

— Quoi?

— Vous tracassez pas, Tom.

— Ah oui? Bon Dieu, mais vous avez peut-être raison! Si quelqu'un passe à la télé, ce sera le Chef,

naturellement! C'est dégueulasse! Je fais tout le boulot et...

Le téléphone sonna. Beigler décrocha, écouta, puis répondit :

— D'accord, j'envoie quelqu'un. Ouais... tout de suite.

Lepski le regarda avec méfiance.

— Ah non, pas moi! Ça suffit. En ce moment, je devrais être à la plage avec ma bonne femme!

Beigler jeta un coup d'œil dans la vaste salle, en s'attardant exprès sur chaque bureau inoccupé puis posa enfin les yeux sur Lepski.

— Je ne vois personne d'autre à envoyer; dit-il. C'était l'hôpital cantonal. Olsen vient d'appeler. Alec Sherman est en état de parler. Olsen veut savoir s'il doit prendre la déposition de Sherman. Vous connaissez Olsen, il ne sait pas écrire. Vous feriez bien d'y aller. Le *Herald* fait tout une histoire au sujet de Sherman. Vous obtenez des révélations et aussi bien le journal étalera votre bobine, sur toute la première page.

Lepski se leva si précipitamment qu'il renversa la chaise.

— Ouais... vous avez raison, Joe. J'y vais. Ce coup-ci, ça pourrait être ma grande chance!

Réprimant un sourire, Beigler le regarda partir en courant puis il reporta son attention sur la pile de rapports en souffrance. Le téléphone sonna. Avec un soupir, Beigler tendit la main vers l'appareil.

Pendant que Beigler s'efforçait de calmer une vieille dame dont le chat était coincé dans une cheminée, Lepski roulait, toute sirène hurlante et à tombeau ouvert, vers l'hôpital cantonal.

Il trouva l'inspecteur Gustave Olsen en train de flirter avec une jolie petite infirmière dans le hall d'entrée de l'hôpital. Olsen, un type immense, avec

une bonne grosse figure rougeaude, ne ferait jamais un grand inspecteur, mais on pouvait compter sur lui pour les affaires courantes. D'après Lepski, il avait un morceau de plomb à la place de la cervelle, mais dès qu'il s'agissait de bagarre, Olsen était de première force.

Depuis cinq jours, Olsen passait son temps au chevet d'Alec Sherman, reporter vedette du *Paradise Herald*. Ce journal, à grand renfort de titres fracassants, protestait contre l'inefficacité de la police qui permettait qu'un citoyen — et surtout leur meilleur reporter — pût être attaqué avec autant de sauvagerie, sans être capable de mettre la main sur le coupable. Terrell avait placé Olsen auprès de l'homme sans connaissance pour apaiser le journal en promettant que dès que Sherman pourrait parler, une enquête serait ouverte.

En voyant arriver Lepski, Olsen soupira avec regret.

— A tout à l'heure, poupée, dit-il à l'infirmière. Voilà les ennuis qui se ramènent. On se reverra, hein? On sortira, on fera quelque chose, bientôt.

L'infirmière regarda Lepski et lui sourit d'un air aguicheur. Lepski fit mine de ne pas la voir. Il ne pensait qu'à sa photo sur deux colonnes en première page du *Herald*.

— Il a parlé? demanda-t-il en prenant Olsen par le bras.

— Il refait surface. Je n'ai pas voulu vous casser le boulot. Le toubib a dit cinq minutes, pas davantage. Le pauvre gars, il est salement sonné.

Lepski lui tapa gentiment sur l'épaule.

— Vous avez bien fait, mon vieux. Allez retrouver votre infirmière. Laissez-moi faire.

Lepski prit l'ascenseur et monta au quatrième étage.

Il connaissait Alec Sherman. Lepski s'appliquait à connaître tous les journalistes de la ville. En entrant dans la petite chambre, il fut bouleversé à la vue du malheureux couvert de pansements qui était étendu sur le lit. La figure de Sherman disparaissait presque entièrement sous des bandes de gaze. Un seul œil brillait dans ce masque de momie et Lepski sentit monter en lui une colère indignée.

— Salut, mon vieux, dit-il doucement en tirant une chaise près du lit. Le toubib a dit que nous n'avons que cinq minutes... Ne perdons pas de temps. Vous avez vu votre agresseur?

— Non... Je suis monté dans ma voiture et j'ai reçu un coup sur la tête, articula péniblement Sherman.

Sa mâchoire brisée était plâtrée et chaque mouvement des lèvres était une torture.

— Ecoutez, Tom, je me fais un sang d'encre. Je n'ai pas eu de nouvelles de Nona... ma petite amie. Vous ne voulez pas vous renseigner? L'infirmière me dit qu'elle n'est pas venue, qu'elle n'a même pas téléphoné. Elle a sûrement appris ce qui m'est arrivé. Pour l'amour de Dieu, Tom... je vous en prie, renseignez-vous.

Lepski fit un effort pour maîtriser son impatience. Il se moquait pas mal de la petite amie de Sherman... Ce qu'il voulait, c'était une histoire qui le projetterait à la première page du *Herald*.

— D'accord, je me renseignerai. Maintenant, dites-moi, vous n'avez pas vu du tout qui vous a frappé?

L'œil visible de Sherman se ferma. Il resta un moment immobile puis, au prix d'un effort, il répondit :

— Je n'ai rien vu... Tom, je vous en prie... Elle s'appelle Nona Jacey. Elle habite 1890, Lexington

Road. Elle travaille au Centre de Recherches des Fusées. Vous ne voulez pas chercher pourquoi elle n'est pas venue?

Lepski se raidit. Pendant une minute il ne put croire ce qu'il entendait.

— Le Centre des Fusées? répéta-t-il d'une voix sourde.

— Oui. Elle était l'assistante de Paul Forrester, il y a quelques années. Je m'inquiète de son sort. Nous allions nous marier...

Sherman respirait avec difficulté. L'énergie qu'il dépensait pour parler le faisait transpirer. Lepski était déjà debout, les yeux brillants.

— 1890 Lexington Road, c'est ça?

— Oui.

— Voyons, du calme... J'y vais de ce pas. Je vous tiendrai au courant, dit Lepski, et il sortit de la chambre en courant.

L'assistante de Paul Forrester! Qu'est-ce que cette histoire lui réservait? Quand les portes de l'ascenseur s'ouvrirent automatiquement au rez-de-chaussée, il s'élança dans le hall. Olsen bavardait toujours avec l'infirmière. Lepski passa devant lui sans un mot et sortit précipitamment pour regagner sa voiture.

Il freina brutalement devant le 1890 Lexington Road, sauta à terre, claqua la portière et monta quatre à quatre les marches du perron. Dans le vestibule, il examina les boîtes à lettres, et vit que Nona Jacey occupait l'appartement du deuxième. Il consulta sa montre. Il était une heure moins vingt. La fille n'était sûrement pas chez elle. Vu l'heure, elle ne pouvait être qu'à son travail. Il regarda autour de lui, aperçut une plaque avec une flèche, la suivit et sonna chez Mme Watson. Il dut attendre quelques instants, et puis la

porte s'ouvrit et la logeuse l'observa d'un œil froid et hostile.

— Qu'est-ce que c'est? grommela-t-elle.

Au cours de sa carrière, Lepski avait interrogé des centaines de logeuses. Il savait exactement comment leur parler. Avec cette vieille peau, se dit-il, il faut y aller mollo. Il souleva son chapeau et montra son insigne.

— Police, madame, dit-il. Je pense que vous pouvez m'aider.

Mme Watson cligna des yeux sur l'insigne, puis les leva sur Lepski en fronçant les sourcils.

— J'ai jamais eu d'ennuis ici, moi, déclara-t-elle et elle voulut refermer la porte.

— Il ne s'agit pas de ça, madame, je cherche Miss Jacey.

La figure de Mme Watson devint carrément renfrognée.

— Cette petite voleuse! Elle est partie il y a huit jours! Bon débarras!

Lepski s'accota contre le chambranle, empêchant ainsi Mme Watson de fermer la porte.

— Voleuse? Je ne savais pas. Qu'est-ce qui vous fait dire ça?

— Vous êtes de la police, et vous ne le savez pas! lança Mme Watson avec un mépris écrasant.

— Si je devais me tenir au courant de tout ce qui se passe en ville, madame, je n'aurais plus le temps de travailler, rétorqua Lepski. Que s'est-il passé?

Mme Watson le lui raconta avec une satisfaction non dissimulée.

— Et puis sa cousine du Texas est venue, y a quatre jours pour emporter toutes ses affaires... Bon débarras, conclut la logeuse.

— Sa cousine?

— C'est ça... Un petit bout de femme. Elle a dit qu'elle ramenait Jacey avec elle au Texas.

— Elle vous a donné son nom?

La figure de Mme Watson se plissa pendant qu'elle tentait de se concentrer.

— Sheila Mason, dit-elle enfin. Oui, c'est ça. Sheila Mason.

— Vous lui avez demandé son adresse?

— Non. Qu'est-ce que j'avais à en faire, de son adresse?

— Vous pouvez me la décrire? demanda Lepski en prenant son carnet dans sa poche.

— Elle était blonde... des yeux bleus... jolie si on veut. Elle ne valait pas cher, à la voir. En mini-jupe. Si j'avais une fille qui ose se promener dans cette tenue, elle recevrait mon pied quelque part! déclara Mme Watson en croisant les bras d'un air vertueux.

Lepski, grand amateur de mini-jupes, grogna.

— Son âge?

— J'en sais rien... Vingt-trois, vingt-quatre ans.

Lepski posa encore quelques questions puis, certain d'avoir tiré de cette femme tous les renseignements qu'elle pouvait donner, il souleva son chapeau et alla reprendre sa voiture. Il roula jusqu'au premier drugstore et téléphona à l'hôpital cantonal. On alla lui chercher l'inspecteur Olsen.

— Ecoutez, lui dit Lepski, montez demander à Sherman s'il sait si Nona Jacey avait une cousine au Texas. Elle s'appelle Sheila Mason. Vous m'écoutez?

Il entendait la respiration bruyante de son subordonné. Olsen répondit qu'il écoutait.

— Vous n'auriez pas glissé la main sous les jupes

de cette infirmière, par hasard? demanda Lepski avec méfiance.

— Qu'est-ce que vous racontez? s'indigna Olsen. Elle n'est même pas avec moi!

— Pas de chance. Maintenant écoutez bien. Montez voir Sherman et demandez-lui... La cousine de Nona Jacey. Est-ce qu'il la connaît, est-ce qu'il en a entendu parler.

Lepski dut répéter les noms trois fois pour s'assurer qu'Olsen avait bien compris, puis Olsen lui dit de ne pas quitter.

Lepski fuma trois cigarettes et il était malade d'impatience quand Olsen revint au bout du fil.

— Sherman dit que cette Nona n'a pas de cousine. Elle n'a pas de famille du tout. Vous vous foutez de moi ou quoi?

— Vous êtes bien sûr qu'il a dit ça?

— Sûr, c'est ce qu'il a dit... Pas de cousine, pas de famille. Y a des types qu'ont de la chance.

Lepski raccrocha. Il reprit sa voiture et se rendit à toute vitesse au Palais. Il lui fallut une demi-heure pour obtenir tous les détails concernant l'arrestation de Nona, son jugement et sa condamnation. Ça faisait maintenant deux heures qu'il ne s'était pas signalé au commissariat central. Il savait que Beigler se demanderait ce qu'il fabriquait. A contrecœur, il entra dans une cabine téléphonique et appela la police.

— Ecoutez, Joe, dit-il quand il eut Beigler, je suis sur un truc qui pourrait être énorme. J'ai besoin de deux heures et après ça, vous verrez, le Chef n'en reviendra pas.

— Vous allez me faire le plaisir de rentrer ici tout de suite! glapit Beigler. Je n'ai personne et j'ai une flopée de travail pour vous. Vous revenez immédiatement, vous entendez?

— Non, je viens de me crever le tympan, répliqua hardiment Lepski et il raccrocha.

Vingt minutes plus tard, il s'arrêtait devant la prison de femmes. Il avait foncé sur la route à cent cinquante à l'heure en actionnant la sirène. Lorsqu'il descendit de voiture, il transpirait un peu. Il avait échappé de peu à deux collisions et en était encore tout secoué.

Il connaissait le portier de la prison qui avait été agent de police, dans le temps. Il lui parla. Il eut de la chance, car l'autocar qui emmenait en ville les prisonnières relaxées s'était arrêté tout près, le portier avait bavardé avec le chauffeur. Il parla à Lepski de Lulu Dodge et son adresse fut trouvée dans les registres d'écrou.

Lepski retourna en ville, encore une fois à une allure démente. Il trouva Lulu Dodge après une heure de recherches exaspérantes. Elle était dans un bar du centre, attendant le client. Il lui parla. Non seulement elle lui donna un signalement précis des deux hommes qui avaient emmené Nona Jacey, mais elle trouva dans son sac, griffonné au dos d'une vieille facture, le numéro de leur voiture.

Lepski rentra au commissariat central un peu après quatre heures et trouva Beigler en train d'expédier le travail courant avec l'aide de trois agents en uniforme qu'il avait rappelés de leur service.

— D'accord, d'accord, cria Lepski en entrant en trombe dans la salle des inspecteurs, je sais, pas la peine de me le dire. Oh, papa! J'ai quelque chose du tonnerre! Où est le chef?

Beigler crispa ses poings massifs.

— C'est la porte, Lepski, grinça-t-il. J'ai fait mon rapport. Si vous n'êtes pas foutu à la porte de la police, je...

— Ne le dites pas, conseilla Lepski. Vous le regretteriez. Où est le Chef?

Beigler montra du doigt le bureau du capitaine Terrell.

— Vous serez peut-être surpris d'apprendre que justement le Chef vous demandait, dit-il d'un ton sarcastique. Entrez là-dedans et vous allez vous faire virer, ça sera pas long.

Lepski sourit de toutes ses dents.

— Attendez un peu... Sherlock Lepski est finalement le héros!

— Le héros! Tête de nave, allez-y! gronda Beigler.

Le bungalow de trois pièces où habitait Thea Forrester était caché par un écran protecteur de palmiers et d'arbustes fleuris. C'était un de ces nids d'amour comme on en trouve tout le long de la côte, à l'ouest de Paradise City. Chaque bungalow donne sur la plage et la mer, et nul ne peut voir ce qui s'y passe ni hausser un sourcil réprobateur.

Depuis l'internement de Forrester et une fois remise de la terreur causée par cette tentative d'assassinat auquel elle avait échappé de peu, Thea avait décidé de rester à Paradise City où elle comptait beaucoup d'amis. La pension qu'elle touchait du gouvernement était confortable et il y avait beaucoup d'hommes dans le coin qui ne demandaient pas mieux que d'accroître un peu ses revenus en échange de ses faveurs.

Thea était une grue. Elle n'avait jamais pu comprendre comment elle avait épousé Paul Forrester. Elle avait peut-être pensé qu'un jour il deviendrait un grand savant et gagnerait une fortune. Elle

était la première à reconnaître qu'elle aimait l'argent par-dessus tout; elle était prête à faire n'importe quoi pour s'en procurer. Elle savait que son genre de beauté affolait les hommes. C'était une marchandise qu'elle savait très bien vendre. Dotée d'une plastique sensationnelle, elle passait des heures à se soigner, à se maquiller; elle allait tous les jours chez le meilleur coiffeur, prenait des bains de vapeur, faisait de la gymnastique, se dorait au soleil entre deux bains de mer... en un mot, elle consacrait le plus clair de son temps à la perfection de son corps de trente ans.

Elle était un peu plus grande que la normale. Ses cheveux, couleur de zibeline, contrastaient admirablement avec ses grands yeux émeraude. Elle avait des traits parfaits, un corps à faire rêver un sculpteur. Elle savait s'habiller avec discrétion et n'aurait jamais songé à porter une mini-jupe. La provocation qui brillait dans ses yeux verts était beaucoup plus excitante qu'une exhibition de genoux et de cuisses.

L'inspecteur Jacoby arriva au bungalow de la plage vers onze heures et quart. Il était accompagné de Dick Harper et de Phil Bates, deux jeunes inspecteurs qui venaient à peine de troquer l'uniforme contre la tenue civile.

Jacoby descendit de voiture.

— Jetez un coup d'œil alentour. Vous allez rester là, hors de vue, pendant les sept heures qui viennent, dit-il après avoir insisté sur l'importance de leur mission. Si Forrester rapplique, occupez-vous de lui. Mais attention! Ce type est important. Il risque de se montrer violent. Il pourrait même être armé. Vous devez l'étouffer, compris? Il ne doit pas être blessé. Faut pas oublier que c'est un dingue.

Harper, le plus grand des deux inspecteurs, répondit :

— On a compris. Tu viens, Phil?

Ils s'éloignèrent en direction d'un bouquet d'arbustes; leurs pieds s'enfonçaient dans le sable.

Jacoby alla sonner à la porte. Il dut attendre plusieurs minutes. Quand elle s'ouvrit, il eut un coup au cœur, comme tous les hommes qui voyaient Thea Forrester pour la première fois. Elle portait un peignoir rose qui ne cachait rien de ses formes, et qu'elle serrait étroitement contre elle. Elle regarda Jacoby; son regard erra sur le corps athlétique et elle sourit. Elle avait des dents éblouissantes. D'une hanche elle s'appuyait légèrement contre le chambranle. Sa main fine laissa glisser un peu le peignoir pour révéler la courbe dorée d'un sein.

Jacoby était avant tout un policier. Il se ressaisit vite. Il montra son insigne.

— Pardon, madame, je viens garder votre bungalow. Ce sont les ordres du commissariat central.

Le sourire de Thea s'effaça. Une lueur de dureté brilla dans les yeux verts. Elle haussa un sourcil.

— La police? Me garder? Qu'est-ce que ça veut dire?

— La nouvelle n'a pas encore été rendue publique, dit paisiblement Jacoby. Le docteur Forrester s'est enfui de la maison de santé.

Il fut sidéré de voir cette femme superbe changer du tout au tout, en l'espace d'une seconde. Elle parut se ratatiner, ses yeux verts se ternirent. Elle blêmit sous son hâle et des marbrures marquèrent son visage.

— Paul? souffla-t-elle. Il... il s'est échappé?

— Inutile de vous inquiéter, madame, assura Jacoby. Vous serez l'objet d'une surveillance constante. Je...

— Ah! taisez-vous!

Elle regarda par-dessus l'épaule de Jacoby la plage déserte et la mer, puis elle grommela :

— Bon, entrez.

Jacoby la suivit et s'arrêta sur le seuil du grand salon, surpris par le désordre. Il y avait manifestement eu une sacrée soirée, la veille. Des verres et des bouteilles vides, des cendriers débordant de mégots, un soutien-gorge rose accroché au dossier d'un fauteuil, des cartes à jouer sur le tapis et une odeur rance d'alcool et de sueur, tout cela témoignait qu'on ne s'était pas embêté.

Bien que Thea fût toujours impeccablement habillée, elle vivait comme la souillon qu'elle était, sans se soucier de son intérieur. Elle avait une négresse qui venait faire le ménage dans l'après-midi, et cette femme avait vite compris que Thea n'avait aucun raffinement. Aussi ne se tuait-elle pas au travail.

— Comment est-il sorti? demanda Thea en se retournant pour jeter un regard furieux à Jacoby.

— Je n'en sais rien, répondit l'inspecteur à qui Beigler avait donné l'ordre de ne rien dire. Mais il est en liberté.

— Quelle bande d'incapables! glapit-elle d'une voix aigre. Ils le tenaient... Ils n'auraient pas pu le garder, non? Il est dangereux! Il est fou! Pourquoi ne l'a-t-on pas rattrapé?

Elle s'était remise de son choc et des couleurs revenaient à ses joues.

— Nous le recherchons, madame. Nous le retrou-

verons, mais le capitaine Terrell a pensé que vous deviez être gardée tant qu'il était en liberté.

Thea se mit à marcher de long en large. Elle saisit le soutien-gorge et le glissa sous un coussin. Puis elle se planta devant Jacoby.

— Qu'est-ce qui se passera s'il vient ici?

— On lui mettra la main dessus. Vous serez gardée nuit et jour. Vous n'avez pas à avoir peur.

— Mais comment pourrait-il savoir que je suis ici?

— Le capitaine Terrell préfère ne pas courir de risques.

Thea eut un geste irrité.

— Alors je vais avoir deux mouchards qui me surveillent?

Elle comprit soudain tout ce que cela impliquait et ses yeux verts fulgurèrent de rage.

— Ils ne vous gêneront pas, madame, assura Jacoby. Ils seront simplement là pour vous protéger.

— Nom de Dieu! cria Thea en claquant des mains avec exaspération. Bon, allez, allez. Laissez-moi seule!

Elle était maintenant remise de sa frayeur et la colère prenait le dessus.

— Pourrais-je visiter le bungalow, madame? demanda Jacoby. J'aimerais examiner les portes et les fenêtres.

— Pas maintenant. Plus tard. Pour l'amour de Dieu, allez-vous-en!

— Très bien, madame, murmura Jacoby, passablement surpris.

Quand il fut sorti, Thea alla à la fenêtre et l'observa à travers les rideaux de nylon grisâtres. Elle le vit s'éloigner vers des arbustes. Puis elle pivota et alla vivement dans la chambre.

Elle trouva Bruce Adkin assis sur le bord du grand lit, en train d'enfiler à la hâte une robe de chambre. Sa belle figure bronzée au nez droit et à la fine moustache, sa mince bouche sensuelle, reflétaient la plus grande inquiétude.

Adkin, croupier au casino de Paradise City, s'était installé dans le bungalow quelques mois plus tôt. Pour Thea, il était commode. Comme il travaillait la nuit, il lui apportait pendant la journée la compagnie masculine dont elle avait besoin. Les hommes qui venaient la nuit ne la comblaient jamais, bien qu'elle prétendît le contraire. Mais Adkin était l'un des rares hommes qui possédait l'endurance et le talent nécessaires pour lui apporter une complète satisfaction.

— Qui c'était? demanda-t-il en se levant.

Il noua la ceinture de la robe de chambre et passa les doigts dans ses cheveux noirs. Il avait la gueule de bois.

— La police! s'exclama Thea. Paul s'est échappé la nuit dernière! Ces abrutis l'ont laissé filer!

Adkin sursauta et ouvrit ses yeux vitreux.

— Tu parles de ton mari? Le dingue? Il s'est échappé?

— Oui! Et maintenant, j'ai la police qui me surveille. Nom de Dieu! Ce que j'aimerais les tuer, ces crétins!

— Quoi... il va venir ici? s'écria Adkin en pâlisant.

— Comment veux-tu que je le sache? Comment pourrait-il savoir que je suis ici?

— Alors pourquoi les flics?

— Ne pose pas de questions idiotes. Sers-moi à boire! Ça m'a causé un sacré choc. Tu le comprends, j'espère?

— Un choc? Et moi, donc! cria Adkin. Je fous le camp, oui! Je ne tiens pas à me retrouver avec un couteau dans le ventre. Je sais ce que ce cinglé a fait à ton autre copain. Je ne veux pas me voir avec les tripes à l'air. Je me taille. Désormais, ma petite, tu ne me connais plus! Pas question de me bagarrer avec un fou furieux, non, mais sans blague, pour que mes boyaux se répandent sur le plancher. Très peu pour moi!

— Tu ne vas pas me laisser ici toute seule? demanda Thea en le regardant fixement.

— Tu as les flics. (Adkin s'habillait à la hâte.) Ils te tiendront compagnie. Si ce dingue me trouve ici... Oh non! Reste avec tes flics. Moi, je fous le camp!

Thea le toisa avec mépris.

— Je savais que tu ne valais pas cher, Bruce, mais j'aurais jamais cru que tu étais un trouillard.

Adkin remonta la fermeture à glissière de son pantalon.

— Moi, un trouillard? Qu'est-ce que tu crois? Je suis trouillard jusqu'à l'os. Pour affronter un dingue avec un couteau de cuisine, je suis encore plus trouillard que ça!

Après une légère hésitation, elle haussa les épaules et passa dans le salon. Elle se versa un whisky sec qu'elle avala d'un trait, en frémissant, puis elle alluma une cigarette et fut irritée de voir sa main trembler. Après tout, il valait peut-être mieux que Bruce s'en aille, pensa-t-elle. Elle ne pouvait pas se permettre un nouveau scandale si elle voulait demeurer à Paradise City. Bientôt, les journalistes la découvriraient, mieux valait qu'ils ne trouvent pas Bruce dans la maison. Puis elle se rappela que Wallace Marsh, le président de la

banque, devait venir ce soir. Elle ne pouvait pas le recevoir alors que deux flics surveillaient le bungalow. Soudain, elle se rendit compte de ce que signifiait la présence de gardes du corps. Ses amis, tous mariés, venaient au bungalow parce que c'était un endroit discret, isolé. Ils avaient horreur d'être vus avec elle en public. Elle se laissa choir dans un fauteuil. Cela voulait dire qu'elle allait manquer d'argent. Elle avait beaucoup de dettes. Elle avait compté se faire au moins six cents dollars avant la fin de la semaine, grâce à ses amis. Elle n'osait plus les recevoir. Il faudrait qu'elle leur téléphone, qu'elle invente une excuse. Une excuse? Dès qu'ils auraient lu les journaux, ils apprendraient la vérité et la laisseraient tomber comme une vieille chaussette.

Adkin sortit de la chambre, sa valise à la main.

— Je file, mon chou, dit-il. Amuse-toi bien avec tes flics.

Elle ne leva même pas les yeux, trop occupée à se demander ce qu'elle devrait faire.

Elle entendit claquer la porte d'entrée, puis une voiture qui démarrait et partait en trombe. Elle se leva et prit le téléphone pour annuler ses rendez-vous.

A une heure de l'après-midi, la nouvelle éclata. Le docteur Paul Forrester — le savant numéro un de la recherche spatiale américaine — s'était échappé de la maison de santé où il était soigné depuis deux ans à la suite de graves troubles mentaux.

La chaîne de télévision régionale interrompit ses

émissions pour passer la photo de Paul Forrester sur le petit écran. La station de radio locale annonça la nouvelle. Le *Paradise Herald* publia une édition spéciale qui fut distribuée à deux heures et demie.

On demandait au public de participer aux recherches.

— N'essayez pas de l'appréhender, avertit le commentateur de la radio. Il est dangereux. Vous devez appeler la police au numéro suivant : Paradise City 77-77.

Jesse Hamilton de la C.I.A. avait reçu la mission de s'occuper de la presse et avait installé son quartier général à la mairie. Jusque-là, on avait gardé le secret sur la présence de Mervin Warren, qui restait dans son appartement, à l'hôtel. C'est vers l'hôtel que Terrell, Williams du F.B.I. et Lepski se ruèrent, dans une voiture de police.

Après avoir écouté le rapport de Lepski, Terrell avait été certain du complot. Il voulait que Warren en soit le premier informé.

Ce fut un grand moment dans la vie de Lepski, quand il raconta ce qu'il avait appris depuis quelques heures. Warren ne fut pas le seul à l'écouter avec un intérêt évident; Jonathan Lindsey aussi qui, les écouteurs aux oreilles, se trouvait dans l'appartement de Radnitz.

A la fin de l'exposé de Lepski, Warren téléphona au Centre de Recherches des Fusées. Il eut une brève conversation, puis raccrocha.

— La petite Jacey ne serait pas retournée travailler, annonça-t-il. Tout employé condamné par un tribunal perd automatiquement sa place. Donc on ne l'attendait pas. Je veux savoir si cette Sheila Mason existe... si elle habite au Texas. Est-ce possible?

— Je vais voir, répondit Terrell, mais nous savons que la fille Jacey n'avait pas de famille. Je doute fort que Sheila Mason existe, mais je vais me renseigner.

— L'inspecteur du self-service, reprit Warren. Je veux une enquête de ce côté-là. Il faut être absolument sûrs qu'il a vu Jacey voler ces articles. Si on le pousse un peu, il avouera peut-être qu'il a donné un faux témoignage. C'est important. Si la fille a été victime d'un coup monté — et ça m'en a tout l'air — nous devons nous assurer qu'elle est mêlée au complot.

Terrell se tourna vers Lepski.

— Voyez-le. S'il ne veut rien dire, amenez-le à nos bureaux.

— Bien, monsieur.

Lepski se leva et sortit.

A l'étage au-dessus, Lindsey décrocha le téléphone à côté de lui. Il demanda une ligne extérieure, puis il forma un numéro. Silk répondit immédiatement.

— Une urgence, lui dit calmement Lindsey. La police est en chemin pour interroger l'inspecteur du magasin. Elle pourrait le faire parler. Il risque de donner votre signalement. Réduisez-le au silence. Les flics sont déjà partis, alors faites vite!

Alors qu'il raccrochait, il entendit Warren qui disait :

— Ces deux hommes qui sont allés chercher la fille Jacey à sa sortie de prison, il faut les retrouver.

— Je m'en occupe, dit Terrell. Nous cherchons Lulu Dodge. Elle les a bien vus. Elle est certaine qu'il s'agissait de policiers. Ce n'est pas vrai, bien sûr, mais ils pourraient être d'anciens policiers, travaillant pour une agence de détectives privés.

Nous avons dans nos fiches des photos de tous nos anciens agents. Dès que nous aurons trouvé cette fille, nous lui montrerons toutes ces photos.

Lindsey se mit à transpirer. Ça devenait dangereux. Si la police arrêtait les types de l'agence, ils parleraient. Il en était sûr. La panique le prit, ses mains devinrent moites. L'opération tournait très mal. L'agence donnerait son nom à la police. Le directeur ne lui inspirait pas confiance. Il hésita un instant, puis forma encore un numéro. Cette fois, ce fut Chet Keegan qui répondit.

— La police cherche une fille nommée Lulu Dodge, lui dit Lindsey. Elle peut identifier White et Fox. Descendez au commissariat central et attendez qu'ils l'amènent. Réduisez-la au silence. Compris?

— Lulu Dodge? Sûr, je la connais, répondit Keegan. D'accord, j'y vais.

Lindsey téléphona ensuite à l'agence de détectives.

— Envoyez White et Fox au Mexique, ordonna-t-il. Immédiatement. Je veux qu'ils partent sur l'heure!

— D'accord, fit une voix masculine, puis elle demanda plus vivement : Des ennuis?

— Faites ce que je vous dis et ne posez pas de questions! gronda Lindsey.

Quand Lepski arriva au Self-Service bondé de clients qui se bousculaient et poussaient leurs paniers à roulettes, il regarda autour de lui, l'air un peu ahuri. C'était pour lui une terre étrangère. Il se fraya un chemin jusqu'à un rayon et demanda à une des vendeuses :

— Où est Friendly... votre inspecteur?

— J'en sais rien, répondit-elle avec indifférence.

A roupiller, probable. (Elle pointa un index écarlate vers le fond du magasin.) La porte marquée Privé. S'il est pas là, ma foi...

— Merci.

Lepski traversa le magasin, en jouant des coudes. Il se heurta à un grand homme maigre à la joue balafrée, qui avait un œil de verre.

— Vous pouvez pas faire attention? grogna Lepski de sa voix de flic.

— Excusez-moi, murmura l'homme tout en s'écartant.

Il s'éloigna vers la sortie. Lepski arriva devant la porte qui portait la plaque: Privé; il la poussa et entra dans une grande réserve.

Friendly était assis sur une caisse, le dos au mur. Il avait les yeux fermés, et un petit trou sombre au milieu du front. Quand Lepski le toucha, son gros corps massif s'affaissa et glissa lentement sur le sol.

Lulu Dodge fut interpellée par l'inspecteur Sims alors qu'elle discutait du tarif avec un homme âgé qui n'était pas encore décidé à aller avec elle. Ils étaient assis au bout du bar, au Night and Day où Lulu exerçait le plus souvent son métier.

L'agent de service dans le quartier avait dit à Sims où il pouvait la trouver.

— Lulu? Sûr, au Night and Day. Si elle est pas au lit, elle est là.

Sims, un grand costaud, entra dans le bar. Aussitôt que Lulu l'aperçut, elle dit à son client éventuel :

— Disparais, chéri... les flics.

Le vieil homme glissa de son tabouret et s'éclipsa en un rien de temps. Sims s'écarta pour le laisser sortir. Il s'approcha de Lulu.

— Allez, viens, on te veut.

— Comme toutes les poires de ce satané patelin, mais ça veut pas dire qu'ils m'auront, répliqua Lulu. C'est au sujet de quoi?

— Tu te rappelles ces deux types qui ont ramassé Nona Jacey quand elle est sortie du trou? demanda Sims. On les recherche. Tu pourrais nous aider. T'auras qu'à regarder des photos. Si tu es gentille avec nous, on sera gentils avec toi. Tu peux considérer ça comme un investissement à long terme.

— Tiens, je peux compter là-dessus. Me faites pas rigoler.

Lulu vida son verre, réfléchit un instant, puis elle glissa du tabouret en montrant ses jambes.

— J'aimais bien cette gosse. D'accord. Ces deux fumiers, ils étaient pas de la police, hein?

— J'en sais rien, répondit Sims en l'escortant dans la rue. On ne me dit jamais rien.

— Je veux bien le croire, déclara-t-elle. Vous devez pas savoir grand-chose.

Elle monta dans la voiture de police.

Ils arrivèrent devant le commissariat central alors que l'horloge de la mairie sonnait la demie.

Keegan était assis dans la Thunderbird garée juste en face. Il attendit que Lulu gravisse les premières marches du large perron, puis il leva son 38 équipé d'un silencieux et la tua très proprement d'une balle dans la nuque, comme un véritable professionnel.

Alice Kelly était femme de chambre à l'hôtel Belvédère depuis trente ans. Grande, maigre, elle avait à présent soixante-treize ans et la direction du palace estimait qu'elle était la femme de chambre modèle.

On lui confiait les chambres et les appartements les plus luxueux. Alice et Josh, le valet noir, faisaient le ménage des « suites », s'occupaient des clients, veillaient à ce qu'il y ait toujours des fleurs fraîches dans les vases, et vaquaient à leurs travaux sans gêner le moins du monde les occupants choyés.

Alice Kelly faisait le ménage des salons et des salles de bains à six heures du matin, et encore une fois à huit heures du soir. On jugeait qu'à ces heures-là les occupants étaient ou bien au lit ou bien dehors.

Elle entra avec sa clef dans l'appartement de Mervin Warren quelques minutes avant six heures et se mit au travail. Lindsey avait négligé le soin méticuleux qu'apportait Alice dans l'exercice de ses fonctions. Elle avait la poussière en horreur. Chaque meuble, chaque objet était essuyé. Elle avait même l'habitude d'épousseter le dessous des tables. Alors qu'elle faisait son ménage à quatre pattes et sentait craquer ses vieux os, elle découvrit le microphone collé sous la table.

Malgré ses soixante-treize ans, Alice Kelly suivait avec passion les histoires d'espionnage à la télévision. Elle devina immédiatement que ce bouton noir collé sous la table était un microphone et elle l'examina avec curiosité. Dans l'hôtel, tout le monde savait que l'occupant de cet appartement était Mervin Warren, le directeur de Rocket Research; il ne fallut à Alice que quelques instants de réflexion pour comprendre que ses conversations étaient écoutées. Elle ne savait pas si c'était sur l'ordre de Warren ou non, mais s'il l'ignorait, elle devrait faire quelque chose.

Elle décida de demander conseil à Rube Henkel, le détective de l'hôtel. Elle hésita, car elle se deman-

dait si elle devait aller le voir tout de suite ou finir d'abord son ménage, quand la porte de la chambre s'ouvrit, et Warren apparut, en nouant la cordelière de sa robe de chambre.

— Bonjour, Alice, dit-il. Ne vous occupez pas de moi. Je vais m'installer sur la terrasse. Je ne peux pas dormir. Je vous demanderai simplement de m'apporter du café, si vous voulez bien... ensuite vous pourrez terminer le ménage.

— Oui, monsieur.

Alice alla rapidement à l'office où du café était préparé en permanence. Elle prit un plateau déjà prêt, versa du café dans une cafetière d'argent et retourna à l'appartement. Elle sortit sur la terrasse déjà baignée de soleil matinal et posa le plateau sur la table.

Warren, tout en bâillant, contemplait distraitemment la mer.

— Merci, Alice, murmura-t-il distraitemment. Vous avez été vite.

Alice hésita, puis d'une voix toute timide, elle lui dit :

— Excusez-moi, monsieur. Ça ne me regarde pas, bien sûr, mais savez-vous qu'il y a un microphone sous votre table?

Warren était en train de se verser du café. Il faillit lâcher la cafetière et se retourna sur sa chaise pour regarder Alice, bouche bée.

— Un microphone?

— Oui, monsieur. Un de ces micros adhésifs, déclara Alice qui n'avait rien à apprendre sur les méthodes modernes d'écoute indiscreète. Sous votre table, monsieur.

Warren se leva.

— Montrez-le-moi, dit-il d'une voix dure et sèche. Elle le mena à la grande table. Ils se mirent tous

les deux à quatre pattes et elle montra le bouton noir.

Warren, lui non plus, n'avait rien à apprendre sur les microphones. Un seul coup d'œil au bouton lui montra qu'elle ne s'était pas trompée.

Il se releva.

— Très bien, Alice, merci. Vous pouvez laisser le ménage.

Warren se demanda qui pouvait écouter ses conversations. Il savait que ce genre de micro était si sensible que même leurs quelques mots échangés sur la terrasse avaient été écoutés ou même enregistrés.

Voyant son expression rageuse et inquiète, Alice se dirigea vers la porte.

— Ah! Alice...

— Monsieur?

— Pas un mot de cela. A personne. Je compte sur vous.

— Je comprends, monsieur.

Warren alla dans la salle de bains, ouvrit tous les robinets en grand et téléphona à Jesse Hamilton. Comme le fracas de l'eau couvrait sa voix, il lui parla du micro.

— J'arrive tout de suite, monsieur, promet Hamilton. Voulez-vous demander qu'on vous change de chambre? Je ne voudrais pas déplacer le micro et nous ne pouvons pas parler chez vous, maintenant. Nous pourrions repérer le récepteur. Je serai là dans une demi-heure.

Jonathan Lindsey, lui aussi, avait mal dormi. Il entendit la conversation entre Warren et Alice Kelly. Il comprit qu'il devait agir vite. Il fallait se débarrasser au plus tôt des écouteurs et du magnétophone. Il réveilla Fritz Kurt, le secrétaire de Rad-

nitz, un homme maigre et sombre que Radnitz avait laissé au Belvédère pour s'occuper de ses affaires en son absence. Pendant que Kurt s'habillait à la hâte, Lindsey lui expliqua que le micro avait été découvert.

— Débarrassez-vous du magnétophone. Passez par l'escalier de service. Et ne nous montrez surtout pas. Faites attention, lui dit-il.

Kurt hocha la tête. En cas d'urgence, il était l'homme de la situation. Il courut dans le salon, souleva le lourd magnétophone et partit.

Lindsey fit la grimace.

Il n'avait vraiment pas de chance, pensa-t-il. Quand il s'était lancé dans l'opération, elle paraissait relativement simple. A présent, Warren devait savoir qu'on avait cherché à l'induire en erreur en voulant lui faire croire que Forrester s'était évadé seul. Connaissant Warren, Lindsey était certain qu'il devinerait qu'on s'intéressait au code. Radnitz avait voulu éviter cela. Lindsey était tout aussi certain qu'avant peu l'hôtel serait envahi par la C.I.A. et que toutes les chambres seraient fouillées. Il décida de se recoucher. Mieux valait que les agents ne le trouvent pas debout et éveillé quand ils viendraient.

Warren et Hamilton n'osèrent pas parler tant qu'un spécialiste de la C.I.A. n'eut pas fini d'examiner dans tous ses recoins le nouvel appartement que la direction avait mis à leur disposition au troisième étage.

— Il me semble que c'est clair maintenant, Jesse, dit Warren. C'est un complot pour s'emparer de la formule de Forrester. Ça pourrait être la Russie ou la Chine. Nous avons perdu Forrester. Tous les témoins qui auraient pu nous mettre sur une piste ont été liquidés. Il y a derrière tout ça quelqu'un

d'impitoyable, qui ne recule devant rien. Il faut le trouver!

— Avant tout, monsieur, nous devons mettre la main sur Forrester, répliqua paisiblement Hamilton. Ce micro était puissant. J'ai d'abord cru qu'un client de l'hôtel pouvait être à l'écoute mais avec sa portée, un type dans une voiture avec un magnétophone aurait pu enregistrer nos conversations dans un rayon de huit cents mètres. Nous perdrons notre temps en les cherchant. Je me suis déjà entretenu avec le directeur de l'hôtel. Il dit qu'il est absolument impossible de fouiller toutes les chambres. Les clients rouspéteraient. Ils risquent de faire tant d'histoires que la presse en aura vent. Non... il faut avant tout retrouver Forrester.

— Aucune nouvelle?

— Non, rien encore.

Warren arpenta la pièce un moment, puis il annonça :

— Je pars pour Washington. Je ne peux rien faire de plus ici. Je m'en remets à Williams et à vous. A présent, c'est maintenant à l'échelon le plus élevé. Je dois faire mon rapport directement au président. Je veux pouvoir lui assurer que Forrester ne peut pas quitter le pays.

Hamilton serra les dents.

— J'irai encore plus loin, monsieur. Il ne peut pas quitter la Floride. Toutes les routes sont surveillées.

Warren regarda par la fenêtre l'animation du port. Des yachts arrivaient ou gagnaient la haute mer. Des vedettes emmenaient au large des pêcheurs d'espadons.

— Il pourrait être dans un de ces bateaux, observa-t-il.

Hamilton secoua la tête.

— Tous les bateaux sont visités avant d'avoir l'autorisation de quitter le port. Un filet est tendu tout autour de la Floride. Forrester ne peut pas s'échapper, c'est impossible!

CHAPITRE V

Trois jours après la disparition de Paul Forrester, Lindsey dîna confortablement sur la terrasse de l'appartement du toit. Il mangea sans appétit car il avait reçu un Téléx en code de Radnitz :

Serai de retour le 15 novembre. Espère résultats satisfaisants. Radnitz.

On n'avait pas tenu compte des rapports alarmants qu'il avait envoyés. Le Téléx lui apprenait que Radnitz le laissait opérer à sa guise et par-dessus le marché il voulait qu'il réussisse.

Lindsey n'avait pas voulu se rendre dans le repaire souterrain. Il n'avait aucun désir de s'enterrer dans des grottes. Il aimait son confort. Il voulait que Forrester et Nona Jacey s'installent afin de donner le temps au docteur Kuntz d'examiner le malade et de parvenir à une conclusion.

Un peu après dix heures du soir, Lindsey quitta l'hôtel et prit sa voiture pour aller dans le désert. Les journaux et la radio lui avaient appris que les recherches se concentraient sur la ville. On avait rappelé les hélicoptères qui survolaient le désert. La police et la mairie recevaient continuellement des

rapports : on avait vu Forrester ici et là. Chaque appel était pris en considération. Jusque-là, il n'y avait eu que des fausses alertes.

Sur la route du désert, Lindsey prit la précaution d'éteindre ses phares et roula à la lumière de ses feux de position.

Il arriva devant l'entrée des grottes un peu avant dix heures et demie. Silk l'attendait. Dans l'ombre, deux hommes veillaient, armés de fusils automatiques.

Lindsey descendit de la Cadillac et demanda :

— Pas de pépins?

— Non... Kuntz rouspète. C'est tout, lui répondit Silk.

— La fille?

— Ça va. Je lui ai montré Chet. Elle a eu une frousse bleue. Elle fera ce qu'on lui dira.

— Et Forrester?

Silk frotta sa cicatrice et haussa les épaules.

— Je sais pas... Un mort vivant. Vous verrez bien.

Les deux hommes s'engagèrent dans le tunnel conduisant à la première grotte.

— Je vais parler à Kuntz, dit Lindsey.

Il regarda autour de lui. La grotte était éclairée par trois grosses lampes sur batteries. Il y avait une longue table, des chaises, une radio et contre une des parois, une cuisinière à gaz butane.

— Je vois que vous vous êtes bien installés, observa Lindsey.

— C'est pas trop mal. On mange. Faudra qu'on reste longtemps?

Silk commençait à en avoir assez de cette vie de caverne. Lindsey ne répondit pas à la question.

— Où est Kuntz? demanda-t-il.

— Je vais vous conduire.

Ils passèrent dans une autre salle où trois hom-

mes, fusils automatiques à côté d'eux, jouaient aux cartes. Ils levèrent les yeux et continuèrent la partie.

Dans la grotte suivante, Lindsey trouva le docteur Kuntz lisant une revue médicale, assis dans un fauteuil. En voyant Lindsey, il jeta la revue et se dressa d'un bond.

— Combien de temps dois-je rester ici? demanda-t-il sèchement. (Ses petits yeux noirs lançaient des éclairs.) C'est impensable! Vivre dans des cavernes! Je me suis plaint à plusieurs reprises Cet homme est insolent!

— Voyons, docteur, calmez-vous, lui dit Lindsey avec un charmant sourire. Je vous en prie, ne vous énervez pas.

Il congédia Silk d'un geste et s'assit dans un fauteuil, puis il lança un regard autour de lui.

— Il me semble que vous n'êtes pas trop mal installé, dit-il, en prenant un caramel dans une boîte en fer qu'il avait toujours sur lui. Je dirais que cette grotte vaut beaucoup mieux qu'une cellule dans une prison allemande. A ce que je me suis laissé dire, les prisons allemandes sont à éviter.

Il suçà son caramel, le retourna dans sa bouche, puis il reprit, quand le docteur Kuntz se rassit :

— Alors, docteur, et notre malade? Qu'en pensez-vous?

Kuntz ravala sa rage avec un effort visible. Il garda le silence, le temps de se maîtriser puis, voyant que Lindsey l'observait avec une légère ironie, il se força à redevenir le parfait médecin.

— Franchement, je ne peux rien vous dire. J'ai étudié son cas. Le docteur Hertz est un des grands spécialistes de l'aliénation mentale. Il a déclaré...

— Ce que le docteur Hertz a déclaré ne m'intéresse pas, coupa Lindsey. C'est votre opinion qui

m'intéresse. Je sais ce que Hertz a dit. J'ai également étudié son rapport.

Kuntz gigota sur son siège, d'un air gêné.

— Je ne puis rien ajouter de réellement positif à ce rapport, dit-il enfin. Pendant plus de vingt-six mois ce malade n'a réagi à aucun traitement. C'est déroutant, mais c'est un fait.

— Et cette opération qui est votre spécialité, docteur? demanda Lindsey en se penchant en avant.

Kuntz hocha la tête.

— Ça ne donnerait rien, je le crains. L'opération ne réussirait pas. Elle risquerait au contraire de provoquer de très graves dégâts.

Le sourire de Lindsey s'effaça. Il ne s'était pas du tout attendu à cela. Il songea à Radnitz. *Serai de retour le 15 novembre. Espère résultats satisfaisants.* Un échec était hors de question. Il connaissait Radnitz. S'il échouait, si Radnitz ne mettait pas la main sur les quatre millions de dollars des Soviets, alors ce serait la fin de la fructueuse association. Il savait que Radnitz n'avait qu'à décrocher son téléphone, et Silk apparaîtrait avec son revolver à silencieux. Lindsey eut soudain froid dans le dos.

— Il faudra faire mieux que ça, docteur, dit-il d'une voix légèrement grinçante. Voulez-vous me dire pourquoi au juste votre miraculeuse opération qui a coûté la vie à tant de Juifs ne réussirait pas sur Forrester?

Kuntz accusa le coup.

— D'abord, dit-il sans regarder Lindsey, je soupçonne fort votre Forrester de ne pas être un malade à tendance dépressive. Depuis deux jours, je me suis livré à toutes sortes de tests. Ils sont tous négatifs. L'opération ne peut réussir que si j'obtiens des résultats positifs... Et je n'y parviens pas. Par consé-

quent, mon opération risquerait d'occasionner beaucoup trop de dégâts. Mieux vaut laisser le malade tranquille.

Lindsey croqua son bonbon.

— Est-ce que vous voulez dire que c'est un simulateur?

— Non, oh non! Ne croyez pas ça! Ecoutez, laissez-moi vous expliquer de mon mieux. Imaginez que l'esprit est une montre très délicate. Grâce au ressort et aux rouages bien réglés la montre marque l'heure exacte. Chez certaines personnes, ce mécanisme fragile n'est pas très bien réglé... la montre avance ou retarde. Or, chez Forrester, tout est déréglé, rouages et ressort, par suite de surmenage et du choc causé par l'infidélité de sa femme. Il suffirait d'un très léger réglage pour tout remettre en ordre. Si vous avez une montre qui marche mal, il arrive bien souvent qu'en donnant un coup sec on la fasse repartir. Bien entendu, on ne peut pas agir de cette façon avec Forrester, mais il est possible de provoquer un choc moral. Ce choc doit venir de l'extérieur, et non du médecin. Il est vraisemblable que dans huit jours, un mois, un an ou plusieurs années, un événement quelconque produira ce choc et il redeviendra normal. Mais la science est incapable de le provoquer. C'est bien trop délicat, trop dangereux. Le choc pourrait être trop violent. Dans ce cas, il franchirait la limite et plus personne ne pourrait jamais rien faire pour lui.

Lindsey aspira profondément.

— Une semaine, un mois, un an?

— Oui, mais ça peut aussi bien arriver demain. Tout dépend. On peut également attendre des années. Il vit dans cet état depuis vingt-six mois. Jusqu'ici rien n'a eu le moindre effet sur lui.

— A votre avis, pourquoi?

Kuntz haussa ses larges épaules.

— Je dirais que c'est parce qu'il est resté isolé. Il a été arraché à son entourage. Il n'a plus eu de contacts avec les gens qu'il connaissait. De ce fait, il n'a pas eu l'occasion de recevoir ce petit choc mental auquel je faisais allusion.

Lindsey comprit soudain l'intelligence de Radnitz. Cela l'humilia un peu de voir que Radnitz était en avance d'un pas sur ce brillant spécialiste. Quant à lui, Lindsey, il était sérieusement distancé. Il se rappela les paroles de Radnitz : *Il avait une assistante de laboratoire, une jeune femme nommée Nona Jacey. Elle est importante.*

Lindsey comprenait maintenant pourquoi Nona était si importante et pourquoi Radnitz l'avait fait enlever.

Il a été isolé, il n'a pas eu de contacts avec les gens qu'il connaissait, venait de dire Kuntz.

Radnitz avait prévu ce raisonnement. Voilà pourquoi la fille était ici.

Lindsey réfléchit longuement, puis il déclara :

— Docteur, nous avons ici l'ancienne assistante de Forrester qui travaillait avec lui avant sa dépression. Pourrait-elle être l'élément de jonction qui lui rendrait son équilibre?

Kuntz plissa ses petits yeux noirs, tira sur son nez busqué et haussa les épaules.

— Je ne sais pas. C'est possible.

Lindsey se dit que Kuntz ne comprenait pas la gravité de la situation. Il était temps de lui faire peur.

— Si nous échouons dans cette opération, dit-il calmement, je ne saurais garantir votre sécurité. Il faut que vous le compreniez. Je donne fort que dans ce cas vous sortiez de cette grotte. (Il eut un sourire crispé.) L'affaire est bien trop importante pour que

nous acceptions un échec. Je dois vous demander toute votre collaboration... Nous avons la jeune fille. C'est à vous de me dire le parti que nous pouvons tirer d'elle afin d'obtenir le maximum de résultats. Si nous échouons... inutile d'insister. Nous ne devons pas échouer.

— Je ne comprends pas, murmura Kuntz en pâ-lissant. Quitter cette grotte? Vous...

— Ecoutez docteur, inutile d'insister, vous dis-je. Ou vous rendez son équilibre à Forrester ou notre ami à l'œil de verre vous règle votre compte. (Lindsey se leva.) Vous avez été en rapports constants avec des gens qui devaient mourir. Prenez garde que ce ne soit bientôt votre tour.

Kuntz le regarda et se tassa sur son fauteuil.

— Je... je ferai de mon mieux, dit-il d'une voix chevrotante.

— J'en suis persuadé. Vous feriez bien de voir cette fille et de lui parler. Il paraît qu'elle est prête à nous aider.

Il prit un autre caramel et regarda Kuntz quitter péniblement son fauteuil et marcher comme un automate vers l'ouverture de la grotte. Il disparut dans le passage.

Nona Jacey était terrifiée.

La veille, un jeune homme blond au visage pou-pin était tranquillement entré dans la petite grotte où elle était assise sur le lit de camp et lui avait souri. Il émanait de lui une impression indéfinissable qui la fit frémir. Il s'assit sur le lit à côté d'elle. D'une voix douce, traînante, il lui raconta ce qui lui arriverait si elle refusait d'obéir. Ce qu'il lui dit la révolta et l'horrifia. Elle mit ses mains sur ses oreilles. Ce fut une erreur. Il lui saisit les poignets et la jeta sur le lit, à plat ventre. Il se pencha sur elle et continua de parler. La chaleur de son

corps et ses propos écœurants provoquèrent chez elle une répugnance insurmontable.

Quand il la laissa pantelante et en larmes sur le lit, Sheila entra. Elle ne toucha pas Nona mais s'assit à côté d'elle et l'observa.

— Tout ira bien, mon chou, répétait-elle, tout ira bien. Il ne vous fera rien... vous devez simplement faire ce qu'ils vous disent. Je jure qu'il ne vous fera rien...

Et puis la nuit suivante, un petit homme gras, aux yeux noirs en boutons de bottine arriva, lui parla, lui posa des questions sur ses rapports avec Forrester. Elle se rendait compte qu'il avait aussi peur qu'elle. Elle lui répondit franchement. Elle tremblait et frissonnait. Le gros homme regardait fixement les mains de la jeune femme. Finalement, elle les cacha en s'asseyant dessus.

Il s'en alla.

Sheila était restée dans l'ombre, assise sur une chaise, et après le départ du gros homme, elle s'approcha de Nona et lui mit son bras sur les épaules.

— Tout ira bien, mon chou...

Mais Nona la repoussa et hurla d'une voix démente :

— Allez-vous-en! Ne me touchez pas!

— Mais oui, bien sûr, je sais ce que vous éprouvez, allez, murmura Sheila.

En levant les yeux, Nona constata avec horreur que Sheila était agitée de tics; son nez se pinçait et la sueur perlait sur sa figure blême. Sheila vit son expression et grimaça.

— Faut pas vous occuper de moi, mon chou. Je... C'est simplement que j'ai besoin de ma dose... Ces salauds, ils me la font attendre. Ce petit fumier, il me laisse suer jusqu'à ce que je devienne folle.

Mais faut pas vous inquiéter pour moi. Il me la donnera.

Elle sortit de la grotte en courant d'un pas mal assuré.

Complètement démoralisée, terrifiée et brisée, Nona se roula en boule sur le lit, la tête dans ses mains. Puis elle entendit une voix douce et affectée qui disait :

— Je crains que vous ne passiez des moments pénibles, miss Jacey.

Elle sursauta et leva la tête. Un homme grand aux cheveux blancs, très élégant, l'observait avec compassion. Nona le regarda et réprima un sanglot.

Lindsey chercha une chaise des yeux, en tira une près du lit et s'assit.

— Je suis navré, miss Jacey. Je vous assure que vous n'avez pas à avoir peur. Puis-je m'expliquer?

Son sourire charmant calma aussitôt Nona. Elle se tamponna les yeux avec son mouchoir et se releva.

— Qui... qui êtes-vous? souffla-t-elle.

— Vous devez me considérer comme un ami, déclara Lindsey en croisant ses longues jambes.

Il prit sa boîte de caramels dans sa poche.

— Un bonbon? Je les adore. Prenez-en un.

Elle recula avec un frisson et repoussa la boîte en secouant la tête.

— Il ne faut pas avoir peur, voyons, murmura Lindsey en prenant un caramel qu'il examina avec soin avant de le mettre dans sa bouche. Tout cela me navre. Vous comprendrez la raison de votre présence ici quand je vous aurai tout expliqué. Il y a quelque temps, vous avez travaillé avec Paul Forrester. Comme vous le savez, le professeur Forrester est atteint d'une étrange maladie mentale. Il est indispensable qu'on lui rende son équilibre. Il a

mis au point un métal. Vous ne l'ignorez pas. La formule de cette invention est rédigée en code et ce code défie tous les experts. Il est indéchiffrable. Vous le savez aussi. Le professeur Forrester est la seule personne au monde qui connaisse la clef de ce code. Vous êtes justement en mesure de lui rendre son équilibre, de le ramener à son état normal pour qu'il puisse traduire la formule. Vous me suivez?

Lindsey retourna le bonbon dans sa bouche et sourit. Nona l'écoutait attentivement.

— Très bien. La nécessité urgente de déchiffrer ce code est la raison de votre présence ici. Vous devez nous aider à rendre Forrester à son état normal. Un spécialiste des maladies mentales me dit que Forrester a besoin d'une relation du passé. Il doit rencontrer à l'improviste quelqu'un qu'il a bien connu. Cette rencontre peut lui rendre son équilibre. Ce que vous aurez à faire n'est donc pas très difficile. Mais avant tout, je veux savoir si vous nous aiderez.

Nona qui avait retrouvé toute sa lucidité comprenait que cet homme ne pouvait pas travailler pour le gouvernement américain. Après les longs interrogatoires que lui avaient fait subir la C.I.A. et la F.B.I., elle s'était rendu compte de l'importance capitale de l'invention de Forrester. Elle se disait que cet homme, avec ses manières suaves et son charmant sourire, devait être à la solde d'une puissance étrangère... la Russie, peut-être.

— Je ne crois pas que je puisse vous aider, dit-elle en faisant un effort pour parler fermement. L'invention du professeur Forrester appartient aux Etats-Unis.

Lindsey sourit.

— Ma chère enfant, personne ne parle de l'in-

vention du professeur Forrester. Je vous demande simplement de nous aider à lui rendre son équilibre.

— Je ne peux pas vous aider, répéta Nona.

Lindsey leva son pied droit et contempla le bout de sa chaussure bien cirée. Il suçà son bonbon, regarda Nona et sourit avec bonté.

— Dans votre présente situation, Miss Jacey, vous n'avez d'autre choix que de coopérer. (Il n'y avait pas une ombre de menace dans son sourire. Ses yeux bleus étaient même un peu tristes.) Cette affaire est beaucoup trop urgente et importante pour que vous puissiez seulement songer à résister. Ce qu'on vous demande est très simple. Vous verrez le professeur Forrester et vous lui parlerez comme vous aviez l'habitude de le faire. Il y aura un microphone et j'écouterai votre conversation. Je vous préviens au cas où vous penseriez avoir la liberté de dire ce que vous voulez et non ce qu'on vous aura ordonné de dire. Nous espérons qu'en vous voyant, Forrester retrouvera son équilibre. C'est une hypothèse... rien de plus, mais elle peut réussir. (Lindsey se leva.) Je vous laisse réfléchir. Si vous estimez que vous ne pouvez pas collaborer avec nous...

Il prit un temps, croqua son caramel et haussa les épaules avant d'ajouter :

— Vous avez déjà fait la connaissance de Keegan. A mon avis, c'est un animal répugnant. Je suis certain que vous partagez mon opinion. Si vous estimez que vous ne pouvez pas nous aider, je n'aurai plus aucune raison de demeurer dans ces grottes déprimantes. Si je pars, vous n'aurez plus aucune protection. Pensez-y sérieusement, Miss Jacey.

Toujours souriant, Lindsey la quitta.

Elle resta seule pendant une heure. Ce fut une

erreur psychologique de la part de Lindsey. Il s'était imaginé que, grâce à cette menace de Keegan qui pesait sur elle, il la briserait complètement, mais il l'avait mal jugée. La solitude lui donna le temps de réfléchir à sa position et de raffermir son moral.

Lorsque Sheila Latimer la rejoignit enfin, les yeux brillants, le visage détendu, Nona avait pris sa résolution : si elle pouvait aider Forrester à redevenir normal, elle le ferait. Ce serait ensuite à lui de livrer ou non sa formule à ces gens-là. Mais elle devrait l'avertir, lui faire comprendre qu'il se trouvait très probablement entre les mains d'agents russes.

Sheila, une blouse blanche sur le bras, lui dit :

— Salut, mon chou... J'ai eu ma piquûre. Ouf! j'en étais à grimper aux murs! Vous êtes prête pour votre scène?

— Oui, je suis prête, répondit Nona en se levant.

— Ah, mon chou, comme je suis heureuse! Ils disent que vous devez mettre ça, dit Sheila en tendant la blouse. Je l'ai trouvée dans vos affaires. Mettez-la, ma chatte.

Nona passa la blouse. Sheila recula d'un pas pour l'admirer.

— Vous pouvez pas savoir comme vous êtes mignonne comme ça! Une vraie petite infirmière!

Le docteur Kuntz entra. En le voyant, Sheila reprit son sérieux.

— Je vous laisse, mon chou. Y a pas à s'inquiéter. Vous faites tout ce que le docteur vous dira. Vrai, vous avez pas de souci à vous faire.

Elle disparut dans les ténèbres du passage et le petit médecin replet s'assit sur le bord d'une chaise

en faisant signe à Nona de s'asseoir sur le lit.

— Vous allez prendre part à une expérience extrêmement délicate, dit-il. Vous allez revoir mon malade après quelque vingt-huit mois. Montrez-vous tout à fait naturelle. Si par chance il retrouve son équilibre en vous voyant, il est possible qu'il oublie son séjour dans la maison de santé... il refusera peut-être même de croire que vingt-huit mois se sont écoulés depuis votre dernière entrevue. Vous comprenez?

Nona hocha la tête.

— Beaucoup de choses dépendent de votre attitude. C'est une lourde responsabilité. Quand vous vous trouverez en face de lui, vous devrez parler et agir selon ses réactions. Soyez toujours de son avis. C'est très important. Depuis qu'il est dans la maison de santé, il est comme un zombie. Si, en vous présentant devant lui, vous faites jaillir une étincelle dans son esprit, vous devrez faire très attention à votre comportement. Tout repose sur vous. Nous écouterons votre conversation, mais nous ne pouvons pas vous aider. Voici ce que vous lui direz...

Le médecin parla longuement, en ponctuant ses propos de gestes expressifs et Nona l'écouta attentivement, le menton dans la main.

La première minuscule fissure dans le mur de sécurité que Jonathan Lindsey avait érigé pour garder secrète l'opération Forrester fut pratiquée à minuit dix, heure où le Chef de la Police Terrell gara sa voiture devant son bungalow.

Il se sentait découragé. Jusque-là ils n'avaient pas trouvé la moindre piste et Forrester s'était complètement évaporé. L'armée, la police et le F.B.I.

cherchaient encore, à cette heure tardive, dans tous les coins de la ville.

Terrell venait de passer trente-huit heures consécutives à son bureau. Beigler avait pris la relève, et il ne pensait plus qu'à se jeter sur son lit et dormir.

Il entendit un léger coup d'avertisseur et, s'arrêtant devant son portail, il se retourna. Une Buick noire était garée en face. Un homme se tenait au volant, une cigarette aux lèvres, et quand Terrell le regarda, il leva la main et lui fit signe.

Terrell n'était jamais armé. Chef de la Police, il croyait en son autorité. Lentement, sans hésitation et sans la moindre crainte, il traversa la rue. Il reconnut l'homme au volant. C'était Shane O'Brien, dont Terrell savait qu'il dirigeait le Go-Go Club sur le port.

Terrell arriva à hauteur de la portière.

— Vous voulez me voir?

— Bonsoir, Chef. (Sans se tourner vers Terrell, O'Brien regardait par le pare-brise, l'œil aux aguets.) On fait un petit tour? Cette rue est malsaine pour moi.

Terrell comprit aussitôt qu'O'Brien avait un renseignement à lui communiquer. Il fut surpris. Jusque-là, O'Brien, très bon directeur de boîte, n'avait entretenu aucun rapport avec la police et avait évité les ennuis. Comment ce gars-là était-il devenu indicateur? Pour Terrell, c'était un mystère.

Terrell monta à côté d'O'Brien qui démarra. Il roula un moment dans des petites rues, ralentit et s'arrêta enfin près d'un terrain vague.

— J'ai lu dans les journaux l'histoire de Drena French, dit-il en allumant une cigarette. Elle n'était pas ivre. Elle n'est pas tombée à la flotte. On l'a zigouillée. Me demandez pas pourquoi, j'en sais

rien, mais je crois savoir qui a fait le coup. Je peux pas le prouver et je n'y tiens pas, d'ailleurs. Je risque ma peau et ma boîte en vous causant comme ça, mais j'aimais bien cette fille.

Terrell suçota sa pipe vide, sans dire un mot. Il attendit la suite.

— Un mec est venu au club la nuit avant sa mort. Il a dit qu'il voulait causer à Drena. Je connais ce gars; il est dangereux. J'ai prévenu Drena; ils ont causé tous les deux, et puis elle est venue me demander si elle pouvait partir. Ce mec avait une proposition à lui faire. Il lui avait déjà refilé trois cents dollars pour éveiller son intérêt. Je lui ai dit de faire gaffe. Elle est partie avec lui. Le lendemain soir elle racontait à Tin-Tin qu'elle allait acheter le Goéland. Je crois que le gars a dû lui proposer la grosse somme et puis qu'il l'a doublée. A mon avis, c'est lui qui lui a fait son affaire.

— Qui est-ce? Parlez-moi de lui, dit Terrell, tout à fait réveillé.

— Un dénommé Chet Keegan. Il travaille avec un certain Lu Silk. Ces deux-là c'est du poison mortel. J'en sais pas plus long. Ils ont toujours l'air d'être pleins aux as... toujours bien sapés. Ils sont pas en cheville avec les gangs d'ici. Ils travaillent seuls, des indépendants, quoi, mais ils ont la réputation d'être de la dynamite. C'est un tuyau, Chef. Mais faut que ça reste strictement entre nous. Je vous rencarde parce que j'aimais bien la gosse.

O'Brien regardait fixement Terrell.

— D'accord, O'Brien, soupira le policier. C'est tout?

— C'est tout. Je vous ramène chez vous.

Ils roulèrent en silence jusqu'au bungalow de Terrell et puis O'Brien lui dit :

— J'espère que vous épinglerez ce fumier.

Terrell descendit de la Buick et O'Brien redémarra aussitôt. Terrell hésita. Il aspirait à se coucher mais le travail l'attendait. Il monta dans sa voiture et décrocha le téléphone du tableau de bord qui le mettait en contact direct avec le bureau de Beigler.

— Ecoutez, Joe, lui dit-il. J'ai besoin de tout ce que vous pourrez me dégoter sur deux hommes. Chet Keegan et Lu Silk. Haute priorité. Je vais me coucher. Je serai au bureau à huit heures. Je veux avoir tous les renseignements à mon arrivée.

— Rien que deux noms? demanda Beigler.

— Rien que les noms.

Terrell sortit avec lassitude de l'auto, la ferma à clef et poussa la porte de son petit jardin. Il vit avec soulagement que le living-room était éclairé. Carrie l'attendait.

Au commissariat central, Beigler avait raccroché; il but une gorgée de café et alluma une cigarette, tout en réfléchissant activement. Il connaissait un homme qui, à coup sûr, pourrait donner rapidement des renseignements sur ces deux types. Un dénommé Carl Hegger, son indic personnel, un homme pour qui les bas-fonds n'avaient pas de secrets.

Beigler regarda Lepski qui lisait des bandes dessinées en bâillant; il consultait sa montre à tout instant. Dans dix minutes, il aurait fini son service et irait retrouver sa femme. Il n'était marié que depuis deux mois.

— Tom, dit Beigler en se levant, vous voilà promu. Remplacez-moi. J'ai à faire au-dehors.

Avant que Lepski ait eu le temps de hurler des protestations, Beigler était parti.

Beigler fonça en voiture chez Hegger. Il bondit

dans l'ascenseur vétuste et, au troisième étage, il sonna à une porte. En attendant qu'on lui ouvre il consulta sa montre. Il était une heure moins vingt-cinq.

La porte s'ouvrit et Hegger apparut, petit et lourdaud, en pantalon de pyjama vert, la figure bouffie et les yeux noirs enfoncés.

— Tu es seul? demanda Beigler en repoussant l'homme pour entrer dans un petit living-room bien tenu.

— Moi et la chatte, grommela Hegger. En voilà une heure pour venir chez les gens! Qu'est-ce qu'il y a?

— Elle a quatre pattes ou deux, ta chatte? demanda Beigler qui connaissait le faible de Hegger pour les blondes.

L'indicateur hésita, puis il haussa les épaules.

— Bon, d'accord... Si c'est pour affaires, on va faire un tour... Bon Dieu, je viens de la dégeler, celle-là... Un vrai iceberg depuis des semaines. Allez, grouillons-nous. Elle pourrait se recongeler.

— Je t'attends en bas.

Beigler sortit et dix minutes plus tard Hegger et lui faisaient le tour du pâté de maisons en voiture. Beigler posait les questions.

— Du poison, déclara Hegger dès qu'il entendit les deux noms. Vous faites pas d'illusions, surtout. On fait pas pire. Et ils ont de la protection, vachement. Je pourrais vous rencarder sur eux, mais à quoi bon?

— J'irais jusqu'à vingt dollars, proposa Beigler. Hegger ricana.

— Allez, je descends. Je rentre à pied. L'exercice me fera du bien.

Beigler arrêta la voiture, se tourna vers Hegger et lui posa un doigt sur la poitrine.

— J'ai dit vingt dollars, grinça-t-il de sa voix de flic. Si tu ne dis rien, papa, je t'embarque tout de suite, aussi sec. Je ne plaisante pas. C'est important. Je te confierai à Olsen, tiens. Tu as oublié que tu as sauté sa fille y a quelques mois? Il en sait rien, mais je pourrais le mettre au courant.

Hegger accusa le coup.

— C'était pas ma faute, bredouilla-t-il. C'est tout juste si elle m'a pas violé!

— Tu raconteras ça à Olsen, ça lui fera plaisir.

Beigler prit deux billets de dix dollars dans son portefeuille et les brandit sous le nez de Hegger.

— Tu causes, maintenant?

Hegger prit l'argent qu'il fourra dans sa poche.

— Ces deux-là, c'est des pros. Ils tuent pour du fric. Keegan était maquereau. Silk, c'est lui le plus dangereux. Ils ont un appartement à Belleview Avenue... au 198, dernier étage. Ils travaillent pour un type qui paie drôlement gros. Le bruit court que ce serait un dénommé Jonathan Lindsey. J'en mettrais pas la main au feu, moi j'en sais rien, mais c'est le bruit qui court et il arrive au galop de la bonne direction.

— Qu'est-ce que tu sais de Jonathan Lindsey?

— Rien de rien... J'ai juste entendu le nom, comme je vous disais.

— Continue... Quoi encore?

— Rien. Quand j'entends dire que des mecs c'est du poison, je ne vais pas me mêler de leurs affaires. Moi, j'aime bien ma petite santé. C'est tout, monsieur. C'est tout ce que je sais.

Beigler travaillait depuis assez longtemps avec Hegger pour savoir qu'il ne pourrait plus rien

lui soutirer, mais il avait au moins un nom. Un petit quelque chose pour faire avancer l'enquête.

— J'en ai pas beaucoup pour mon argent, malgré-t-il en reconduisant Hegger chez lui.

— Attendez, vous verrez bien, répliqua Hegger avec un sourire sournois. Je vous ai jamais refilé un tuyau crevé.

Nona Jocey se tenait à l'entrée de la vaste salle souterraine en forme d'L, éclairée par quatre puissantes ampoules fixées au plafond. Le docteur Kuntz et Lindsey étaient à ses côtés.

— Allez, Miss Jacey, dit Lindsey. Ne craignez rien. Nous sommes là. Faites simplement ce qu'on vous a dit et n'oubliez pas que nous écoutons tout.

Nona se raidit, prit courage et, légèrement poussée par la grosse main chaude du docteur Kuntz, elle entra dans la caverne.

L'immensité de la salle la surprit. C'était la dernière de l'enfilade de grottes et quand elle eut tourné le coin, elle aperçut tout au fond un lit, une table, quatre chaises et un fauteuil. Alors qu'elle s'avavançait, son ombre projetée devant elle s'allongea démesurément.

Paul Forrester était dans le fauteuil. Elle eut peur de cet homme qui ne bougeait absolument pas. Elle avait entendu les ragots. On racontait qu'il avait surpris son horrible femme au lit avec Jack Leadbeater, son premier assistant, qu'il l'avait sauvagement tué à coups de couteau de cuisine. Le bruit avait aussi couru qu'il avait fallu cinq hommes pour le maîtriser, alors qu'il essayait d'enfoncer la porte de la salle de bains où sa femme s'était réfugiée.

Le docteur Kuntz avait expliqué à Nona l'état

de Forrester. Elle savait qu'elle approchait un homme qui risquait de devenir soudain violent. Malgré la présence du docteur Kuntz et de Lindsey qui étaient tout à côté, elle se demandait avec un peu d'appréhension s'ils pourraient intervenir à temps au cas où Forrester se jetterait sur elle.

Forrester était en pleine lumière. Ses longues jambes étaient croisées, ses mains reposaient sur ses genoux. Ses cheveux noirs comptaient à présent quelques fils argentés aux tempes et son visage s'était amaigri; à part ça, il était resté exactement le même homme qu'à l'époque de son départ pour Washington, vingt-neuf mois auparavant; c'était la dernière fois qu'elle l'avait vu. Distingué, frisant la quarantaine, il avait des traits accusés, d'épais sourcils et un menton fendu; elle l'avait toujours admiré pour sa patience, sa bonté et sa passion enthousiaste pour son travail.

Elle s'arrêta à trois mètres de lui et le regarda fixement, le cœur battant.

Il tourna lentement la tête vers elle. Son visage était sans expression, son regard vide.

— Professeur Forrester... c'est Nona, dit-elle.

Il la regardait. Soudain, ses yeux s'animèrent.

— Nona... Est-ce possible? C'est vraiment vous?

— Oui.

Il lui sourit et se leva.

— Mais que faites-vous là? Je suis heureux de vous voir. Enfin, un visage ami. Il me semble que je vis un cauchemar... Cette caverne... Comment suis-je venu ici? Savez-vous où nous sommes?

Nona comprit que le docteur Kuntz avait eu raison. En la voyant, Forrester avait retrouvé son équilibre. Elle n'arrivait pas à le croire, mais l'animation subite du professeur apaisait sa peur.

— Vous avez été gravement malade, professeur,

lui dit-elle d'une voix mal assurée, en répétant les paroles que le neurologue lui avait ordonné de prononcer. M. Warren nous a installés ici. Pour des raisons de sécurité.

— C'est une grotte, n'est-ce pas? Comme c'est extraordinaire! Mais asseyez-vous donc, Nona. Racontez-moi. Warren nous a placés ici?

Nona se piqua sur le bord d'une chaise. Forrester reprit son fauteuil, en contemplant Nona avec curiosité.

— Oui, dit-elle. Vous ne vous souvenez pas? Vous êtes tombé malade. Vous... Vous avez eu une perte de mémoire. M. Warren voudrait que vous poursuiviez vos travaux sur la formule. C'est pourquoi nous sommes ici.

Forrester fronça les sourcils. Il se frotta le front.

— La formule... quelle formule? murmura-t-il enfin.

— La formule ZCX, répondit Nona en l'observant de près.

— Ah, ça... s'exclama-t-il avec étonnement. Vous en avez parlé à Warren?

Il y avait une nuance de reproche dans sa voix.

— Il le fallait bien... vous avez été très sérieusement malade. Comprenez... Vous avez été malade longtemps. Ils me harcelaient de questions... J'ai bien été obligée de leur répondre.

Ce n'était pas les propos que le docteur Kuntz lui avait dit de tenir, mais il lui avait aussi laissé une certaine liberté. Lindsey et lui pensaient qu'elle devait user de son jugement pour répondre logiquement à Forrester.

— Ainsi Warren est au courant de la formule, murmura Forrester d'une voix soudain lointaine. Il l'a?

— Oui.

— Alors pourquoi vient-il m'assommer avec ça? S'il l'a, qu'il charge quelqu'un d'autre de s'en occuper.

— Mais ils ne peuvent pas déchiffrer le code, professeur, dit Nona d'une petite voix.

Forrester sourit.

— Bien sûr... je m'en doute. Vous savez, Nona, ces formules, les idées, les codes, ça ne m'intéresse plus. Ça m'embête prodigieusement. Je suis très heureux comme je suis. Avez-vous vu Thea récemment? A-t-elle demandé de mes nouvelles?

En entendant cela, Lindsey lança un regard interrogateur au docteur Kuntz qui hocha la tête.

— Je crois que ça marche, souffla le neurologue à l'oreille de Lindsey. Il parle de façon rationnelle... ce qu'il n'avait jamais fait. Il nous faudra refaire la leçon à la petite. Est-ce que j'y vais?

Lindsey hésita puis acquiesça.

— Bon. Je vous laisse faire.

Le docteur Kuntz s'avança, tourna le coude de la grotte et entendit Nona répondre à la question de Forrester :

— Je ne sais pas, professeur. Je ne l'ai pas vue.

— Savez-vous où elle est? J'aimerais...

Forrester s'interrompit en voyant arriver le docteur Kuntz. Son visage redevint aussitôt un masque sans vie; on aurait dit qu'un store était tombé sur ses yeux.

Le neurologue se força à sourire aimablement.

— Vous me reconnaissez, professeur Forrester. Je suis le docteur Kuntz. Je vous ai soigné. Je suis heureux de constater que vous vous remettez magnifiquement.

Forrester ne parut pas avoir entendu les propos de Kuntz; ses yeux froids restèrent inexpressifs.

Il était retombé dans son état de prostration complète.

Kuntz fit signe à Nona de partir. Elle se leva, regarda l'homme immobile que toute vie semblait avoir abandonné et, le cœur battant, elle sortit de la grotte d'un pas incertain.

Lindsey avait tout observé. Il sourit à Nona.

— Pour une première tentative, c'était très bien, Miss Jacey. Vous l'avez touché. Retournons dans votre chambre — si on peut dire — et nous parlerons du stade suivant.

Lindsey accompagna Nona dans le long tunnel obscur jusque dans la petite grotte. Il s'assit et lui fit signe de prendre place sur le lit. Il prit un journal dans sa poche, le déplia et lui montra un article.

— Vous avez vu ce qu'il a fait? demanda-t-il paisiblement. Il a tué son infirmier. Je veux que vous lui disiez demain ce qu'il a fait en lui montrant ce journal. Il est important, maintenant, de lui faire comprendre qu'il ne peut plus faire machine arrière. Ou il travaille pour nous, Miss Jacey, ou il regagne son asile de fous pour toujours. Nous pourrions bientôt lui faire quitter ce pays. Il aurait un très bel avenir à Moscou. On y traite fort bien les savants comme Forrester.

Nona écoutait à peine. Elle lisait avec horreur le récit de la mort de Fred Lewis. Puis, subitement, elle leva les yeux vers Lindsey et s'écria :

— Je ne le crois pas! Je suis sûre que le professeur Forrester...

Lindsey l'arrêta d'un geste et secoua la tête.

— Ce n'est pas ce que vous croyez qui compte, Miss Jacey, c'est ce que la police et l'opinion publique croient... Maintenant, écoutez attentivement ce que je vais vous dire.

A huit heures deux, le capitaine Terrell entra d'un pas pressé dans son bureau. C'était un homme qui avait besoin de très peu de sommeil. Comme il avait eu six heures de repos sans rêves et un solide petit déjeuner, il était en pleine forme. On ne pouvait en dire autant de Joe Beigler. Dès qu'il entendit Terrell pénétrer dans son bureau, il se leva péniblement et sortit de la salle des inspecteurs.

Lepski, qui expédiait toujours le travail courant, lui cria :

— Demandez-lui s'il a un bon dodo bien douillet, Joel

Sa voix était âpre et sarcastique. Beigler ne répondit pas. Il frappa à la porte de Terrell et entra dans le bureau exigü.

Le Chef de la Police l'observa avec commisération.

— Une dure nuit, Joe? demanda-t-il en lui désignant un siège.

— Oui, assez, Chef. Vous voulez du café?

— Pas pour le moment. Asseyez-vous. Qu'est-ce qui se passe?

Beigler laissa tomber sa grande carcasse sur une chaise dure. Il raconta à Terrell ce que Carl Hegger lui avait appris.

— Ça ne m'a pas mené bien loin, mais un tuyau est un tuyau, poursuivit-il. Je me suis renseigné sur ce type que Hegger a mentionné, ce Jonathan Lindsey. Je ne l'ai pas trouvé dans l'annuaire, alors je me suis adressé aux grands hôtels. Je l'ai trouvé au Belvédère; il occupait l'appartement le plus luxueux et le plus cher, jusqu'à hier matin. L'appartement est loué à l'année par un mec appelé Herman Radnitz. Il est en voyage, et le retour de Lindsey est attendu d'un moment à l'autre.

— Qui est ce Radnitz? demanda Terrell en saisissant son crayon pour prendre des notes.

— Justement... Ça, c'est la question, maugréa Beigler. Je suis allé à l'hôtel. J'ai eu la chance de tomber sur Rube Henkel, le détective du Belvédère... (Beigler s'interrompt pour allumer une cigarette et secoua la tête.) Faudra y aller mollo de ce côté-là, Chef. L'hôtel et Henkel considèrent Radnitz et Lindsey comme des êtres sacrés. Faut pas y toucher. Alors j'ai pas insisté. Quand j'ai demandé à Henkel ce qu'il pensait de Lindsey, il a failli avoir une attaque. Quand je lui ai demandé qui était Radnitz... (Beigler prit un carnet dans sa poche et l'ouvrit.) Ma foi, voilà ce qu'il m'a dit, Chef : « Nous connaissons M. Radnitz et M. Lindsey depuis des années. Ce sont des gens très importants. Nous les considérons comme nos meilleurs clients. Non, mais sans blague, vous êtes tombé sur la tête? Ecoutez, sergent, chez nous on n'aime pas parler de clients comme ça. Ils sont intouchables. Et d'abord, qu'est-ce que c'est que cette histoire? » (Beigler referma son carnet.) Je me suis dit que si j'insistais, Henkel avec sa grande gueule irait prévenir illico Radnitz et Lindsey. J'ai pensé que vous ne voudriez pas de ça, alors j'ai inventé en vitesse une histoire de chauffard qui, à notre avis, pourrait être Lindsey. J'ai dit que le chauffard conduisait une Chevrolet 1961. Là-dessus Henkel m'a dit que je devais être dingue, vu que Lindsey se balade en Cadillac. Il m'a donné le signalement de Lindsey. C'est noté dans mon rapport. Je me suis excusé, j'ai rampé et on s'est quittés bons amis.

— Et Radnitz?

— J'ai tiré Hamilton du lit, déclara Beigler avec un méchant sourire de satisfaction. J'ai pensé qu'il

pourrait travailler un peu. Il m'a dit qu'il contacterait Washington et qu'il viendrait ici dès qu'il aurait des renseignements.

— Et les deux autres, Keegan et Silk?

— Je les ai refileés à Williams. Lui aussi, je l'ai tiré du lit. Ses hommes sont plus habiles que les nôtres pour ce genre de truc. Il en a mis deux en surveillance devant l'immeuble de Silk. Williams et moi, nous avons décidé de ne pas appuyer, d'agir discrètement, mais l'immeuble est bien cerné.

Terrell approuva d'un signe de tête.

— Beau travail, Joe. Maintenant filez. Je vous remplace. Il est temps que vous dormiez un peu.

— Je reste, protesta Beigler. C'est maintenant que ça devient intéressant. Je ne veux rien rater.

— Mais non, vous ne raterez rien. Filez et emmenez Lepski. Vous ne m'êtes d'aucune utilité si vous tombez de sommeil. Allez, Joe. S'il y a du nouveau, je vous préviendrai.

Vingt minutes après le départ de Beigler et de Lepski, Hamilton de la C.I.A. et Williams du F.B.I. arrivèrent. Ils prirent place autour du bureau de Terrell.

— Le tableau commence à se dessiner, dit Hamilton. Je pars pour Washington dans deux heures. Vous avez fait un travail excellent, Chef. Nous savons maintenant que Silk et Keegan sont en cheville avec Lindsey. Lindsey est en cheville avec Radnitz. Mais Radnitz est important. J'ai là son dossier, que je vais vous laisser. Je suis prêt à parier qu'il possède la formule chiffrée de Forrester. Je m'en vais vous dire pourquoi. Warren se trouvait à Paris il y a trois semaines. Il avait avec lui son premier assistant, un dénommé Alan Craig. Radnitz se trouvait aussi à Paris au même moment. Je me suis mis en rapport avec Paris et j'ai eu confirmation.

En principe, Craig se serait suicidé. Une photo porno de lui en compagnie d'un pédé avait été laissée sur une table de son appartement pour indiquer la raison apparente du suicide. La photo avait été prise dans son appartement. J'ai envoyé notre agent à Paris aux renseignements. Le pédé a été trouvé mort dans son logement, une balle dans le cœur. On peut déduire de tout ça que Craig avait accès à la formule de Forrester, qu'on l'a contraint, par le chantage, à en donner une copie à Radnitz et qu'il a été ensuite assassiné. Radnitz descend toujours au George V. Le concierge de l'hôtel se rappelle que Craig a rendu visite à Radnitz. Rassemblez tous les morceaux et vous obtiendrez le tableau, mais il n'y a pas de véritable preuve. Radnitz est trop important pour qu'on le bouscule mais si nous mettons la main sur Lindsey, Silk ou Keegan, il est possible que nous puissions faire pression sur eux.

— J'ai deux agents planqués devant l'immeuble de Silk et Keegan, dit Williams. Si nous allions les ramasser, pour les amener ici et les tabasser un peu?

Terrell secoua la tête.

— Pas ces deux-là, si j'en crois ce qu'on en dit. Ils sont trop coriaces. Et nous montrerions notre jeu. Mieux vaut les filocher, sans les lâcher d'une semelle. Ils nous conduiront peut-être à Forrester.

Après une légère hésitation, Williams acquiesça.

— Il faudra que j'y mette d'autres hommes. Nous ne savons même pas si les types sont chez eux.

Williams se leva et, quand il fut parti, Hamilton tira une pipe bien culottée de sa poche et se mit à la bourrer.

— Je serai de retour demain. Je suis à peu près certain que nous ne pouvons pas toucher à Radnitz. Il a trop d'amis en haut lieu. Mais Lindsey... nous pourrions l'avoir.

Terrell haussa ses épaules massives.

— Apportez-moi des preuves, déclara-t-il paisiblement, et j'arrêterais le président des Etats-Unis lui-même. Les gens haut placés ne m'impressionnent pas. Tout ce que je veux, c'est des preuves.

Hamilton se leva, avec un sourire en coin.

— Bien sûr, mais Washington ne travaille pas comme ça.

Au même moment, Lindsey donnait ses dernières instructions à Nona. Elle avait passé une nuit agitée, mais au cours de ses insomnies elle avait pris la résolution de résister à Lindsey autant qu'elle l'oserait. Lindsey l'avait avertie qu'un microphone serait branché dans la grotte de Forrester. Ils entendraient tout ce qu'elle dirait. Mais il y avait un détail que Lindsey ignorait : Forrester s'exprimait couramment par signes dans le langage des sourds-muets. Naguère, quand il avait enregistré au magnétophone les sons de divers instruments pour ses expériences sur la friction, il avait donné ses ordres à Nona par signes. Elle était devenue aussi habile que lui et ils pouvaient converser ainsi sans gêner la bande de magnétophone.

— Il a passé une bonne nuit, dit Lindsey. On lui a donné un sédatif. Vous savez ce que vous devez dire. Montrez-lui le journal et persuadez-le d'avoir une conversation avec moi. C'est compris? (Nona acquiesça d'un signe de tête.) Très bien. Allez-y. Je suis à l'écoute. (Lindsey lui fit un sourire charmeur.) Il n'y a pas de temps à perdre. Vous devez réussir, Miss Jacey, c'est indispensable.

Elle prit le journal et suivit Lindsey dans le passage. A l'entrée de la caverne en L, il lui effleura le bras.

— Allez, chuchota-t-il. Pensez que votre réussite

est encore beaucoup plus importante pour vous que pour moi.

Malgré le sourire, on sentait la menace.

Nona trouva Forrester dans son fauteuil, les jambes croisées. Elle alla à lui et lui posa le journal sur les genoux.

— Tenez... Lisez ça, s'il vous plaît, dit-elle, sachant que Lindsey écoutait.

Forrester leva les yeux vers elle et lui sourit.

— Ah, bonjour, Nona. Asseyez-vous. Que m'apportez-vous là?

— Lisez, répéta-t-elle en prenant place.

Il jeta un coup d'œil au journal, puis se raidit légèrement en voyant sa photo qui s'étalait en première page. Il contempla le cliché plus petit représentant Fred Lewis. Il lut le gros titre : LE PROFESSEUR PAUL FORRESTER S'ÉCHAPPE DE L'ASILE ET TUE SON INFIRMIER.

Il lut l'article, d'un air absent; le journal se froissait à cause du léger tremblement de ses mains. Il apprit que la police menait des recherches intensives en vue de le retrouver. Il regarda les photos des hélicoptères et des soldats sautant de camions militaires pour se déployer dans les rues et fouiller toutes les maisons. Il lut l'avertissement à la population :

Le professeur Forrester est un individu présumé dangereux. Si vous l'apercevez, ne tentez pas de l'appréhender. Ne l'approchez pas mais téléphonez à la police : Paradise City 77-77.

Forrester abaissa enfin le journal et regarda Nona.

— Vous avez lu?

— Oui.

— Vous croyez ce qu'on raconte?

— C'est ce que la police et tout le monde croit, répondit-elle.

Mais ses doigts s'animèrent et dirent dans le langage des signes : Non, je n'en crois rien. Il y a un micro ici. On nous écoute.

Le regard de Forrester brilla soudain. Il regarda fixement Nona, puis il sourit et fit signe qu'il avait compris.

— Il faut que je réfléchisse à tout ça, dit-il à haute voix. Je vous en prie, Nona, donnez-moi le temps. Ne me parlez pas.

Leurs regards se croisèrent, puis ils commencèrent à s'exprimer rapidement par signes.

— Répondez à mes questions, signala Forrester. C'est la formule?

— Oui.

— Les Russes?

— Oui. Ils disent que vous seriez bien traité à Moscou.

— Ont-ils la formule?

— Sans doute.

— Je n'ai pas tué cet homme. Il faut me croire.

— Je vous crois. Je ne l'ai jamais pensé.

A voix haute, Forrester déclara :

— Je n'y comprends rien. Vous m'aviez dit que Warren nous avait installés ici. A en croire ce journal, je me suis évadé. J'aurais tué un infirmier, paraît-il. Je ne me souviens de rien.

Puis par signes, il lui dit :

— Je dois m'entretenir avec la personne responsable. Ne vous inquiétez pas, tout ira bien.

— Il y a quelqu'un qui peut tout vous expliquer dit Nona d'une voix forte. Voulez-vous lui parler, professeur?

— Oui... Peut-être. Mais je veux que vous restiez près de moi.

— Très bien. Je vais le chercher.

Nona se leva et, en suivant le passage sablonneux, elle alla retrouver Lindsey qui attendait à l'autre extrémité de la grotte.

— Il veut vous parler, dit-elle.

— Oui, j'ai entendu. Vous vous en êtes très bien tirée.

Alors qu'il l'observait, il éprouva un léger remords de conscience. Radnitz avait dit de ne rien laisser traîner. Une fois que Nona aurait accompli sa mission, il faudrait la confier à Silk. Elle serait bien trop dangereuse si on la laissait en liberté.

— Comme il veut que vous soyez auprès de lui, allons-y ensemble, dit-il.

Nona estimait à présent à sa juste valeur le sourire charmant. Il lui donnait froid dans le dos. Elle retourna avec lui dans la grotte où les attendait Forrester.

Lindsey s'assit en face du professeur. Nona s'éloigna dans l'ombre et prit une chaise à l'écart.

— J'agis au nom du gouvernement russe, annonça Lindsey. Il désire avoir votre formule. Vous avez été victime d'une dépression, au cours de laquelle vous avez malheureusement tué votre premier assistant, ainsi que votre infirmier. Vous vous êtes enfui de la maison de santé où vous étiez en traitement depuis vingt-huit mois. En voulant vous échapper vous avez frappé votre infirmier avec une telle violence que vous l'avez tué. Par le plus grand des hasards, un de mes hommes vous a trouvé errant dans les rues. Il vous a conduit ici où vous êtes en sécurité. Le gouvernement russe assurera votre protection. Il veut votre formule. Vous seul pouvez la déchiffrer. En échange de ce déchiffrement, nous vous ferons quitter ce pays et vous pourrez vous installer à Moscou où vous serez

traité avec les plus grands égards et où vous vivrez confortablement. Avant tout, professeur Forrester, vous devez déchiffrer la formule. En revanche, si vous refusez, vous serez reconduit à la maison de santé où vous resterez jusqu'à la fin de vos jours... une perspective assez désagréable. Désirez-vous qu'on vous laisse un peu de temps pour réfléchir, ou bien êtes-vous prêt à déchiffrer la formule tout de suite? Je l'ai là, sur moi.

Lindsey ouvrit un mince porte-documents et y prit une photocopie de la formule qu'il tendit à Forrester.

Nona, qui observait, fut heureuse de voir que la main de Forrester ne tremblait pas quand il prit la copie. Il la laissa tomber sur la table.

— Oui, j'ai besoin de réfléchir, dit-il après un long silence.

— Je ne voudrais pas vous presser, mais nous avons peu de temps. Pouvez-vous déchiffrer la formule, professeur?

Forrester se pencha en avant et reprit le papier. Il l'examina longuement. Nona pensa qu'il faisait exprès de prendre son temps. Trois minutes s'écoulèrent dans une atmosphère tendue, puis il leva les yeux vers Lindsey, qui avait du mal à maîtriser son impatience.

— C'est faisable... Mais je ne le ferai pas.

Le sourire de Lindsey s'effaça.

— Je crains que vous n'ayez pas le choix, professeur, gronda-t-il en se penchant.

— Pas le choix? C'est sûrement une exagération. Voulez-vous me dire pourquoi je n'ai pas le choix?

— Si vous ne voulez pas déchiffrer la formule, dit Lindsey d'une voix grinçante, on vous ramènera à la maison de santé... ou préférez-vous que

je dise l'asile de fous? Ce n'est pas ce que vous souhaitez, je pense?

— Mais pourquoi pas? rétorqua Forrester. J'y suis resté longtemps. J'y étais très bien soigné. (Il examina un moment le visage crispé de Lindsey et reprit :) L'erreur que vous commettez, c'est d'imaginer que je désire ma liberté. Vous vous trompez. Je suis arrivé à un état mental d'indifférence totale... et tout ceci, dit Forrester en montrant la photocopie, ne signifie plus rien pour moi. Aucune menace, qu'elle vienne de vous ou de quiconque, ne peut m'influencer. La vie n'a aucune valeur pour moi. Je me moque de vivre ou de mourir. Vous devriez le comprendre. Je préférerais même être mort.

Lindsey eut l'air stupéfait. Une sueur froide perla sur ses paumes. Il songea à Radnitz et à son message arrogant : *Serai de retour le 15 novembre. Espère résultats satisfaisants.* Il songea à Silk et à son silencieux. Le regard calme et droit de Forrester l'inquiétait.

— Il existe des moyens de vous persuader, professeur, dit-il.

— Vous croyez? Racontez-moi comment, répondit paisiblement Forrester.

Lindsey hésita. Il se demanda s'il ne faudrait pas consulter le docteur Kuntz, puis il estima qu'il devait agir seul.

— J'ai deux hommes sous mes ordres. Ils ne sont pas tout à fait humains. Je pourrais leur ordonner de vous obliger à déchiffrer cette formule... Tôt ou tard, le corps et l'esprit se brisent. Pourquoi endureriez-vous des souffrances aussi stupides et inutiles?

— Personne ne peut me briser, répliqua Forrester. C'est une menace stupide et inutile.

Lindsey prit sa boîte de bonbons dans sa poche, choisit un caramel, l'examina et le mit dans sa bouche.

— Ils commenceraient par votre jeune amie que voilà, dit-il en désignant Nona du menton. Votre moral n'y résisterait pas. Elle a déjà fait la connaissance de l'homme qui s'occuperait d'elle... une bête fauve.

Nona eut la chair de poule, mais elle resta immobile, les yeux posés sur Forrester. Il tourna lentement la tête vers elle, lui sourit pour la rassurer puis reporta ses regards sur Lindsey.

— Je tiens à être franc avec vous. Je pourrais vous dire, bien sûr que j'ai oublié la clef de mon code. Mais ce ne serait pas vrai. Je puis déchiffrer la formule en vingt minutes. Mais je n'ai pas l'intention de le faire. Ecoutez bien mes raisons. Au cours de mes mois d'internement, j'ai eu tout le temps de réfléchir à mon invention. Vous ne pouvez sans doute pas comprendre qu'inventer quelque chose de nouveau est un plaisir en soi, pour certaines personnes... pour moi, par exemple; en quelque sorte, c'est relever un défi. Pourtant, une fois que l'invention est au point, les personnes comme moi doivent se demander si cette découverte ne risque pas de constituer une menace. C'est pourquoi je n'ai parlé à personne de mes travaux. Je veux d'abord être certain que mon invention soit utile mais aussi qu'elle ne risque pas de menacer la paix de notre pauvre monde malade.

Forrester se carra dans son fauteuil, croisa les mains devant lui et les contempla.

— Mettons ça sur le compte de ma folie. Je sais que mon invention vaut plusieurs millions de dollars, mais l'argent ne m'a jamais intéressé et ne m'intéressera jamais. Quand j'étais à Washing-

ton, j'ai reçu des offres discrètes de la Russie comme de la Chine. On me disait de fixer mon prix. J'ai refusé. On m'a menacé comme vous me menacez. J'ai quand même refusé. J'estime que mon invention n'est pas pour notre époque actuelle. Plus tard, peut-être, quand le monde sera un peu plus adulte, on pourra l'employer sans danger, mais pas pour le moment, et quand elle sera utilisée, il faut qu'elle le soit par toutes les nations, et non par une seule.

Lindsey poussa un long soupir d'irritation.

— Professeur Forrester, nous n'avons pas le temps d'attendre, je le crains. Vous devez déchiffrer la formule ou supporter les conséquences de votre refus. La jeune fille en sera la première victime, et vous assisterez aux souffrances qu'elle aura à subir.

De nouveau, Forrester jeta un coup d'œil souriant à Nona pour la rassurer, puis il sourit à Lindsey.

— Je ne le crois pas. Diriez-vous qu'à cause de ma formule je vaudrais, tel que je suis ici, entre trois et cinq millions de dollars?

— Oui, sans doute.

Forrester plissa les yeux, hésita, et murmura :

— Oui... je crois que l'estimation est juste. Vous devez comprendre que je suis ce qu'il est convenu d'appeler un cinglé. Je vous ai déjà dit qu'il m'est indifférent de vivre ou de mourir. Je vous suppose assez intelligent pour croire ce que j'avance. Je répète : il m'est indifférent de vivre ou de mourir. Aussi, voici ce que je vais faire. Je vais me lever de ce fauteuil et sortir de ces souterrains, et j'emène Miss Jacey avec moi.

Lindsey sursauta.

— Ecoutez, professeur, vous avez été très ma-

lade... (Mais en voyant Forrester se mettre debout, il s'interrompit et appela d'une voix aiguë:) Silk!

Silk, qui était à l'écoute, arracha son casque et accourut sans bruit à l'entrée de la salle. Il se planta sous une des puissantes ampoules et regarda Forrester de son œil unique. En le voyant, Nona retint son souffle. L'horreur qu'elle éprouva devant cette figure cruelle et balafrée lui fit mal.

— Vous resterez ici, professeur Forrester, s'exclama Lindsey en se levant d'un bond. Je ne voulais pas employer la force, mais vous m'y obligerez si vous refusez de collaborer. Vous ne partirez pas d'ici avant d'avoir déchiffré la formule!

Forrester dévisagea Silk qui gardait l'issue de la grotte. Il examina son visage dur et mauvais avec intérêt.

— Est-ce le spécimen dont vous me menaciez? demanda-t-il à Lindsey.

— Oui, et il y en a un autre pour s'occuper de la fille. Je suis navré mais vous nous forcez la main. Allons, professeur, soyez raisonnable. Déchiffrez la formule et cessons cette comédie.

— Miss Jacey et moi allons partir, déclara Forrester. Je parais très sûr de moi, n'est-ce pas? C'est que je le suis. Et je vais vous dire pourquoi. Comme je vous l'ai déjà expliqué, je me moque de vivre ou de mourir. Quand j'ai reçu des menaces à Washington, j'ai compris que je ne pouvais pas risquer d'être enlevé et torturé. J'ai donc pris mes précautions. Depuis, j'ai toujours eu sur moi une ampoule de cyanogène. Elle est dans ma bouche en ce moment. Un simple coup de dent, et je serai mort. Si vous essayez de nous empêcher de partir, je mordrai l'ampoule. Est-ce clair?

Silk fit un mouvement en avant mais Lindscy

le repoussa d'un geste. Il regardait Forrester qui soutenait paisiblement son regard.

— Vous bluffez, dit Lindsey, qui avait pâli, d'une voix incertaine. Ça ne prend pas, professeur.

— Non, je ne bluffe pas. Je suis en train de me livrer à une expérience de psychologie. Vivant, je vaudrais entre trois et cinq millions de dollars. Mort, je ne vaudrais rien. En vous écoutant, en vous examinant, j'en suis venu à la conclusion que l'argent vous intéressait énormément. Je sais que vous n'hésiteriez pas à m'arracher les ongles ou à me marquer au fer rouge, mais ce que vous ne pouvez pas faire, ce que vous ne pouvez même pas songer à faire, c'est perdre des millions de dollars. Je ne vais pas vous donner la preuve que l'ampoule est dans ma bouche. Je pars, et si vous tentez de nous en empêcher, Miss Jacey et moi, vous perdrez des millions de dollars.

Les traits réguliers et distingués de Lindsey se transformèrent en un horrible masque de rage.

— Si vous partez d'ici, vous serez repris, espèce d'imbécile! cria-t-il. Ils vous enfermeront dans une cellule capitonnée! Donnez-moi la formule et je vous jure que je vous ferai parvenir à Moscou où vous recommencerez une carrière brillante! Vous serez honoré... vous pourrez poursuivre vos travaux.

Forrester secoua la tête. Il fit signe à Nona.

— Venez, Nona. Nous partons.

Silk dégaina son arme.

— Faites un pas, grinça-t-il, et je la tue! Je ne rigole pas. Faites un geste...

Nona se sentit défaillir. Immobile, elle osait à peine respirer.

— Venez, Nona, dit posément Forrester. Il n'y a rien à craindre.

Elle regarda Silk et le pistolet braqué sur elle.

Elle se tourna vers Lindsey, dont le visage était luisant de sueur, puis vers Forrester, calme, sûr de lui et souriant. Elle alla vers lui et il lui prit la main, puis ils se mirent à marcher sur le sable de la grotte, en regardant Silk.

D'une voix étranglée, Lindsey ordonna :

— Laissez-les partir!

Forrester avançait toujours. Il serrait la main de Nona dans la sienne. Les yeux brûlants de rage, Silk abaissa son arme. Forrester passa devant lui et s'engagea dans le long tunnel. Ils arrivèrent à hauteur des trois gardiens qui jouaient aux cartes. Les hommes levèrent les yeux, sursautèrent et se levèrent. Sans leur prêter la moindre attention, Forrester longea le tunnel d'un pas égal. Nona se tenait à côté de lui, toute tremblante. Elle entendit Lindsey crier :

— Laissez-les tranquilles!

Ils passèrent devant la petite grotte où le docteur Kuntz était assis. Il ouvrit de grands yeux, se leva, hésita et resta pétrifié.

La Thunderbird était garée à l'entrée du tunnel. Forrester s'arrêta près de la voiture.

— Vous saurez la conduire, Nona? demanda-t-il.

— Oui, répondit-elle d'une voix chevrotante.

— Eh bien, prenons-la.

Il s'assit à l'avant. Elle se retourna vers le tunnel et vit Silk qui l'observait. Elle ferma un instant les yeux, fit un effort pour maîtriser ses nerfs, puis Forrester lui dit :

— Allons, venez, Nona. Il n'y a rien à craindre.

Elle ouvrit les yeux, respira à fond et se glissa au volant. Elle tourna la clef de contact, accéléra et sortit du tunnel dans le soleil éblouissant.

Silk se retourna et regarda fixement Lindsey.

— Vous trouvez que vous avez bien joué? lança-t-il.

Lindsey épongea sa figure en sueur.

— Que pouvais-je faire? Il est fou! Nous le retrouverons, mais mort...

— Ah oui? La police va les ramasser dans moins d'une heure! Ils parleront. Les flics vont r'appliquer ici comme une nuée de mouches! Moi, je fous le camp!

Il rengaina rageusement son arme, tourna les talons et se mit à courir dans le tunnel.

— Attendez! cria Lindsey, mais Silk ne l'écoutait pas.

Plusieurs voitures étaient garées dans le tunnel. Les gardes se précipitèrent quand Silk monta dans une Buick.

— Foutez le camp! leur cria-t-il. Restez pas ici! Tout est foutu!

Puis il fonça sur la route déserte. Très loin devant lui il apercevait le nuage de poussière soulevé par la Thunderbird.

Lindsey hésita en entendant la seconde voiture démarrer, puis il courut dans le tunnel vers sa Cadillac. Le docteur Kuntz le rejoignit. Lindsey lui fit signe de monter, puis il démarra et sortit rapidement du tunnel.

— Que s'est-il passé? demanda le neurologue.

— Bouclez-la, grinça Lindsey. Ne me parlez pas! Son charme et son vernis d'homme du monde s'étaient envolés. Sa peur et sa rage étaient si évidentes que Kuntz en frémit. Il se tut. Lindsey lança la Cadillac en trombe sur la route. Il réfléchissait. C'était la fin de l'association avec Radnitz, se disait-il. Silk avait raison. D'ici peu, Forrester et la fille seraient arrêtés. Il serait compromis, accusé. Même si Forrester ne disait rien, la fille par-

lerait. Sa seule chance était d'arriver à Mexico avant que les recherches s'organisent. Depuis des années, il plaçait la moitié de l'argent que lui donnait Radnitz dans une banque de Mexico. Donc, question fric, il n'avait pas de souci à se faire. Son problème immédiat était de trouver la route la plus sûre et la plus rapide pour gagner cette ville. Il décida finalement de prendre une vedette rapide jusqu'à La Havane, puis là-bas un avion-taxi pour Mexico. Il faudrait qu'il retourne à l'hôtel chercher de l'argent. Bien sûr, c'était risqué, mais s'il voulait louer un bateau, il serait obligé de payer en liquide.

Il arriva au croisement de la route du désert et de la nationale et s'arrêta.

— Descendez, dit-il à Kuntz. Vous pourrez faire du stop. Allez... descendez!

Kuntz le regarda, l'air ahuri.

— Et mes honoraires? Vous m'aviez promis...

Lindsey le gifla à toute volée, d'un aller-retour furieux.

— Filez!

Les larmes aux yeux, le nez en sang, le gros médecin sortit précipitamment de la voiture. Lindsey claqua la portière et redémarra sur la nationale, en direction de la ville.

Tout en conduisant, il téléphona à l'hôtel grâce à l'appareil de la voiture. Il dit au concierge qu'il devait partir immédiatement pour La Havane et demanda qu'on lui fasse ses valises. Pourrait-on aussi lui trouver une vedette rapide? Le concierge assura qu'il s'occuperait de tout.

Comme Lindsey raccrochait, il songea au formidable pouvoir de l'argent. Il arriva à l'hôtel quarante minutes plus tard. Le concierge vint à sa rencontre.

— Le bateau vous attend, monsieur Lindsey. Vos bagages sont descendus.

— Merci. J'ai quelques papiers à emporter.

Un billet de cinquante dollars changea de mains, et Lindsey prit l'ascenseur express pour monter à l'appartement de Radnitz.

Il ne lui fallut que quelques minutes pour ouvrir le coffre-fort et y prendre une épaisse liasse de billets de cent dollars. Il les fourra dans sa poche-revolver. Il contempla un instant le luxe de l'appartement et il éprouva une pointe de regret à la pensée qu'il le quittait pour toujours.

Il songea à Radnitz, qui se trouvait probablement à Hong-Kong; il devait se demander pourquoi Lindsey ne lui donnait pas de nouvelles. Radnitz avait trop de gens à sa solde pour craindre la police. Il ne risquait jamais rien.

Eh bien, qu'il s'interroge, pensa Lindsey. Il quitta l'appartement pour la dernière fois, en claquant la porte derrière lui.

CHAPITRE VI

Chet Keegan se délectait.

Il était dans l'appartement qu'il partageait avec Silk. Les deux hommes aimaient le luxe. Ils avaient confié toute la décoration intérieure à un expert et le résultat les satisfaisait. L'appartement avait l'apparence irréaliste d'un décor de cinéma : bar, profonds fauteuils de velours côtelé jaune vif, moquette rouge sang avec rideaux assortis, innombrables miroirs qui agrandissaient les pièces.

Keegan était vautré dans un fauteuil, une seringue à la main. Il regardait Sheila Latimer, debout devant lui en nuisette noire transparente et slip à volants en lamé or. Il ricanait méchamment.

Sheila était secouée de tremblements, larmoyait, reniflait. Exprès, Keegan lui faisait attendre sa piqûre depuis trois heures et Sheila souffrait comme elle n'avait jamais souffert.

— Allez, poupée, ricana Keegan. Mendie. A genoux. Les pattes jointes, ma salope, et supplie-moi.

Sheila tomba à genoux, les yeux ruisselants de larmes, et supplia.

Keegan la contempla, puis reporta son regard sur la seringue.

— Je crois que tu peux attendre. Pourquoi se presser? Continue à mendier comme ça, poupée. Ça te va bien.

Sheila gémit et renifla.

— Je t'en supplie, Chet... Je vais mourir... Je ferai n'importe quoi... n'importe quoi... Je t'en supplie...

— T'as déjà tout fait, ricana Keegan. Et d'abord je suis pas en train. Allez, cogne-toi le front trois fois contre le parquet. Je veux te voir faire ça. Allez, vas-y, cogne fort.

Alors qu'elle obéissait servilement, le téléphone sonna. Keegan jura tout bas, hésita, puis se leva.

— Allez, cogne toujours, poupée, pendant que je répons.

Il posa la seringue sur une table et alla décrocher.

La voix de Silk était tendue.

— Fais la valise. Tout ce qu'il te faut pour un voyage rapide, dit-il. C'est foutu. Je suis avec Coogan. Je t'accorde une demi-heure pour rappliquer, ensuite je les mets. Forrester et la fille ont mis les bouts. Ils vont parler d'une minute à l'autre. Grouille.

Silk raccrocha. Keegan resta pétrifié. Il savait que Coogan possédait un bateau rapide. Ce n'était pas le genre de Silk, de paniquer. S'il fallait partir vite, fallait faire vite. Il essaya de réfléchir. Que voulait-il emporter?

Il se tourna et vit Sheila tendre la main vers la seringue. Il lui décocha un coup de pied dans les côtes qui l'envoya rouler à travers la pièce. Puis il prit la seringue d'un geste rageur et la jeta de toutes ses forces sur la terrasse où elle explosa comme une bombe miniature. Il courut dans sa chambre, empoigna une valise dans le

haut de son placard et y fourra vivement ses meilleurs complets. Il ouvrit le premier tiroir de sa commode pour prendre son passeport et une grosse liasse de billets qu'il gardait toujours sous la main en cas d'urgence. Il mit l'argent et le passeport dans sa poche et se rappela que son pistolet était dans le salon. Il l'avait retiré de son étui en rentrant avec Sheila à l'appartement. Il boucla sa valise, et entreprit de chercher son arme. Il regarda autour de lui, alla au bar où il croyait l'avoir posée mais ne vit rien. Il jura et poursuivit ses recherches du côté de l'électrophone.

— Où vas-tu? demanda Sheila.

Elle était assise dans un des grands fauteuils.

— Fous-moi la paix, crève, gronda Keegan. Nom de Dieu, où est mon flingue?

— C'est moi qui l'ai.

Keegan sursauta et la regarda. Elle se leva en chancelant et s'éloigna de lui, le pistolet braqué sur lui d'une main mal assurée.

Jamais Keegan n'avait affronté une arme. C'était toujours l'adversaire qui se trouvait sous la menace de son flingue. En voyant le petit trou noir du canon, d'où la mort pouvait cracher, il fut pris de panique. Il s'interdit de bouger.

— Donne-moi ça, souffla-t-il d'une voix rauque.

Elle renifla et tressauta. Ses yeux larmoyants étaient rouges. Malgré sa petite chemise noire transparente et les volants dorés de sa culotte, elle était répugnante aux yeux de Keegan.

— Je veux ma dose, Chet.

— Pose ce flingue! Ça pourrait partir, pauvre idiot!

Il essaya de se rappeler s'il avait mis le cran de sûreté, précaution qu'il prenait rarement. S'il l'avait mis, il pourrait sauter sur Sheila et lui arracher

l'arme, mais il ne parvenait pas à s'en souvenir et il n'avait pas le courage de risquer le coup.

— Je veux ma dose, Chet, fit Sheila en reniflant. Il me la faut.

Il regarda la terrasse derrière elle. Les éclats de verre de la seringue brisée étincelaient au soleil. Il n'en avait pas d'autre. Il se maudit de l'avoir cassée.

— Bon, d'accord, poupée, dit-il en s'efforçant de maîtriser sa terreur. Je vais t'en chercher. Calme-toi. Bouge pas. Pose le flingue.

— Je veux ma dose, Chet, répéta-t-elle.

S'il traversait tout tranquillement le salon et passait dans l'entrée, songea-t-il, elle s'imaginerait peut-être qu'il allait lui chercher une autre seringue. S'il atteignait l'entrée, il pourrait claquer la porte du salon et la fermer à clef. Ses petits yeux glissèrent vers la porte et il vit que la clef était en dehors. Il prit sa valise.

— Bouge pas, poupée. Je m'en vais t'en chercher.

Elle essuya son nez sur le dos de sa main. Alors qu'il commençait à traverser la pièce, en marchant sur des œufs, elle lui dit :

— Pose la valise.

Keegan s'arrêta pile. Il posa son bagage.

— Mais qu'est-ce qui te prend, mon petit? demanda-t-il en s'efforçant de ne pas geindre. Je vais te préparer une seringue.

— Tu fous le camp... Tu me quittes.

Le pistolet s'agita dangereusement et il frémit.

— J'ai à faire, mon chou, dit-il en songeant que Silk ne l'attendrait pas. Ne t'en fais pas. Je vais te donner une bonne dose et tu pourras venir avec moi. Hein? Qu'est-ce que t'en dis?

Sheila fut secouée d'un violent tremblement et un coup partit dans un fracas assourdissant. La balle

alla se ficher dans la porte. Des éclats de bois volèrent.

Keegan recula, affolé.

— Voyons, mon chou! glapit-il d'une voix aiguë. Pose ça! Ote ton doigt de la détente!

Elle vit la terreur dans ses yeux. Soudain, elle comprit qu'elle le tenait à sa merci. La brute qui l'avait torturée depuis de si longs mois tremblait de terreur. Elle oublia son besoin de drogue. Elle n'éprouvait plus que le désir de se venger de cet homme qui l'avait ainsi avilie. Elle se raidit, fit un effort pour tenir l'arme immobile, à deux mains, puis elle appuya sur la détente. La balle creusa un sillon dans la joue droite de Keegan. Il recula, horrifié de sentir le sang couler dans son cou et sur ses mains. Dans l'affolement, il plongea vers la porte, et Sheila fit de nouveau feu. La balle le projeta en avant. Sans savoir comment, il parvint à ouvrir la porte et chancela dans l'entrée. Une nouvelle détonation claqua. Il tomba à quatre pattes. Marchant comme une automate, secouée de tremblements et de haut-le-cœur, Sheila le suivit. Il toussait et crachait, la bouche pleine de sang. Elle s'approcha tandis que le sang qu'il perdait formait une large flaque sur le tapis.

Elle se pencha sur lui et lui chuchota les mots ignobles qu'il lui avait si souvent murmurés. Puis, comme Keegan perdait ses forces et s'affalait dans son sang, elle appliqua le canon du pistolet sur sa nuque et tira.

Les deux agents du F.B.I., installés dans leur voiture, avaient vu Keegan et Sheila entrer dans l'immeuble. Ils étaient jeunes, solidement charpentés et très capables. Walsh avait des cheveux blonds ternes et une grosse figure carrée, Hammond, le brun, des traits fins et des oreilles décollées. Ils avaient an-

noncé par radio le retour de Keegan et on leur avait dit de ne pas bouger. Si Keegan partait de chez lui, ils devaient le suivre.

Par la fenêtre ouverte de l'appartement de Keegan, leur parvint le bruit de la première détonation. Ils se regardèrent, puis sortirent de la voiture et se dirigèrent vers l'immeuble. Au deuxième coup de feu, ils se mirent à courir. Ils firent irruption dans le hall où un vieux concierge obèse lavait le carrelage.

— Keegan? lança Walsh. Quel étage?

Le concierge le regarda d'un air abruti et voulut brancher son appareil acoustique. Hammond parcourait la liste des locataires affichée sur le mur.

— Dernier étage, annonça-t-il, et ils se précipitèrent vers l'ascenseur.

Une nouvelle détonation claqua quand ils entrèrent dans la cabine. Ils montèrent sans se parler, en dégainant tous deux leur arme. Au dixième, Walsh ouvrit la porte de l'ascenseur et ils coururent dans le couloir.

Walsh sonna à la porte de l'appartement et Hammond, collé contre le mur, le couvrit. Ils attendirent, l'oreille tendue. Puis un nouveau coup de feu éclata.

Walsh se tourna vers Hammond et grimaça. Hammond approuva. Walsh recula, prit son élan et se rua sur la porte. Le panneau fut fortement ébranlé mais résista. Il recula et s'élança pour donner encore un coup d'épaule. Cette fois la serrure céda et la porte s'ouvrit à toute volée. Les deux hommes avancèrent avec prudence dans l'entrée.

Ils entendirent des sanglots. Ils contemplèrent le corps criblé de balles de Keegan. Le crâne avait éclaté.

Ils entrèrent dans le grand salon luxueux.

Sheila, à genoux, sanglotait et tapait des poings sur le tapis. Quand elle les vit elle leur cria :

— Je suis droguée... aidez-moi... Je suis droguée... Je vous en supplie, aidez-moi... aidez-moi...

La Thunderbird noire s'arrêta devant l'immeuble de la police. Nona Jacey mit le frein à main et descendit de voiture. Elle escalada les marches et entra dans la salle d'écrou.

Le sergent de semaine Charlie Tanner se curait les dents à son bureau. Il vit entrer la jeune fille et son regard ennuyé s'illumina soudain. Joli petit lot, se dit-il. Probable qu'elle a perdu son sac ou son cabot et qu'elle compte sur moi pour le lui retrouver. Ma foi, quand une pépée a des jambes comme ça, ça vaut le coup de se déranger.

— Oui, mademoiselle? fit-il en se penchant en avant.

— Je veux voir le capitaine Terrell, dit calmement Nona.

Tanner se renversa contre son dossier et gratta son gros nez. Il avait l'air scandalisé.

— C'est pas possible? murmura-t-il en secouant tristement la tête. Ma foi, ma petite demoiselle, si tous les habitants de cette ville pouvaient entrer comme ça tranquillement et voir le Chef, il pourrait pas faire son travail, pas vrai? Pour le moment, le Chef est occupé.

— Je suis Nona Jacey, et je veux parler au capitaine Terrell.

— Je suis le sergent Charlie Tanner, répliqua-t-il d'un air amusé. Je suis sergent ici au bureau depuis dix ans et même moi, je peux pas déranger le...

Il s'interrompit, cligna des yeux, se pencha en avant et demanda, sa voix escaladant les octaves :

— Comment vous dites que c'est, votre nom?

— Nona Jacey.

Tanner resta bouche bée. L'armée, la police, le F.B.I. et la C.I.A. recherchaient, et cherchaient encore, une fille appelée Nona Jacey.

— Ecoutez, ma petite, si c'est une blague...

— Je suis Nona Jacey, insista-t-elle d'un ton ferme. Je désire voir le capitaine Terrell.

— Sûr... d'accord, d'accord, bougez pas, hein?

Un peu affolé, Tanner regarda autour de lui et regretta bien d'être seul. Il se rua sur son téléphone.

— Chef? Charlie... J'ai là une jeune demoiselle... elle prétend s'appeler Nona Jacey... veut vous parler.

D'une voix très calme, Terrell lui répondit :

— Faites-la monter tout de suite, Charlie, et envoyez quelqu'un nous apporter du café.

— Mais je suis seul, Chef.

— Bon, bon, faites-la monter, fit Terrell avec un soupir, et faites-moi apporter du café dès que vous aurez quelqu'un.

— Bien, Chef.

Tanner montra l'escalier.

— Montez par là, mademoiselle, au premier la porte en face, vu?

— Merci.

Nona monta. Tanner la suivit des yeux, puis il prit son mouchoir et s'épongea le front. Il était sûr qu'il n'avait qu'un coup de fil à donner au *Paradise City Herald* pour empocher trois cents dollars. Mais à quoi pensait-il? Il pourrait demander n'importe quelle somme. Puis il chassa de son esprit ces pensées sordides et se remit à se curer les dents.

Terrell attendait sur le seuil de son bureau quand Nona atteignit le palier. Il l'examina, la reconnut d'après son signalement et s'avança.

— Miss Jacey?

— Oui.

— Entrez.

Il s'effaça et la fit pénétrer dans le petit bureau. Les yeux bouffis, le sergent Beigler, qui venait de reprendre son service, se tenait près de la fenêtre. En voyant Nona si pâle, il se hâta de lui avancer une chaise.

— Asseyez-vous, mademoiselle, murmura-t-il.

— C'est le sergent Beigler, dit Terrell en contournant son bureau pour s'y asseoir.

Nona salua Beigler de la tête et se laissa tomber sur la chaise.

— Que vous est-il arrivé, Miss Jacey? demanda Terrell lorsque Beigler se fut assis, son carnet de notes à la main. Nous vous cherchions.

Beigler jugea que c'était la plus belle litote de l'année, si on songeait aux milliers d'hommes qui passaient toute la ville et les environs au peigne fin depuis trois jours pour la retrouver.

— Je ne compte pas, fit Nona. Le professeur Forrester m'a chargée de venir ici vous dire qu'il veut parler à M. Warren.

— Où est le professeur Forrester? s'exclama Terrell en se penchant en avant.

— Je sais où il est, mais avant de vous donner l'adresse, je dois vous mettre au courant de la situation, répondit Nona.

— Oui, bien sûr. Je vous écoute.

— Le professeur Forrester ne verra personne d'autre que M. Warren.

Comme Nona parlait d'une voix altérée, les

deux hommes s'en aperçurent et lui jetèrent un regard aigu. Ils purent constater qu'elle était extrêmement tendue et faisait un grand effort pour se maîtriser.

— Il a une ampoule de... de cyanogène dans la bouche. Si on tente de l'arrêter, il se tuera, déclara Nona d'une voix de plus en plus chevrotante, les larmes aux yeux. Je vous supplie de le comprendre. Il le fera vraiment. Il... il a l'air indifférent à...

Elle s'interrompit. Son visage était d'une pâleur de cire. Elle fit mine de se lever, puis avant que Beigler puisse la retenir, elle glissa au sol.

— Appelez Maria! cria Terrell en se dressant d'un bond.

Beigler sortit en courant. Terrell s'agenouilla près de Nona en pestant contre l'exiguïté de son bureau. Il la souleva et la porta en face dans le salon d'attente qui sentait la sueur et le désinfectant. Il la déposa sur le vieux canapé de cuir avachi.

L'auxiliaire de police Maria Pinola, une solide blonde, entra avec Beigler, qui s'arrêta sur le seuil, et observa la scène avec intérêt.

— Occupez-vous d'elle, Maria, dit Terrell. Prévenez-moi quand je pourrai l'interroger.

Il retourna dans son bureau et demanda la communication avec Hamilton de la C.I.A. Il dut attendre longtemps.

— Assurez-vous qu'il n'y a pas de journalistes en bas, Joe, et dites à Charlie de fermer sa grande gueule.

Beigler acquiesça et descendit quatre à quatre. Jesse Hamilton vint enfin au bout du fil.

— Nona Jacey vient de se présenter chez nous, lui annonça Terrell. Elle sait où se trouve Forrester. Elle dit que Forrester veut voir Warren.

— Vous êtes sûr que c'est bien Jacey? s'exclama Hamilton.

— Certain.

— Racontez-moi ça depuis le début.

Terrell rapporta la conversation qu'il avait eue avec Nona, sans rien omettre.

— Elle a tourné de l'œil, conclut-il, mais je suppose qu'elle sera en état de parler quand vous arriverez.

— D'accord, je préviens Warren et j'arrive. Attention à la presse, capitaine.

— J'ai l'œil.

Trois quarts d'heure plus tard, Nona était de nouveau installée dans le bureau du Chef, en face de Terrell et de Hamilton, avec Beigler dans un coin pour prendre des notes.

— Le professeur Forrester est au 145 Lennox Avenue, déclara Nona. L'appartement appartient à un de ses amis qui voyage en Europe... Je vous en supplie, n'y allez pas. Le professeur ne parlera qu'à M. Warren. Il se tuera si un autre que lui se rend à cet appartement. Il... il...

Sa voix se brisa. Elle s'interrompit, baissa la tête et chercha son mouchoir.

Terrell et Hamilton échangèrent un regard.

— Calmez-vous, Miss Jacey, fit Hamilton avec douceur. Vous avez passé de mauvais moments. Dites-moi, vous êtes sûre que le professeur Forrester se tuerait?

Nona se tamponna les yeux et hocha la tête.

— Oui... j'en suis sûre. Il... il a l'air de se moquer de tout... C'est horrible. Il a cette petite ampoule dans la bouche...

— Le professeur a-t-il parlé de sa formule? demanda Hamilton.

— Oui... Il dit qu'il peut la déchiffrer, mais seulement si on accepte ses conditions. Il m'a demandé de le dire à M. Warren.

Nona serra les poings et fit un effort pour se maîtriser.

— Quelles sont ces conditions, Miss Jacey?

— Il ne me l'a pas dit.

— Très bien, dit Hamilton en se levant. Vous avez beaucoup de choses à nous raconter. Voulez-vous venir avec moi? Il y a des détails que nous aimerions connaître. Vous serez plus à l'aise dans un hôtel où on pourra s'occuper de vous.

Elle secoua la tête.

— Je ne peux rien vous dire tant que le professeur Forrester n'aura pas vu M. Warren. Je lui ai donné ma parole.

Nona se remit à pleurer. Hamilton regarda Terrell qui se leva, ouvrit la porte et fit signe à l'agent Maria Pinola qui attendait dans le couloir. Elle entra et posa un bras protecteur sur les épaules de Nona.

— Venez avec moi, mon chou. Je vais prendre soin de vous.

Quand elles furent parties, Hamilton ordonna :

— Faites cerner cet immeuble, immédiatement! Dites à vos hommes de ne pas se montrer. Si Forrester sort ils doivent le suivre, mais le laisser tranquille.

Sur un signe de Terrell, Beigler sortit.

— Quand Warren doit-il arriver?

Hamilton regarda l'heure.

— Pas avant dix heures.

— Vous croyez qu'elle dit la vérité?

— Oui... je crois. (Hamilton se frotta la nuque,

d'un air soucieux.) Nous avons affaire à un dingue... mais un dingue bougrement important.

Le téléphone sonna. Terrell répondit, avec impatience.

L'agent fédéral Walsh lui annonça que Chet Keegan avait été assassiné; de plus il avait sur les bras une droguée en état de crise. Qu'est-ce qu'il devait en faire?

Les inspecteurs Andy Shields et Franck Brock étaient de service de jour aux abords du bungalow de Thea Forrester. Ils montaient la garde depuis trois jours et Brock en avait assez du soleil, du sable et de sa mission.

Vingt-cinq ans, un corps puissant au cou de taureau, des muscles noueux, une figure de boxeur bien bronzée, il était fier de sa force herculéenne, mais aussi du pouvoir qu'il avait d'attirer les filles, comme un aimant la limaille de fer.

L'inspecteur Shields était différent. Maigre, dur et ambitieux, il avait la joue balafrée à la suite d'un coup de couteau et un nez cassé qui s'était mal remis. De cinq ans plus âgé que Brock, il avait quatre fois plus d'expérience.

Les deux hommes étaient assis à l'ombre d'un palmier et contemplaient la mer où des gens s'ébattaient et s'amusaient.

— C'est la belle vie, dit ironiquement Brock en cherchant une position plus confortable sur le sable. On est assis là à longueur de journée à rien faire, quand il y a dans cette baraque une sacrée fille qui demanderait pas mieux de se faire sauter par un gars comme moi... c'est contre nature!

Ça faisait deux jours que Shields écoutait ces jérémiades. Brock l'exaspérait.

— Ecrase. C'est un boulot, quoi, grommela-t-il en se levant. Je vais faire un tour.

Il avait contourné le bungalow quand Thea Forrester ouvrit sa porte et contempla la plage.

Brock retint sa respiration. Quelle femme! pensa-t-il.

Elle portait un petit peignoir de coton qui lui arrivait aux genoux. Ses cheveux sombres à reflets fauves, ses yeux verts et son corps provocant firent transpirer Brock.

Lentement, elle tourna la tête dans la direction du policier. Brock se releva précipitamment. Pendant un instant ils se regardèrent dans les yeux, puis elle sourit. Brock regarda à droite et à gauche. Shields n'était nulle part en vue. Il traversa rapidement la plage et rejoignit Thea qui l'attendait.

— Salut, murmura-t-elle. Vous êtes un de mes gardes du corps? (Elle laissa errer son regard sur la puissante carrure de Brock.)

— C'est ça. Et quel garde. (Il se frappa la poitrine.) Et quel corps... ajouta-t-il en la contemplant d'un œil admiratif.

Elle haussa un sourcil.

— J'en apprends tous les jours. (Elle appuya sa hanche contre la porte.) J'avais toujours cru que les policiers étaient durs, mauvais, des gens impossibles.

Brock sourit de toutes ses dents.

— C'est vrai. Je suis l'exception.

— Et vous vous appelez comment, Monsieur l'exception?

— Frank Brock... Frankie pour les dames.

— Vraiment? Frankie... oui. Vous avez soit, Frankie?

Brock se retourna. C'était risqué. Il n'avait pas confiance en Shields.

— Ma foi, oui, probable, mais je peux pas entrer. Je suis de service... Mais...

Elle l'examinait d'un regard insistant, qui fit monter en lui un désir fougueux.

— Et quand vous n'êtes pas de service, Frankie?

— Pas avant six heures.

— Et votre ami... celui qui a le nez cassé? Il a l'air intéressant.

Thea changea de position et son peignoir bâilla sur la rondeur d'un sein.

— Laissez tomber, déclara Brock. C'est un cave.

— Vraiment? Ah... Je vous ai promis un verre. Une bière?

— Oui, avec plaisir.

Elle pivota sur les talons et rentra dans sa maison. Brock contempla avec intérêt son mouvement de hanches. Quelle femme! se dit-il. Si seulement elle et moi...

Ses réflexions furent interrompues par un objet dur qui s'appliqua brutalement dans son dos. Une voix grinça :

— Un mouvement et je te fous la colonne vertébrale en l'air!

Brock ne bougea pas. Il se rappelait qu'il était là pour protéger cette femme contre l'attaque soudaine d'un fou dangereux. Et maintenant on lui collait un canon dans les reins. Il se pencha un peu en avant, terrifié, attendant la mort.

Soudain, le pistolet s'écarta et la voix de Shields lui dit :

— Bon Dieu! Qu'est-ce que tu fous-là, hein?

Furieux, honteux, Brock fit volte face et cédant à la colère il envoya son poing droit vers le visage balafré de Shields. Le direct était bien envoyé, mais Shields n'était pas un novice. Il pencha la tête et para le coup. Le poing de Brock lui passa par-

dessus l'épaule droite. Shields balança le canon de son arme dans la figure de Brock et l'envoya chanceler à la renverse.

Un verre de bière à la main, Thea observait les deux hommes. Elle se sentit soudain toute excitée. Des hommes qui se battaient pour elle...

— Vous vous amusez bien? demanda-t-elle.

Brock reprit son équilibre. Il avait une vilaine marque rouge à la mâchoire. Shields recula, sans quitter Brock des yeux. Puis voyant que son collègue n'insistait pas, il rengaina son arme.

— Fous-moi le camp, grinça-t-il.

Brock lui jeta un regard haineux mais Shields était son aîné. Il hésita, puis il descendit lentement la petite allée et alla retrouver l'ombre du palmier.

— Vous n'avez pas soif, inspecteur? Voulez-vous cette bière? demanda Thea.

— Non, merci. Je suis en service.

Elle l'observa, se pencha en avant et versa la bière dans un massif de fleurs à côté de sa porte.

Shields s'éloigna. Elle le laissa arriver au portail, puis elle ôta son peignoir qui glissa à terre. Elle portait le bikini le plus exigü possible. Son corps magnifique était parfaitement bronzé. Elle s'élança sur le sentier derrière Shields. En entendant le battement de ses pieds nus, il se retourna vivement. Elle le dépassa et continua à courir vers la mer.

Il hésita à peine, puis se mit à courir à longues foulées derrière Thea. Il la rattrapa alors qu'elle entrait dans l'eau et l'empoigna par le bras.

— Excusez, madame, mais il faut rentrer. C'est trop dangereux. Mes ordres...

Elle se dégagea brusquement et courut dans les vagues. Shields voulut la suivre mais il s'arrêta. Déjà l'eau recouvrait ses chaussures. Il jura tous bas

en la voyant s'éloigner à la nage. Après un instant d'hésitation, il ôta vivement ses souliers, son pantalon et sa chemise pendant que Brock arrivait en courant.

— Tu vas faire trempette? ricana Brock.

Shields jeta son étui à pistolet sur le sable.

— Boucle-la, petit con. Cette pute pourrait se faire tuer!

En caleçon, il courut et plongea dans la mer.

Thea nageait bien mais elle n'arrivait pas à la cheville de Shields. Elle se retourna et le vit approcher à une allure qui la surprit. Elle cessa de nager et se maintint à la surface tout en dénouant la cordelière de son bikini. Un autre geste vif et elle se débarrassa de son soutien-gorge. Puis elle leva les bras et se laissa couler. Shields plongea, remonta derrière elle, la saisit sous les aisselles et la tint si fort qu'elle fut incapable de se débattre. Ce n'était pas ce qu'elle avait prévu. Elle jugea que le mieux était de simuler un évanouissement. Elle ferma les yeux et se laissa aller.

Shields la déposa sur la plage, puis la traîna sur le sable.

Brock la contempla bouche bée alors que, les yeux fermés, elle feignait d'avoir du mal à respirer.

— T'as jamais vu une pute à poil? demanda Shields en prenant sa chemise pour la jeter sur la nudité de Thea. Pour l'amour de Dieu! Elles sont toutes pareilles. Prends mes vêtements.

Shields souleva Thea, la jeta sur son épaule et se dirigea vers le bungalow.

Brock, pétrifié, contemplait le long dos nu, les fesses rondes et les jambes fuselées.

Secouée sur l'épaule de Shields, Thea murmura :

— Vous êtes un salaud... mais vous êtes un homme. Je suis à vous quand vous voulez.

Il ne répondit pas. Il la porta dans le bungalow et la balança sur le divan.

— Restez là, dit-il sans la regarder. Si vous nous causez encore des ennuis, je vous emmène au poste.

A genoux sur le divan, penchée en avant, ses seins lourds tombant un peu comme des fruits mûrs, Thea le regarda sortir.

Assis autour de la table, les cinq hommes regardaient Mervin Warren arpenter le tapis de son luxueux salon de l'hôtel Belvédère.

Il y avait là le Chef de la Police Terrell, Jesse Hamilton de la C.I.A., Roger Williams du F.B.I., le docteur Max Hertz de la maison de santé Harrison Wentworth et Alec Horn, le secrétaire de Warren.

Warren interrompit son va-et-vient et demanda :

— Pouvons-nous croire ce que dit cette fille?

Il regardait Terrell.

— Oui, je le crois, répondit le Chef. A mon avis, il est peu probable qu'elle nous ait menti.

— Elle dit que Forrester est en possession de cyanogène, dit Warren. Elle prétend qu'il se tuera si on essaye de le capturer. Vous, docteur, vous avez eu ce malade chez vous pendant vingt-huit mois. Comment n'avez-vous jamais découvert cette ampoule? Il devait l'avoir sur lui quand il vous a été confié.

Le docteur Hertz haussa les épaules.

— Ça ne me surprend pas. Songez que malgré le meilleur système de sécurité du monde, Hermann Goering a gardé son poison sur lui et a choisi son moment pour se suicider.

Warren réfléchit à ce rappel et hocha la tête.

— Oui... en effet. Pensez-vous que le professeur Forrester soit capable de se tuer?

— Absolument, répondit Hertz sans hésiter. Nous avons affaire à un homme qui n'accorde aucune valeur à la vie. Il est même possible qu'il se soit déjà tué... comme ça, par caprice.

Warren se remit à tourner en rond. Puis, après une minute ou deux, il dit :

— Très bien, docteur. Je vous remercie. Voulez-vous vous tenir à notre disposition?

Hertz parti, Warren revint à la table.

— Forrester ne peut pas nous échapper? demanda-t-il à Williams.

— Impossible. Tout le quartier et l'immeuble sont cernés.

— Vous en êtes bien sûr?

— Oui, monsieur.

Warren réfléchit sombrement, puis il murmura :

— Je serais plus tranquille si le capitaine Terrell et vous étiez sur place. Puis-je vous demander de vous occuper de cette opération?

Williams et Terrell savaient tous deux que Warren voulait s'entretenir seul à seul avec Hamilton. L'affaire était à présent ultra-secrète et Hamilton était de la C.I.A.

Après le départ des deux hommes, Warren reprit :

— Forrester est en ce moment l'homme le plus important des Etats-Unis, Jesse. Nous devons avoir son invention. Il parle de conditions. Je ne sais pas ce qu'il entend par là, mais quelles que soient ses conditions, nous devons les accepter, du moment que nous pouvons avoir la certitude qu'il déchiffrera la formule. Je tiens cet ordre du président en personne. (Il contempla la surface polie de la table.) On m'a donné carte blanche. Il ne doit pas y avoir d'accroc. C'est bien compris?

— Et si Forrester sort de cet appartement? Que ferons-nous?

— Il ne sortira pas. J'en ai la certitude. Une intuition, si vous voulez.

Warren alluma une cigarette. Il n'en pouvait plus. Ce matin même, il avait eu deux conférences avec le président, puis il avait dû se presser pour attraper de justesse l'avion de Paradise City. Il était accablé par le fardeau de ses responsabilités.

— Savez-vous si je peux joindre Forrester par téléphone? demanda-t-il.

— Bien sûr. J'ai le numéro, attendez...

Hamilton feuilleta son carnet. Warren écrasa dans le cendrier sa cigarette à peine commencée.

— Voulez-vous me le demander, s'il vous plaît?

Hamilton demanda une ligne extérieure à la standardiste. Puis il forma le numéro. Dès qu'il entendit la sonnerie, il passa l'appareil à Warren.

Ils attendirent. Enfin une voix d'homme répondit :

— Oui?

— Professeur Forrester? demanda Warren, d'une voix bien posée.

— Lui-même.

— Ici, Mervin Warren. Comment allez-vous, Paul?

Un long silence, puis Forrester soupira :

— Oh... oui, je vais bien. Quand nous voyons-nous?

— Je rentre à peine de Washington. Le président vous envoie son bon souvenir, Paul. Il veut que vous sachiez...

Quand nous voyons-nous? coupa la voix nette et glaciale.

— Je peux venir tout de suite.

— Miss Jacey vous a parlé de mes conditions? Vous devez venir seul. C'est bien compris?

— Oui... naturellement.

— Alors je vous attends, dit Forrester et il racrocha.

Warren repoussa sa chaise et se leva.

— Il veut me voir seul.

Hamilton s'alarma.

— Il pourrait être dangereux, monsieur, fit-il en se levant aussi. Je ne crois pas que ce serait prudent de...

— Le président considère Forrester comme l'homme le plus précieux de ce pays, à l'heure actuelle. Forrester veut me voir. Je dois y aller... Allons-y.

Un rapide trajet en voiture de dix minutes les amena à Lennox Avenue, une paisible artère résidentielle de la proche banlieue. Les deux extrémités de la rue étaient barrées par la police. Quand la voiture de Warren s'arrêta, Terrell surgit de l'obscurité.

— J'ai téléphoné à Forrester, lui dit Warren en descendant de voiture. En aucun cas vous ne devez agir sans mon ordre. Il faut entrer dans son jeu. Où est son appartement?

Terrell tendit le bras.

— L'immeuble en pierre. Dernier étage.

— Hamilton et vous, venez avec moi. Vous attendrez à l'étage au-dessus du sien et vous ne bougez que si je vous appelle.

— Il sera peut-être trop tard, murmura Hamilton.

— Eh bien, il sera trop tard.

Les trois hommes entrèrent dans l'immeuble. Ils prirent l'ascenseur jusqu'au sixième. Terrell et

Hamilton quittèrent la cabine. Warren appuya sur le bouton du septième.

Arrivé sur le palier, il vit une porte entrebâillée, d'où filtrait de la lumière. Il s'avança, s'arrêta devant la porte puis, élevant la voix, il cria :

— Professeur Forrester?

— Oui. Vous êtes seul?

L'ombre de Forrester, longue et mince, barra le vestibule.

— Je suis seul. Puis-je entrer?

— Oui.

Warren pénétra dans un living-room confortablement meublé. Les murs disparaissaient sous des rayonnages de livres. Des tapis persans anciens jetaient des notes de couleur sur la moquette anthracite.

Paul Forrester était debout au fond de la pièce, la figure cachée dans l'ombre projetée par un lampadaire.

Warren ferma la porte et, s'avançant d'un pas nonchalant, s'assit sur un fauteuil éloigné de Forrester.

— Eh bien, Paul... voilà bien longtemps qu'on ne s'est vus, dit-il d'un ton très calme. Le président vous envoie ses meilleures amitiés.

— Merci. (Forrester eut l'air de se défendre un peu mais il resta debout dans son coin.) Ce ne sera pas long. Vous êtes au courant de ma formule. Inutile d'en discuter. J'ai décidé de vous la donner, mais à une condition.

Warren poussa un profond soupir.

— Vous déchiffrez la formule à une seule condition?

— Oui.

Warren faisait un effort pour distinguer la sil-

houette sombre. Il aurait voulu mieux voir l'expression de Forrester.

— Et quelle est cette condition?

— Ma femme doit se trouver ici demain à onze heures et j'exige qu'on nous laisse seuls.

Warren sursauta. C'était la dernière demande à laquelle il s'attendait. Il réussit à cacher sa surprise, pendant que son esprit travaillait rapidement.

— Votre femme, Paul? Je ne sais pas où elle est, mais on doit pouvoir la retrouver, j'imagine. Ne pourriez-vous nous accorder un peu plus de temps? Je suis sûr qu'elle pourrait être ici à trois heures. Cela vous irait-il?

Forrester ne bougeait pas. Il y eut un long silence tendu, énervant, puis il dit :

— Oui... mais pas plus tard que trois heures.

— Si je parviens à organiser cette rencontre, vous déchiffrez la formule?

— Je vous ai donné ma parole. Si ma femme n'est pas là à trois heures de l'après-midi, vous ne l'aurez pas. C'est bien compris?

— Ecoutez, Paul, nous avons travaillé longtemps ensemble. Pourquoi tenez-vous à revoir votre femme? Elle ne vous a guère rendu heureux, après tout. Pourquoi voulez-vous la revoir?

D'une voix glacée, sans timbre, et si amère que Warren en eut froid dans le dos, Forrester déclara :

— J'ai laissé un travail inachevé. Je suis une personne d'ordre. Tant que je n'aurai pas achevé ce travail, mon esprit ne connaîtra pas le repos.

— Ne vaudrait-il pas mieux l'oublier? Voyons, elle ne vaut pas grand-chose. Je veux vous voir reprendre votre situation avec toutes ces magnifiques perspectives...

Forrester recula dans l'ombre.

— Vous connaissez ma condition.

— Vous n'avez pas l'intention de lui faire du mal?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire? cria Forrester. Vous venez de dire qu'elle ne valait rien. Elle et ma formule m'appartiennent. Vous avez jusqu'à demain trois heures.

Il entra dans une chambre et ferma la porte à clef.

Warren resta un moment pétrifié, profondément remué, les mains moites, le front en sueur. Puis, lentement, il se leva et quitta l'appartement.

Hamilton et Terrell l'attendaient sur le palier du dessous.

— Venez, dit-il à Hamilton. (Puis à Terrell :) Maintenez vos hommes ici, capitaine. Comme Forrester ne peut pas s'échapper, vous allez retirer les gardes de Mme Forrester. Je ne veux pas que la presse apprenne que nous avons surveillé son bungalow. Vous comprenez?

— A vos ordres, répondit Terrell. Très bien, je vais rappeler mes deux hommes.

Son regard perplexe exprimait une question qui resta sans réponse.

Les trois hommes reprirent l'ascenseur. En voyant la figure blême et crispée de Warren, ni Terrell ni Hamilton n'osèrent demander comment il avait trouvé Forrester.

— Nous rentrons à l'hôtel, dit Warren à Hamilton en l'entraînant rapidement vers la voiture.

Warren attendit d'être seul avec Hamilton dans son appartement du Belvédère pour parler.

— Asseyez-vous, Jesse. Nous avons une sacrée décision à prendre. (Il se mit à arpenter le grand salon, les mains crispées derrière le dos.) Forrester me dit qu'il déchiffrera la formule mais à une seule

condition... Je ne sais pas si je dois vous la révéler... Cette décision devrait être de mon seul ressort, mais, franchement, je ne m'en sens pas capable.

— Je devine la condition, répliqua Hamilton. Je l'ai vue venir. Nous avons en face de nous un dingue qui est en mesure de nous faire chanter. Il consent à nous fournir la formule en clair si nous lui permettons d'assassiner sa femme... c'est bien ça, non?

Warren était stupéfait.

— Comment l'avez-vous deviné?

— Oh, c'est logique. J'ai étudié le dossier Forrester. J'ai discuté de son cas avec Hertz. Le fil qui maintenait sa raison s'est brisé quand il a surpris son premier assistant au pieu avec sa femme. Il a liquidé l'amant. On l'a empêché de tuer sa femme. Hertz prétend que ce travail inachevé lui empoisonne l'esprit. Depuis des mois et des mois, il rumine son échec. Si nous voulons la formule, nous devons lui livrer sa femme.

— Mais vous n'y songez pas, voyons! protesta Warren, d'un ton choqué.

— Je me suis renseigné sur Thea Forrester. C'est une traînée, c'est tout. Si on apprenait sa mort subitement, personne ne la pleurerait, croyez-moi. Nous devons accepter la condition de Forrester.

Warren regarda Hamilton avec stupéfaction.

— Enfin voyons, Jesse, nous parlons d'une vie humaine...

— Monsieur! (Le ton sec d'Hamilton fit taire Warren.) Puis-je vous rappeler ce que vous avez dit au début de cette opération? Vous avez dit qu'il vous fallait la formule à tout prix et que nous devions accepter les conditions de Forrester,

quelles qu'elles soient. Vous avez dit que le président vous avait donné carte blanche!

— Oui... je sais ce que j'ai dit, répliqua Warren, mais ça!

— On vous propose un marché. Nous avons la formule et la femme meurt. Si nous la protégeons, nous perdons à la fois Forrester et la formule. Si nous contentons Forrester, son métal nous donnera une avance considérable sur la Russie dans la course à l'espace. La vie d'une femme sans aveu n'est rien à côté de la perte d'une formule qui nous apportera la sécurité pendant un sacré bout de temps. Il est impossible de le forcer à nous donner la formule, à moins de consentir à lui livrer sa femme. Voilà la situation.

— Mais nous ne pouvons pas le laisser assassiner cette femme! cria Warren.

— J'aimerais bien pouvoir vous écarter de tout ça, monsieur. Mais c'est impossible. La C.I.A. a l'habitude de ce genre d'histoires. Quand un individu devient un danger pour l'Etat, notre devoir est de l'éliminer. Je vous en prie, laissez-moi faire. Je m'occuperai de tout. Mais vous devrez vous charger de Forrester. Le vrai problème, à mon avis, ce sera de demander à Mme Forrester d'aller à l'appartement où se cache son mari. Elle refusera. Il faudra que vous persuadiez Forrester de venir chez elle.

Warren le regarda comme s'il n'en croyait pas ses oreilles.

— Mais même si j'arrivais à le persuader d'aller chez elle, comment expliquer à la presse qu'il nous a échappé? Qu'il a franchi le cordon?

— Il y a une porte de service. Je peux le faire sortir. J'endosserai la responsabilité de son évasion. L'affaire est trop importante pour qu'on se

soucie de ces détails. Nous devons faire attention avec Terrell. Il ne marchera pas, lui.

— Du point de vue de la presse, comment Forrester aura-t-il retrouvé sa femme?

— Elle est dans l'annuaire... j'ai regardé. Comme vous dites, du point de vue de la presse, Forrester trouve son nom dans l'annuaire du téléphone, sort par la porte de service, évite mes hommes, vole une voiture que nous aurons garée à proximité, et se rend au bungalow... Vous et moi, monsieur, nous nous trouverons au bungalow pour surveiller. Quand il aura terminé ce qu'il veut faire, nous devons nous présenter avec la formule et la lui faire déchiffrer avant qu'il change d'idée.

Warren grimâça et soupira :

— C'est... c'est au-dessus de mes forces...

— C'est votre devoir, insista Hamilton d'une voix dure. Vous devez le faire.

— Et ensuite? Que ferons-nous de Forrester?

— Vous aurez la formule en clair. Je m'occuperai de Forrester, dit Hamilton. Une fois que vous aurez votre formule, vous partirez. Puis je ramasserai tout ce qui traîne... c'est mon métier. (Hamilton se pencha en avant, les deux mains sur la table.) Demain matin de bonne heure, vous téléphonerez à Forrester et vous lui direz que vous voulez le revoir...

CHAPITRE VII

Le capitaine Terrell arriva à son bureau le lendemain matin un peu après neuf heures. Il n'avait dormi que trois heures et sentait le poids des ans.

Au lieu de saluer jovialement Charlie Tanner en entrant, il lui adressa un petit signe de tête et monta immédiatement au premier.

Connaissant les symptômes, Charlie envoya aussitôt un agent chercher du café au galop.

Le temps que Terrell s'installe et se mette à lire avec lassitude la pile de rapports qui l'attendait déjà, l'agent venait poser le gobelet de café à portée de la main du capitaine.

— Merci, Jack, soupira Terrell.

Beigler et Lepski arrivèrent. Terrell posa deux autres gobelets de carton sur son bureau.

— Allez... servez-vous.

Il but un peu de café, soupira encore, se carra dans son fauteuil et regarda Beigler.

— Alors? Quoi de neuf?

— On a ôté les gardes à Mme Forrester. Tom est au courant.

— Tom, je vous écoute.

— Voilà le rapport détaillé, Chef, dit Tom

Lepski en posant des papiers sur le bureau. Lindsey et Silk ont mis les bouts. Lindsey a pris une vedette rapide, direction La Havane. Silk a pris un bateau rapide lui aussi, destination inconnue. Le bateau appartient à Alec Coogan. Si jamais Coogan revient, je le ramasserai. A mon avis, les deux hommes sont au Mexique à l'heure qu'il est. J'ai alerté la police mexicaine, mais vous les connaissez. J'ai causé avec la petite Jacey. Elle dit qu'il y avait un médecin qui soignait Forrester et elle m'a donné un bon signalement. Tout est là dans mon rapport. Keegan est mort. La fille qui l'a buté est droguée et dingue. Si jamais nous arrivons à la remettre d'aplomb, elle pourra nous aider à épingle Lindsey et Silk. Lindsey est bien connu au Belvédère. Il habitait le plus bel appartement, loué à l'année par Herman Radnitz.

Terrell savait que tout cela ne le mènerait nulle part. L'enquête n'était plus de son ressort.

— Très bien, Tom, fit-il. Vous pouvez aller vous reposer.

Quand Lepski fut sorti, Terrell dit d'un ton las :

— Il se passe quelque chose qui ne me plaît pas, Joe. Pourquoi laisser ce dingue seul dans l'appartement? Pourquoi ne l'a-t-on pas arrêté? Pourquoi enlever mes hommes de chez Mme Forrester?

— Oui, répondit Beigler, mais tout ça ne nous regarde plus. Nous avons autre chose à faire. (Il but son café, se leva et sourit à son Chef.) C'est pas vrai?

— Sans doute, murmura Terrell et, prenant le rapport de Lepski, il se mit à le lire.

Pendant ce temps, Warren à son hôtel, demandait une ligne extérieure. Il appela Forrester. Il

dut attendre, car tous les appels à ce numéro étaient suspendus. Hamilton avait pris soin que personne d'autre que Warren ne puisse téléphoner à Forrester. Enfin, Warren entendit la voix du professeur.

— Ici, Warren.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda Forrester d'une voix sèche et irritée.

— Il faut que je vous revoie, Paul. Puis-je passer d'ici une heure?

— Qu'est-ce que vous voulez?

— Je ne peux pas parler au téléphone. Je viendrai seul. Dans une heure.

— Bon, mais ne croyez pas que vous me ferez changer d'avis. Vous connaissez ma condition.

— Oui... Très bien, Paul, à tout à l'heure.

Warren raccrocha et fit la grimace. Hamilton, l'air fatigué, se leva.

— Alors?

— Il n'a pas l'air content, mais il accepte de me recevoir.

Warren alla à la table où s'étaient étalés les journaux du matin, et contempla les titres énormes.

— La vie serait plus simple sans la presse. n'est-ce pas? murmura-t-il. Enfin... Où est Nona Jacey?

— Avec son fiancé, dans un avion à destination de la Jamaïque, répondit Hamilton. Je les ai embarqués ce matin à l'aube. J'ai voulu les éloigner. On leur a dit de garder le silence. Un de mes hommes est avec eux, mais ils ne le savent pas. Quand tout sera tassé, ils reviendront, pas avant.

— Et Mme Forrester?

— Je la fais surveiller par un de mes agents. Elle ne fait rien... elle reste chez elle.

Mais Hamilton se trompait. Thea Forrester était en train de faire ses bagages. Elle avait écouté la radio, lu les journaux, appris que son mari fou était en liberté, terré dans un appartement en ville, et elle avait décidé de quitter Paradise City pour New York.

Mais avant de pouvoir quitter la Floride, elle devait se procurer un pécule. Elle finit par jeter son dévolu sur Wallace Marshall, le président de la National Bank, à qui elle comptait demander dix mille dollars.

Vers onze heures, elle quitta le bungalow qui était discrètement surveillé par l'agent Mark Dodge de la C.I.A. Il avait un walkie-talkie à la main.

Il vit Thea se diriger vers le garage et sourit. Il avait déjà ôté la tête de Delco; la voiture de la jeune femme ne pourrait pas démarrer. Au bout de plusieurs minutes, il vit sortir Thea du garage, la mine furieuse.

Le téléphone de Mme Forrester était constamment branché sur une table d'écoute et, quand elle voulut appeler le garage voisin, un agent de la C.I.A. bloqua sa ligne; elle n'obtint ainsi que le signal occupé. Après avoir essayé d'appeler pendant vingt minutes, elle forma le numéro d'une agence de location de voitures. Nouveau blocage de la ligne. Elle téléphona ensuite aux réclamations et cette fois elle n'obtint plus de tonalité.

Elle raccrocha d'un geste furieux et alluma une cigarette. Ses yeux verts fulguraient tandis qu'elle réfléchissait.

Voiture en panne... téléphone en panne... la garde de police ôtée...

Elle se sentit soudain isolée et elle eut peur. Au même moment, Warren arrivait devant le 145 Lennox Avenue.

Cette fois, il trouva la porte de l'appartement d'en haut fermée. Il sonna et attendit. Silence. Il se rappela les paroles du docteur Hertz : Forrester était capable de se suicider soudain, sur une impulsion. Il sonna encore et poussa un soupir de soulagement en entendant grincer la serrure.

Warren attendit encore, puis il poussa la porte.

— Paul? Tout va bien. Je suis seul.

— Entrez, dit Forrester.

Warren avança avec prudence dans le salon. Forrester avait reculé et se tenait sur le seuil de la chambre, le regard froid et méfiant.

Warren referma la porte et dit d'une voix posée :

— J'espère que vous ne vous fâcherez pas, Paul. Nous avons des ennuis. Ne croyez pas que nous n'acceptons pas votre condition, mais il ne nous est pas possible de vous amener votre femme. C'est à vous d'aller la trouver. Elle sait où vous êtes. Nous ne pouvons pas la traîner ici de force. Elle habite un bungalow, seule. Vous ne pourrez pas y aller avant la nuit. Si vous consentez à attendre neuf heures du soir, je vous conduirai au bungalow et vous y laisserai. Cela vous convient-il?

Forrester le regarda d'un air méfiant.

— Vous n'essayez pas de faire le malin, hein? Je sais que vous l'êtes, mais inutile de jouer au plus fin avec moi. Je sais qu'il est possible de m'enlever mon ampoule avant que je puisse m'en servir... aléatoire mais possible. Mais vous n'aurez quand même pas la formule si vous n'acceptez pas ma condition. Vous devez comprendre que les Russes risquent de trouver mon idée. Je ne le crois pas, mais ça

peut arriver. Ils la découvriront certainement dans cinq ou six ans. Mais alors vous bénéficierez d'une grande avance. Je comprends vos difficultés. Très bien, j'attendrai. Mais rappelez-vous que c'est vous qui perdez du temps, pas moi.

— Je serai là ce soir à huit heures quarante-cinq, dit Warren. Je vous conduirai chez elle. Y a-t-il quelque chose que vous désiriez... un peu de nourriture? Je ne peux rien vous apporter?

— Rien. (Forrester regarda fixement Warren et se reprit.) Si, il y a quelque chose. Je voudrais un couteau à découper. Un couteau particulier. La lame doit mesurer huit centimètres et le manche doit être clouté de cuivre. Comme le couteau dont ma femme m'a fait cadeau, un jour. On trouve ce modèle chez Drew et Stanton, à Main Street.

Warren s'efforça de répondre calmement.

— Très bien, Paul. Je vous l'apporterai.

Forrester recula dans la chambre et ferma la porte.

Le Peninsula Hôtel, bien que désuet, est quand même le meilleur hôtel de Hong-Kong. Herman Radnitz, qui voulait toujours ce qu'il y a de mieux, descendait naturellement au Peninsula.

Il venait de déjeuner d'un carry et buvait du thé de Chine dans un vaste salon, en parcourant une liasse de documents. Le projet de barrage se présentait bien. Dans quelques jours, il pourrait partir pour Pékin. Cependant, il ne se sentait pas à l'aise. Ça faisait trois jours qu'il n'avait plus de nouvelles de Lindsey. Pourtant Lindsey aurait dû déjà avoir fait déchiffrer la formule ZCX.

Radnitz posa ses papiers sur la table et but une gorgée de thé. Ses yeux, sous les paupières lourdes,

étaient songeurs. Y avait-il eu un pépin? Pourquoi Lindsey n'avait-il pas donné signe de vie? Comme pour répondre à la question qu'il se posait, un chasseur chinois s'approcha avec un papier sur un plateau d'argent.

— Un Téléx, monsieur, dit le chasseur.

Radnitz prit le message roulé et la longueur lui fit froncer les sourcils. Sa grimace s'accrut quand il lut l'en-tête du message : H.H.H. U (Rpt) U.

Ce code voulait dire « Pour vous seulement. Très urgent ». Il vit que l'expéditeur était son secrétaire, Fritz Kurt. Il se leva, l'air furieux et se dirigea vers l'ascenseur, qui l'emporta rapidement à son appartement du second étage. Il s'assit à son bureau et lissa le Téléx devant lui. « Pour vous seulement » signifiait qu'il devait décoder le message lui-même. Il prit dans la poche de son gilet un mince carnet de cuir et un crayon en or et se mit au travail.

Il lui fallut une bonne demi-heure pour décoder le message et comprendre que l'opération si soigneusement projetée avait échoué. Forrester était entre les mains de la C.I.A. Lindsey avait disparu; il s'était vraisemblablement réfugié au Mexique. Keegan était mort, Silk parti pour La Havane.

Radnitz était figé sur place. Son rêve de quatre millions de dollars s'envolait.

Il reporta toute sa rage contre Jonathan Lindsey. Il soupçonnait depuis longtemps Lindsey de placer de l'argent à Mexico. Ainsi, cet imbécile s'imaginait qu'il allait pouvoir s'installer tranquillement à Mexico, vivre de ses rentes et se croire à l'abri de la vengeance de Radnitz. Pauvre idiot!

Le regard froid, Radnitz rédigea un bref Téléx, le mit en code et sonna.

L'inspecteur Franck Brock se réveilla lentement dans le dortoir de la police qu'il partageait avec trois autres inspecteurs. Il consulta sa montre. Onze heures du matin. Le dortoir était désert. C'était son jour de congé, et il s'étira, bâilla, passa sa main dans ses cheveux noirs et prit une cigarette. Il l'alluma et se laissa retomber sur le lit de camp.

Sa mâchoire était douloureuse et il la tâta avec précaution. Ce salaud de Shields lui avait flanqué une sacrée dérouillée.

Il aspira une bouffée de fumée, toussa, puis contempla le plafond. Il s'était réveillé deux fois, au cours de la nuit, et avait eu la vision de ce corps nu sur le sable. Quelle femme! En songeant à elle, il se sentit brûler. Si ce salaud de Shields n'était pas arrivé au moment où elle lui offrait de la bière...

C'était son jour de congé. Il rejeta le drap et se leva. Il savait que le bungalow n'était plus surveillé. Il alla à son armoire et vit qu'il avait un peu plus de cent dollars d'économies. Et s'il allait là-bas, l'invitait à déjeuner et la ramenait au bungalow? Il revit le magnifique corps nu... Après avoir écrasé sa cigarette, il alla se raser avec soin, prit une douche, se frictionna à l'eau de Cologne. Puis il choisit son costume le plus élégant, un poids-plume bleu clair. Il circa ses souliers noirs, prit une cravate rayée rouge et blanc. En s'habillant, il s'aperçut qu'il avait les mains tremblantes.

Il était midi trente-cinq quand il arriva chez Thea Forrester. Il avait laissé sa voiture sur la route, à l'ombre d'un palmier. Cette voiture était bien connue de ses collègues et il jugea préférable de ne pas se garer devant le bungalow. On lui avait dit que la

maison n'était plus gardée, mais il s'en approcha tout de même avec prudence.

Le hasard voulut qu'à l'arrivée de Brock, l'agent Dodge fût en train de déballer un carton de sandwiches. Brock sonna à la porte du bungalow et Dodge ne le vit pas.

La porte s'ouvrit et Thea apparut.

— Salut, dit Brock. Vous vous souvenez de moi? Frankie.

Thea fut heureuse de le voir. C'était un policier; ça peut toujours être utile. Elle lui adressa son sourire le plus provocant.

— Mais bien sûr, dit-elle. On ne vous oublie pas. Qu'est-ce qui se passe?

Brock la contemplait, de ces yeux pénétrants qui lui valaient bien des succès féminins.

— Vous ne me faites pas entrer? Je suis de congé...

Le sourire de Thea devint un peu moins cordial. Pas question que ce petit péquenaud ose essayer de se placer, pensa-t-elle. Mais il pouvait réparer sa voiture.

— Entrez, dit-elle en reculant dans le salon en désordre... Asseyez-vous. Je vais vous chercher la bière.

Brock s'assit. Il la regarda aller dans la cuisine et son cœur se mit à battre. Après tout, pourquoi l'emmener déjeuner? pensa-t-il. Ça me coûterait au moins trente dollars. Dès que j'aurai fini ma bière, je jouerai mon grand jeu. Je parie qu'après quatre jours sans homme, elle doit en mourir d'envie.

Thea revint avec un grand verre de bière qu'elle posa sur la table. Elle vit la sueur perler au front de Brock et remarqua que sa main tremblait en prenant le verre.

Elle s'assit, en se disant que ce péquenaud devait être un chaud lapin. Je ferais bien de l'avoir à l'œil, songea-t-elle. Je parie qu'il me prend pour une fille facile...

— Vous vous y connaissez en mécanique, Frankie? demanda-t-elle. Ma voiture est en panne. Je n'arrive pas à la faire démarrer.

— Je suis votre homme, assura Bock en riant. Les bagnoles, ça me connaît.

— J'aimerais que vous veniez jeter un coup d'œil à la mienne. J'ai rendez-vous dans une demi-heure. Elle est au garage... Soyez gentil et allez me la réparer.

— Sûr...

Brock se passa une main sur le front, laissa errer son regard sur les longues jambes et les courbes de Thea et sourit.

— Si je suis gentil avec vous, faudra être gentille avec moi, hein?

La figure de Thea se durcit.

— Ecoutez, petit, ne vous faites pas d'idées. J'aime les hommes, pas les gamins. Votre chef sait que vous êtes ici?

— Je m'en vais vous montrer que je suis un homme, poupée, déclara Brock. J'ai encore jamais déçu une fille. Essayons, hein? Allez... Venez, vous me direz merci!

Il se leva, le sourire figé, le cœur battant à se rompre.

— Sortez! cria Thea. Allez, dehors! Ouste!

Elle bondit et alla ouvrir la porte.

Brock la saisit et l'attira contre lui. Il était persuadé à tort qu'elle serait comme toutes les filles qu'il avait séduites. Les bousculer, jamais accepter un refus, les embrasser avec fougue et elles étaient à vous,

tels étaient ses principes. Seulement, ce coup-ci, ça ne marcha pas.

Thea se laissa aller contre lui, puis elle lui décocha un terrible coup de genou entre les jambes et lui égratigna la figure de ses ongles pointus.

Brock chancela et recula, les deux mains au bas-ventre, la figure en sang.

— Foutez le camp! glapit-elle.

Brock souffrait le martyre. Il la voyait comme à travers un brouillard rouge. Fou de rage et de douleur, il leva le poing, balança le bras, sentit ses phalanges s'écraser contre la joue de la fille. Elle partit à la renverse, heurta la table, glissa dessus, ses longues jambes en l'air, et alla s'écrouler de l'autre côté, en renversant la table sur elle.

Brock, pétrifié, les mains au bas-ventre, regarda les gouttes de sang qui coulaient de ses joues tomber sur le tapis.

Au bout d'un moment, la douleur se calma un peu. Il prit son mouchoir et se tamponna la figure. Il n'apercevait que les longues jambes de Thea et la courbe d'une hanche; sa tête et le reste de son corps étaient cachés sous la table. Il hésita, fit un pas vers elle et s'arrêta. Il était fou de l'avoir frappée avec une telle violence, pensa-t-il. Il ne pouvait pas la laisser là comme ça. Il fallait la conduire à l'hôpital. Il songea au capitaine Terrell et frémit. Il serait révoqué, condamné pour tentative de viol, coups et blessures.

Lentement, il s'approcha de Thea et souleva la table. Le mouchoir collé sur sa figure en sang, il se pencha sur elle.

La tête de Thea était bizarrement penchée sur le côté. Les yeux fixes, la gorge sèche, il l'observa. Il ne lui avait pas fracturé la mâchoire... il lui avait brisé la nuque.

Drew et Stanton était le meilleur magasin d'articles de sport et de camping de Paradise City. Mervin Warren poussa la lourde porte de verre et une jolie vendeuse s'approcha de lui en souriant.

— Bonjour, monsieur. Que puis-je pour vous?

— Je veux un couteau à découper, dit-il, d'un air très gêné. C'est un couteau assez particulier... une lame de huit centimètres et le manche clouté de cuivre. Auriez-vous quelque chose comme ça?

— Mais certainement, c'est un modèle de la maison. Voulez-vous me suivre?

Au rayon, la vendeuse posa sur le comptoir le couteau étincelant, sur une bande de velours noir. Warren le contempla fixement, la sueur au front.

— C'est du meilleur acier, dit la jeune fille en souriant. Mais il faut faire attention... la lame est tranchante comme un rasoir.

Warren passa son mouchoir sur le front et sur les tempes.

— Je le prends. (Il regarda furtivement autour de lui, craignant qu'un journaliste le surprenne, et puisse témoigner qu'il avait acheté une « arme du crime ».)

Cinq minutes plus tard, il sortit du magasin avec un joli paquet bien ficelé. Son chauffeur, au volant de sa Cadillac, l'attendait. Il monta en voiture et consulta sa montre. Il était une heure vingt. La perspective de déjeuner lui soulevait un peu le cœur. Il dit au chauffeur de le reconduire à l'hôtel.

Dans son appartement, il se versa un whisky sec bien tassé, puis téléphona qu'on lui monte un sandwich au poulet. Il n'en voulait pas mais pensait qu'il devait manger quelque chose.

Le paquet de chez Drew et Stanton était sur son bureau.

Il était en train de grignoter son sandwich, tout en contemplant le port animé avec ses yachts et ses hors-bords, quand le téléphone sonna.

C'était Jesse Hamilton, qui était dans le hall en bas et demandait s'il pouvait monter. La voix tendue de Hamilton inquiéta Warren.

— Oui, bien sûr, montez.

Il jeta le reste de son sandwich dans la corbeille à papiers, vida son verre de whisky et attendit, debout près de son bureau.

Hamilton entra d'un pas précipité. Un seul coup d'œil à son visage pâle et crispé, et Warren comprit qu'il était arrivé quelque chose.

— Qu'y a-t-il, Jesse?

— Mme Forrester est morte, annonça Hamilton. Elle a été assassinée.

Warren ouvrit des yeux ronds. Pendant un bref instant, il fut soulagé. Ses yeux glissèrent vers le paquet. Puis la pleine signification de cette nouvelle le frappa. Il s'assit brusquement.

— Que s'est-il passé?

— Elle a été tuée par l'inspecteur Brock, déclara Hamilton. Hier encore, il était chargé de sa surveillance. Il prétend qu'elle l'a invité, qu'elle lui a fait des avances et puis, quand il s'est enhardi, elle lui a griffé la figure et lui a donné un coup de genou. Il s'est emporté et l'a frappée si violemment qu'elle s'est rompu les vertèbres cervicales.

Warren regardait par la fenêtre, et réfléchissait.

— La presse est au courant? demanda-t-il enfin.

— Non. Mon agent surveillait le bungalow. Il m'a prévenu d'abord, puis Terrell. Les gars de la Criminelle sont là-bas en ce moment. La presse ne va pas tarder à savoir.

— C'est une sacrée histoire, Jesse. Qu'est-ce qu'on va faire? Comment va réagir Forrester?

— Il voulait qu'elle meure... eh bien, c'est fait. Ça pourrait être une solution.

— Ça pourrait être une solution s'il était normal, mais il ne l'est pas. Il faut que je le voie. Où est le corps?

— Toujours au bungalow.

Warren se leva et se mit à marcher de long en large, les traits crispés, le front soucieux.

— Dites à Terrell de la transporter à la morgue, déclara-t-il en s'arrêtant. Forrester voudra la voir. Faites disposer un cordon de police autour de la morgue. La presse ne doit pas être mise au courant. Il y a une petite chance qu'il décode la formule, s'il est satisfait de la voir morte... et c'est tout ce qui nous intéresse.

— Je m'en occupe et puis je vous préviendrai. Est-ce que vous restez là, le temps que j'aie tout organisé?

— Oui, j'attends.

Après le départ de Hamilton, Warren alluma un cigare et passa sur la terrasse. Il dut attendre huit interminables minutes le coup de téléphone de Hamilton.

— Tout est prêt, monsieur. Elle est à la morgue. La presse n'est au courant de rien. Je vous envoie une voiture.

— Oui, merci. Envoyez-en une autre à la porte de service de l'immeuble de Forrester. J'y vais tout de suite. Si j'arrive à le persuader, je le conduirai moi-même à la morgue. Quand je partirai avec Forrester, personne ne doit me suivre. Dites à Terrell d'avoir assez de policiers sur place pour empêcher tout véhicule de me suivre. Qu'ils s'arrangent comme ils pourront.

— Je vais m'occuper de ça. Accordez-moi une

demi-heure; tout sera prêt, et vous pourrez aller voir Forrester.

Warren attendit dix minutes, puis il demanda une ligne extérieure. Il forma le numéro de Forrester. Après la longue attente habituelle, Forrester répondit.

— Ici Warren. Je viens vous voir immédiatement. Vous n'aurez pas à attendre jusqu'à ce soir. (Il raccrocha avant que Forrester puisse dire quelque chose.)

Warren arpenta nerveusement son salon, alla sur la terrasse, rentra. Enfin, au bout de vingt longues minutes, il quitta son appartement et descendit.

Warren sortit dans le soleil brûlant. Un des agents de Hamilton descendit d'une voiture et ouvrit la portière arrière. Warren, qui portait le paquet contenant le couteau à découper, prit place.

L'agent se glissa au volant et démarra.

— M. Hamilton désire qu'on ne vous voie pas au passage du cordon de police, dit-il. Si cela ne vous fait rien, voudriez-vous vous étendre sur le plancher et vous cacher sous la couverture qui est à côté de vous. Comme ça, les journalistes ne risquent pas de vous voir. Je vous dirai quand.

— Très bien, murmura Warren.

A trois cents mètres du cordon, l'agent ralentit.

— Couchez-vous, monsieur.

Warren s'accroupit en soufflant, se tassa de son mieux et tira la couverture sur lui. La voiture accéléra. Elle atteignit le barrage. Quatre agents de police, prévenus, la firent passer.

— Ça va, monsieur, dit l'agent et il s'arrêta devant le 145 Lennox Avenue.

Warren rejeta la couverture et descendit de voiture, le paquet à la main. Hamilton le rejoignit.

— Désolé, monsieur, mais nous ne pouvons pas prendre de risques, à mon avis. J'ai une voiture garée derrière l'immeuble. Je vais monter avec vous et j'attendrai sur le palier. Ensuite, je vous conduirai avec Forrester à la morgue. Vous devrez tous les deux vous coucher dans l'auto.

— Oui, murmura Warren, mal à l'aise et le cœur battant.

Ils pénétrèrent dans l'immeuble et prirent l'ascenseur.

— Vous allez lui dire, pour sa femme? demanda Hamilton.

— Je suis bien obligé... je n'ai pas le choix. Il voudra certainement la voir.

— Le docteur Hertz est là. J'ai quatre hommes dans l'escalier en cas de besoin. Je serai devant la porte.

La cabine s'arrêta. Warren se dirigea vers la porte de l'appartement et Hamilton alla silencieusement se coller contre le mur. Warren sonna.

Au bout de quelques instants, Forrester demanda qui était là.

— Warren... Je suis seul, Paul.

Il entendit tourner la clef, attendit et poussa la porte. Forrester avait reculé jusqu'au seuil de la chambre. Dans la lumière éclatante du soleil qui inondait la pièce, il était blême. Un tic lui tordait la bouche et cela inquiéta vivement Warren.

— J'ai des nouvelles, Paul, dit Warren en restant près de la porte d'entrée.

— Vous avez apporté le couteau? demanda Forrester d'une voix aiguë et légèrement agressive.

— Oui, le voilà, répondit Warren en tendant le paquet. Vous n'en aurez pas besoin. Je suis navré, Paul... ce que j'ai à vous dire va vous causer un

choc... (Il hésita puis, très distinctement, il annonça :) Votre femme est morte.

— Posez le couteau sur la table, dit Forrester. Warren ne bougea pas.

— Votre femme est morte, Paul.

Forrester sursauta, puis il regarda Warren et le tic agita le coin de sa bouche.

— Je vous ai dit de ne pas faire le malin! Donnez-moi le couteau!

Warren s'approcha de la table, y posa le paquet et recula.

— Je ne fais pas le malin, Paul, dit-il posément. C'est un accident que je ne pouvais prévoir. Votre femme a été tuée il y a environ une heure. Je suis venu pour vous conduire à la morgue, où vous pourrez voir son cadavre.

Forrester n'avait pas l'air d'écouter. Il prit le paquet, déchira le papier et contempla le couteau étincelant.

— Paul! Vous entendez ce que je vous dis? s'exclama Warren.

Comme à regret, Forrester qui regardait fixement le couteau reporta son attention sur Warren; ses yeux étaient vides.

— Oui... j'écoute...

— Votre femme a été tuée par un inspecteur de police qui s'imaginait qu'elle lui faisait des avances. Il y a eu lutte, et il lui a brisé la nuque.

Forrester prit le couteau et le retourna entre ses mains. La lame brilla au soleil.

— Je ne vous crois pas. Vous aviez accepté ma condition et maintenant... vous venez me raconter ce mensonge stupide.

— Ce n'est pas un mensonge. Je suis venu vous chercher pour que vous alliez la voir. Je ne suis pour rien dans ce qui s'est passé. Voulez-vous ve-

nir avec moi? Vous la verrez. Elle est à la morgue.

Soudain Forrester eut l'air de se ratatiner.

— Quoi... vous voulez me dire que Thea est morte? souffla-t-il. Qu'un inspecteur de police l'a tuée? Vous parlez sérieusement?

— Je suis navré, Paul... Oui.

Forrester lança le couteau à Warren. L'arme alla tinter contre le mur. Le tic devenait de plus en plus marqué.

— Je comprends... Vous n'êtes pas menteur, murmura-t-il après un long silence. Vos hommes l'ont tuée, n'est-ce pas? Je les connais, vos bouchers professionnels... l'Etat contre l'individu! Vous vous moquez de l'individu. Vous et vos hommes, vous êtes prêts à tout pour vous emparer de ma formule!

Le regard étincelant, Forrester criait, se déchaînait; sa voix devenait de plus en plus aiguë.

— J'aurais dû me douter que vous aimeriez mieux la tuer que risquer un scandale! Imbécile! Vous ne saviez donc pas que je l'aimais? Jamais je ne lui aurais fait du mal. Je voulais seulement lui faire peur. Elle serait revenue. Je l'aurais persuadée. Et vous l'avez tuée!

— Paul! Assez! cria Warren. Vous...

— Taisez-vous! glapit Forrester. Ma formule va disparaître avec moi! Je suis resté en vie uniquement parce que j'étais sûr que Thea me reviendrait. Maintenant tout est fini!. Un de ces jours, quelqu'un découvrira ma formule, mais cela prendra du temps et le temps est primordial. Avec le temps, des pays comme celui-ci, des pays comme la Russie deviendront adultes. Dans dix ans, dans vingt ans, ils apprendront à assumer leurs responsabilités vis-à-vis des innocents qu'ils gouvernent. A ce moment, et pas avant, ma formule deviendra une arme de paix et non de destruction.

Il recula précipitamment dans la chambre, claqua la porte et la ferma à clef.

Warren se rua dans le couloir.

— Vite! Entrez là et empêchez-le de se tuer! cria-t-il à Hamilton.

Les quatre agents de Hamilton envahirent la pièce et se précipitèrent sur la porte de la chambre. Le panneau résista. Ils s'élançèrent de nouveau et l'enfoncèrent.

Mais ils arrivaient trop tard.

Un câble en code fut apporté à Lu Silk alors qu'il prenait un bain de soleil sur la terrasse du palace le plus luxueux de Cuba, le célèbre *Nacional de Cuba*. Il était étendu sur une chaise longue, en short rouge sang, lunettes noires et chapeau de paille tiré sur le nez. A côté de lui, sur la table, il y avait un verre de rhum et citron vert tout givré. Le câble était arrivé plus tôt qu'il ne l'avait prévu. Il espérait passer au moins une semaine à l'hôtel, à lézarder au soleil avant de se remettre au travail. Il déchira l'enveloppe et regarda la suite de lettres et de chiffres, en fronçant les sourcils. Puis, marmonnant un juron, il quitta péniblement la chaise longue et rentra dans l'hôtel.

Une fois dans sa chambre climatisée, il déchiffra le câble et lut :

Silk. Immédiat. Lindsey. De Prado, Mexico. Achevez l'opération. Dix mille dollars crédités votre compte Banque Nationale du Mexique. Radnitz.

Quand Radnitz disait « immédiat » c'était immédiatement qu'il fallait obéir. Silk jura encore. Il téléphona au concierge de l'hôtel et lui demanda

l'heure de départ du prochain avion à destination de Mexico.

— Quinze heures, répondit le concierge.

— Réservez-moi une place. Un voyage d'affaires urgent, dit Silk. Je garde la chambre. Je serai de retour d'ici quarante-huit heures.

Il s'habilla à la hâte. Il avait moins d'une heure et demie devant lui pour arriver à l'aéroport. Une fois vêtu, il prépara une petite valise. Dans un tiroir, il prit son automatique 38. Il vérifia le chargeur et le silencieux, puis glissa l'arme dans son étui d'aisselle.

Le concierge le rappela pour lui annoncer que sa place était réservée et qu'un taxi l'attendait.

— Je descends.

Il contempla sa chambre et songea que dix mille dollars l'attendaient à Mexico. Sa mission accomplie, il pourrait revenir se reposer peut-être une semaine. Il prit sa valise, s'examina dans la glace, rectifia son nœud de cravate, mit son chapeau et sortit.

En prenant l'ascenseur, il songea soudain à Chet Keegan. Keegan lui manquait. Puis sa figure balafrée se crispa en un ricanement d'indifférence.

Il n'aurait pas besoin de Keegan pour ce boulot-là. C'était du gâteau.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection Carré Noir

UNE MANCHE ET LA BELLE, n° 1

L'ABOMINABLE PARDESSUS, n° 4

12 CHINETOQUES ET UNE SOURIS, n° 5

TRAQUENARDS, n° 6

QU'EST-CE QU'ON DÉGUSTE, n° 7

ALERTE AUX CROQUE-MORTS, n° 8

MISS SHUMWAY JETTE UN SORT, n° 9

C'EST LE BOUQUET, n° 10

VIPÈRE AU SEIN, n° 11

PAS D'ORCHIDÉES POUR MISS BLANDISH, n° 12

C'EST MA TOURNÉE, n° 16

LA CULBUTE, n° 17

LÂCHEZ LES CHIENS, n° 18

LE DÉMONIAQUE, n° 19

LA PETITE VERTU, n° 20

DANS LE CIRAGE, n° 21

UNE BOUFFÉE D'OR PUR, n° 22

POCHETTE SURPRISE, n° 23

PAS DE VIE SANS FRIC, n° 24

AU SON DES FIFRELINS, n° 25

LA CHAIR DE L'ORCHIDÉE, n° 28

UN HOMME À L'AFFÛT, n° 29

DU GÂTEAU, n° 30

LE VAUTOUR ATTEND TOUJOURS, n° 31

TU SERAS TOUT SEUL DANS TON CERCUEIL, n° 32

UN TUEUR PASSE, n° 33

DOUZE BALLES DANS LA PEAU, n° 34
UN HIPPIE SUR LA ROUTE, n° 35
LE CORBILLARD DE MADAME, n° 38
COUCHE-LA DANS LE MUGUET, n° 40
RETOUR DE MANIVELLE, n° 41
GARCES DE FEMMES, n° 42
PARTIE FINE, n° 43
LE REQUIEM DES BLONDES, n° 44
FAIS-MOI CONFIANCE, n° 45
EN CREVANT LE PLAFOND, n° 46
N'Y METTEZ PAS VOTRE NEZ, n° 48
ELLES ATTIGENT, n° 50
FAITES DANSER LE CADAVRE, n° 52
SIGNÉ LA TORTUE, n° 54
LA MAIN DANS LE SAC, n° 58
MÉFIEZ-VOUS, FILLETES!, n° 60
TRAITEMENT DE CHOC, n° 64
LES BOUCHÉES DOUBLES, n° 66
MISE EN CAISSE, n° 68
DÉLIT DE FUITE, n° 69
TIREZ LA CHEVILLE, n° 71
UN ATOUT DANS LA MANCHE, n° 73
RIEN NE SERT DE MOURIR, n° 76
PAS DE MENTALITÉ, n° 78
IL FAIT CE QU'IL PEUT, n° 79
ET TOC!, n° 87
EVA, n° 95
VOIR VENISE... ET CREVER, n° 102
À VOUS LE PLAISIR, n° 103
EN TROIS COUPS DE CUILLER À POT, n° 107
ÇA N'ARRIVE QU'AUX VIVANTS, n° 108
OFFICIEL, n° 114

EN GALÈRE, n° 120
L'HÉROÏNE D'HONG KONG, n° 128
LE DENIER DU COLT, n° 133
TROP PETIT MON AMI, n° 139
CHANTONS EN CHŒUR, n° 144
CAUSE À L'AUTRE, n° 150
LE ZINC EN OR, n° 153
SIMPLE QUESTION DE TEMPS, n° 155
TUEUR DE CHARME, n° 157
UN BEAU MATIN D'ÉTÉ, n° 160
LES POISSONS ROUGES N'ONT PAS DE SECRET, n° 173
À PIEDS JOINTS, n° 199
JOKER EN MAIN, n° 208
FAIS-MOI PLAISIR... CRÈVE, n° 211
ON REPIQUE AU JEU, n° 231
QUI VIVRA, RIRA, n° 242
PLANQUE-TOI À LA MORGUE, n° 269
MEURTRES AU PINCEAU, n° 289
QUESTION DE FLAIR (*inédit*), n° 301
TU CROIS PAS SI BIEN DIRE (*inédit*), n° 326
LA GRANDE FAUCHE (*inédit*), n° 350
FILE-MOI UNE COUVERTURE (*inédit*), n° 378
PASSEZ UNE BONNE NUIT (*inédit*), n° 405
TU ME SUIVRAS DANS LA TOMBE (*inédit*), n° 431
C'EST PAS DANS MES CORDES (*inédit*), n° 474
ÇA IRA MIEUX DEMAIN (*inédit*), n° 499

*Impression Bussière à Saint-Amand (Cher),
le 11 avril 1990.*

Dépôt légal : avril 1990.

1^{er} dépôt légal dans la collection : septembre 1979.

Numéro d'imprimeur : 896.

ISBN 2-07-043039-1. / Imprimé en France.